



DE LA CONSERVATION DES ENFANS.

DE LA
CONSERVATION
DES ENFANS,

Ou les moyens de les fortifier, de les préserver & guérir des maladies, depuis l'instant de leur existence, jusqu'à l'âge de puberté.

Par M. RAULIN, Docteur en Médecine, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres; des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts, de Bordeaux & de Rouen, & de celle des Arcades de Rome.

TOME PREMIER,
SECONDE PARTIE.

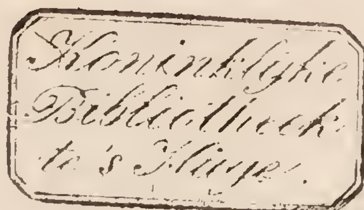
Spes gentis & robur.



A PARIS,
Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe.
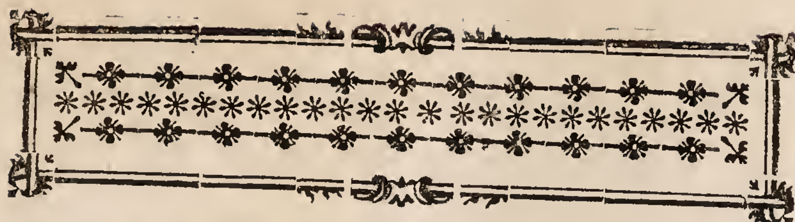
M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.









SECONDE PARTIE.



CHAPITRE V.

Maladies du dernier temps de la grossesse.

LA matrice a pris un si grand diametre, elle est devenue d'un poids si considérable dans le dernier temps de la grossesse, qu'elle ne peut que comprimer extrêmement tous les visceres & tous les organes auxquels elle aboutit. Lorsque ses ligamens larges n'ont pas cédé suffisamment à sa dilatation, elle se porte vers la région épygastrique, bien plus que dans le second temps. Toutes les incommodités alors, tous les dérangemens & tous les symptomes qui se démontroient dans les organes des digestions, dans les visceres qui y con-

Maladies du dernier temps.

Etat de la matrice.

Ses effets.

courent, & dans ceux de la poitrine, augmentent, se multiplient, & deviennent propres au dernier temps de la grossesse. Si les tiraillemens occasionnés dans le troisieme temps de la grossesse par le volume de la matrice, ou par son relâchement, causoient déja dans le second temps, des désordres dans les entrailles, dans la région épygastrique, dans les hypocondriaques, &c. ils doivent augmenter dans le troisieme, à proportion du progrès, de l'augmentation & de la durée de leurs causes. Ces états non naturels de la matrice, produisent dans le dernier temps, d'autres accidens qui lui sont propres; je ne ferai ici que présenter les plus graves; tous les autres dépendent des mêmes principes, ils ne different entr'eux que selon le plus ou le moins d'importunité, de violence, ou de danger.

Lorsque le poids de la matrice comprime la vessie, il en survient des

difficultés d'uriner, ou des inconti- nences d'urine, ſelon les parties de ce viſcere qui ſouffrent de la compreſſion. Lorſque la compreſſion eſt générale, la veſſie ne peut pas ſe dilater pour contenir l'urine ; pour peu qu'elle en contienne dans ſa cavité, ce fluide eſt déterminé vers le canal de ce viſcere ; il y cauſe des irritations & ſuſcite des beſoins preſque continuels d'uriner. Cet accident arrive principalement vers la fin de la groſſeſſe, temps auquel la veſſie eſt plus comprimée que dans tout autre ; c'eſt la raiſon pour laquelle les femmes dans cet état, urinent preſque à chaque inſtant. Si le col de la veſſie eſt comprimé par le poids de la matrice trop relâchée, la veſſie ſe remplit d'urine dont elle ne peut point ſe décharger, parce que ſon ſphincter ne peut pas s'ouvrir pour lui donner paſſage. Dans cette circonſtance, comme dans toute autre, où l'urine

Effets de ſa compreſſion ſur la veſſie.

acquiert une âcreté considérable, elle irrite vivement la vessie, elle concourt par cette irritation au resserrement de son col, & à produire la dysurie, ou la strangurie, selon les différens degrés de l'irritation qu'elle cause. Si enfin l'âcreté de l'urine devient plus considérable, elle forme une suppression totale, & souvent une inflammation dans les membranes qui la contiennent.

Observation. Mauriceau observe que quelquefois, vers la fin de la grossesse, la matrice s'étant élevée jusqu'au-dessus du fond de la vessie, elle pousse en bas ce viscere, jusqu'au point de faire rider tout son col, par de grands plis qui se font en travers. Ces plis retiennent ordinairement quelques gouttes d'urine, qui devient si âcre, qu'elle cause des besoins fréquens d'uriner, avec des cuissons, des épreintes, & des douleurs presqu'aussi vives que celles qui proviendroient d'ul-

ceres au col de la veſſie. Ces ſymptomes ſont bien plus graves lorſqu'ils ſont excités ou produits par des pierres, ou par des matieres graveleuſes ; les irritations, les épreintes, & les douleurs ſont alors inſupportables.

La conſtipation eſt très-fréquente, & comme d'habitude, dans le dernier temps de la groſſeſſe ; elle provient de ce que la matrice comprimant le rectum contre l'os *ſacrum*, empêche les matieres fécales de parvenir jusqu'à cet inteſtin ; elles ſont retenues dans les gros boyaux où elles ſe condenſent & ſe durciſſent, par l'effet de la chaleur, & à l'occaſion de la diſſipation des humeurs qui les tenoient molles, délayées & coulantes. Il ſurvient de ces cauſes, différens degrés de conſtipation, ſelon la denſité que ces matieres ont acquiſe, & ſelon les obſtacles que le poids de la matrice oppoſe à leur expulſion. Conſtipation, ſes effets.

L'engorgement des hémorrhoïdes

Hémorrhoïdes, leurs causes.

dans la grossesse, peut avoir différentes causes ; la plus ordinaire est la compression que fait la matrice sur les vaisseaux hémorrhoïdaux, à l'occasion du relâchement de ses ligamens. Cette compression gêne le retour du sang par les veines, leurs membranes & leurs calibres en sont dilatés, ils deviennent douloureux, ils s'ouvrent par leurs bouts, ou leurs membranes se rompent, & ils rendent du sang. La même compression sur les visceres du bas-ventre, suffit seule pour gonfler les vaisseaux hémorrhoïdaux ; la gêne de la circulation du sang, dans les visceres comprimés, fait que ce fluide se porte avec plus d'abondance vers les parties voisines ; il aboutit principalement aux hémorrhoïdes qui ont des communications éloignées, prochaines, ou immédiates, avec tous les vaisseaux des visceres de cette cavité. Comme les excrémens durcissent dans

les boyaux, dans le dernier temps de la groſſeſſe, les grands efforts que les femmes ſont obligées de faire pour obtenir leurs gardes-robes, compriment les vaiſſeaux des entrailles & des autres viſceres, le ſang en eſt chaſſé, il ſe porte aux hémorrhoïdes avec abondance, les gonfle, les rend douloureuſes; c'eſt également de ces cauſes que proviennent les coliques fréquentes, auxquelles ſont ſujettes les femmes enceintes dans le dernier temps de la groſſeſſe.

Lorſque la matrice comprime les veines crurales & les ſaphenes qui rapportent aux iliaques le ſang des extrémités inférieures, pour le conduire dans la veine cave; la progreſſion de ce liquide eſt retardée dans ces veines, il les engorge, les dilate & les rend douloureuſes. Cet engorgement ſe communique aux vaiſſeaux voiſins; il en ſurvient des bouffiſſures & des varices, quelquefois dan- Effets de la compreſſion des veines crurales. Bouffiſſures, varices.

gereuſes. Les vaiſſeaux qui rapportent la lymphe de ces extrémités, s'engorgent auſſi par une ſuite de la même cauſe; ce fluide étant arrêté dans ſa progreſſion, tranſude par les pores des membranes de ſes propres vaiſſeaux, ou bien il s'échappe par leurs bouts & ſe répand dans le tiſſu cellulaire. C'eſt de-là que proviennent les œdématies qui s'étendent de proche en proche, des pieds aux jambes, de celles-ci aux cuiſſes, & quelquefois juſqu'aux grandes levres. Cette enflure œdémateuſe des grandes levres eſt ordinairement tranſparente comme celle qui fait l'hydrocelle; c'eſt par cette tranſparence qu'on la diſtingue du gonflement des mêmes parties qui ſurvient vers le temps des couches, & qui eſt ordinairement un ſymptome de l'inflammation de la matrice; il eſt lui-même inflammatoire, douloureux & mortel, ſelon le ſentiment d'Hippocrate.

L'écoulement

L'écoulement de sérosités par le vagin, dans les femmes grosses, doit être regardé comme provenant d'une fausse hydropisie de la matrice. Cet écoulement est occasionné par la compression que fait la matrice sur les visceres voisins, & par les résistances que ces visceres lui opposent. Cette compression réciproque gêne la circulation du sang dans tous les vaisseaux qui y sont intéressés; la sérosité de ce liquide s'unit & s'échappe par leurs pores, s'insinue dans ceux de la matrice & de ses ligamens, & s'épanche dans sa cavité. Il n'est point de doute que ces sérosités ne puissent également provenir des liquides qui circulent dans la matrice elle-même; comme ses pores sont relâchés, surtout dans les femmes pituiteuses, dans celles qui ont des fleurs-blanches & qui ont eu plusieurs enfans, la sérosité trouve plus de facilité à s'échapper par ces pores, qu'à suivre la route

Ecoulemens de sérosités.

Ses causes.

générale de la circulation dans les labyrinthes infinis que forment les vaisseaux de ce viscere. Lorsque la sérosité est épanchée en assez grande quantité dans la cavité de la matrice, pour gêner en elle les fonctions de la nature, elle lui facilite une issue par le vagin.

Temps ordinaire où il survient.

Les écoulemens de cette espece surviennent ordinairement un mois ou deux avant l'accouchement ; Mauriceau en rapporte des exemples : j'en ai vû plusieurs de cette nature, je n'en rapporterai que le suivant. Une femme âgée d'environ quarante ans devint enceinte au commencement de l'année 1763 ; elle avoit déja eu sept enfans ; elle étoit extrêmement grasse & d'un tempérament pituiteux ; elle menoit une vie très-sédentaire, & peut-être étoit-elle trop paresseuse pour faire de l'exercice, car elle ne cessoit pas de dire qu'il lui étoit nuisible. Depuis le commencement de sa grossesse

elle avoit des fleurs-blanches abondantes, elles étoient modérées auparavant. Vers le sixieme mois de la grossesse les fleurs-blanches diminuerent, & l'abdomen prit en peu de temps un volume considérable; il étoit plus gros au commencement du septieme mois, qu'il ne l'avoit été dans les autres grossesses au terme de l'accouchement. Le vingtieme jour du huitieme mois il survint un écoulement d'un fluide séreux, rousseâtre, qui fut précédé pendant quelques heures de douleurs peu considérables aux reins & à la région hypogastrique. Le quatrieme jour le volume du ventre parut être moins considérable; l'écoulement de sérosités se soutenoit assez abondant; il dura en tout douze jours. Dès que le ventre fut moins tendu, les mouvemens du fœtus devinrent plus sensibles, plus fréquens & plus libres : l'accouchement eut lieu au terme ordinaire, il fut des

Observation sur les écoulemens séreux.

plus heureux; l'enfant jouit encore aujourd'hui d'une ſanté parfaite.

Il eſt eſſentiel d'obſerver que la liqueur de l'amnios s'écoula immédiatement avant la couche, & en auſſi grande quantité qu'elle devoit l'être; j'ai toujours fait la même obſervation dans des cas ſemblables.

Ecoulemens ſéreux différens de la liqueur de l'amnios.

C'eſt une erreur de penſer que des écoulemens de la nature de celui que je viens de décrire, puiſſent être fournis par la liqueur de l'amnios; cette liqueur ne peut pas ſe répandre ſans qu'il s'en ſuive une couche heureuſe ou malheureuſe, ſelon les circonſtances. Mauriceau accoucha une femme qui, un mois avant ſa couche, avoit eu une évacuation ſéreuſe d'environ trois chopines; il fut obligé pour l'accoucher plus promptement de rompre les membranes qui contenoient les véritables eaux de l'enfant. Il paroît par ces Obſervations, que les eaux qui s'évacuent ainſi ex-

traordinairement chez les femmes enceintes, proviennent de fauffes hydropifies de matrice, & non pas de la liqueur contenue dans l'amnios.

Les fpafmes de la matrice font des contractions violentes, des parties membraneufes, nerveufes & mufculeufes de ce vifcere, & de fes ligamens. Cette maladie des femmes groffes eft fouvent funefte au fœtus; elle fe préfente comme un phénomene qui annonce le danger dont elle menace. La matrice fe roidit & fe gonfle, fes ligamens fe contractent; elle s'éleve par l'effet de la convulfion vers la région épygaftrique, où elle forme une boffe fphérique très-fenfible à la vue. Cette boffe eft d'une dureté qui marque fous la main la force de la contraction qui la forme; elle comprime les entrailles & les vifceres. Cette compreffion intéreffe le diaphragme, gêne la refpiration & interrompt ou fufpend la circulation

Spafmes de la matrice.

Leurs effets fur le fœtus.

Leurs fignes.

Leurs fymptomes.

des liquides dans les vaisseaux qu'elle comprime, ou qu'elle efface pendant sa durée. Il en survient à la mere des inquiétudes, des étouffemens, des abattemens des forces, des angoisses, & ordinairement des douleurs aux reins, aux membranes, & aux muscles de l'abdomen. Ces accidens seroient insupportables s'ils étoient de durée; mais quelques minutes après que la matrice est parvenue au plus fort degré de contraction, elle se relâche insensiblement, reprend sa place ordinaire & la mere respire. Ces accidens commencent ordinairement à se déclarer vers le milieu de la grossesse; ils sont plus fréquens dans le dernier mois que dans les autres; j'en ai vu se succéder jusqu'à dix fois dans la journée.

Leurs causes.

Les principales causes des spasmes de la matrice dans les femmes enceintes, sont une délicatesse & une irritabilité excessives des fibres qui

composent les plexus des viſceres du bas-ventre ; des embarras formés dans les viſceres qui communiquent avec la matrice, ou dans la matrice elle-même ; des ſucs mal digérés, retardés ou retenus dans des capillaires membraneux par une vie molle & ſédentaire, ou bien par la compreſſion que fait la matrice ſur les viſceres du bas-ventre, dans le troiſieme temps de la groſſeſſe, ou par la réſiſtance que ces viſceres & les muſcles de l'abdomen oppoſent à ſa dilatation. La moindre de ces cauſes peut exciter des contractions ſpaſmodiques dans les fibres membraneuſes de la matrice ; le point d'appui de ces contractions particulieres étant établi, elles ſe ſuccedent de proche en proche & deviennent enfin générales dans tout le corps de ce viſcere. C'eſt ainſi que commencent les mouvemens convulſifs, les convulſions, les ſpaſmes généraux ou particuliers, & c'eſt ainſi qu'ils s'accompliſſent.

Chûtes des femmes grosses.

La disposition des femmes à faire des chûtes, sur-tout lorsque la grossesse est avancée, provient de la compression que fait le grand volume de la matrice sur les muscles psoas & les iliaques qui gêne la flexion des cuisses. D'ailleurs le volume général de l'abdomen, & son fardeau, obligent la femme à porter le corps en arriere pour chercher & soutenir l'équilibre de gravitation général & particulier avec ses parties.

CHAPITRE VI.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du premier temps de la grossesse.

Effets des maladies du premier tems de la grossesse.

TOUS les êtres en général, chacun dans son espece, participent à la nature de leurs principes; les êtres organisés doivent approcher de la per-

fection, & ceux que le Créateur a regardés avec plus de complaisance, doivent être plus parfaits que les autres. On reconnoît l'homme à ces traits, son aspect frappe les sens, il les saisit & les satisfait. Les brutes, ces animaux qui ne sont guidés que par un instinct aveugle, sans d'autre sagacité que celle qu'ils tiennent de l'ordre de la matiere qui fait leur existence, & du mouvement qui la fait agir, se prêtent aux besoins de l'homme, ils l'aiment, le craignent, & le redoutent. Il semble qu'ils respectent en lui l'étincelle du feu qui l'anime, & qui lui donne la supériorité sur tous les êtres vivans. Ces avantages de l'homme l'annoncent tel qu'il devroit être, mais les prérogatives de sa liberté le séduisent souvent & lui font adopter les passions. Lorsqu'il se livre au penchant qu'elles lui inspirent, son existence en souffre & son essence en dégénere. Il est peu

Empire de l'homme sur les animaux brutes.

Mauvais effet des passions.

d'hommes, j'y comprends les deux ſexes, qui ſoient à l'abri des paſſions, & pluſieurs d'entr'eux regardent leurs excès avec complaiſance. On ne ſe livre à ces excès qu'aux dépens de ſoi-même ; ils débilitent les forces du corps, ils affoibliſſent celles de l'eſprit, ils l'égarent en le ſéduiſant, & rendent imparfait un être qui étoit fait pour la perfection.

L'homme dont la génération réſulte de tels principes, ne peut que participer à ce qu'ils ont de faux, de trompeur & de pernicieux ; ſes membres panchent d'avance vers la foibleſſe, ſes organes tendent à l'imperfection, & ſon eſprit participe à ces déſavantages humilians pour l'humanité.

Si l'embrion, lorſqu'il ſe forme dans le ſein de ſa mere, ou lorſqu'il eſt fécondé, eſt ourdi ou vivifié par des ſubſtances ainſi altérées, il participe à leurs vices, & il en conſerve

les empreintes dans tous les temps & dans tous les âges : on peut en modérer les effets par l'éducation physique, mais il est rare qu'on en tarisse la source. On affoiblit par des moyens semblables, les principes des maladies héréditaires. On en a vu guérir par les secours de l'art, lorsqu'elles étoient récentes ; la Nature s'est réservée la guérison de celles qui sont invétérées. L'art n'a jamais pu changer la couleur des Negres ; la Nature, lorsqu'ils sont hors de leur climat, trouve des ressources pour les blanchir à la quatrieme génération : elle en fait de même des maladies chroniques héréditaires, dont la guérison n'est pas à la portée des hommes.

Maladies héréditaires : leur guérison.

Le vomissement ébranle les muscles de l'abdomen, ils se contractent vivement ; les visceres sont comprimés par leur contraction, la matrice en reçoit des secousses qui portent sur le fœtus. Si par un effet assez or-

Effets du vomissement des femmes grosses.

dinaire des muſcles utérins, lorſqu'ils ſe contractent, l'orifice de la matrice s'entr'ouvre, le fœtus eſt chaſſé par la violence de la contraction. La compreſſion ſeule ſur un fœtus dont les fibres & les vaiſſeaux ſont mucilagineux, ſeroit en état de les coler, de les confondre les uns avec les autres, & de le faire périr. La violence de la toux produiroit ſon expulſion avec une facilité preſque égale dans tout le premier temps de la groſſeſſe, même dans le troiſieme mois, parce que les racines du placenta ſont encore trop foibles pour y réſiſter. Lorſque ſes racines ſe délâchent, quelque foible que ſoit leur adhérence, la perte du fœtus eſt inévitable.

Effets de la toux.

Effet des appétits dépravés.

Le dégoût, l'appétit dépravé, l'appétit déſordonné des femmes enceintes produiſent bientôt dans la maſſe des liquides, des déſordres qui affectent leur pureté, qui portent ſur leur qualité, & qui en dérangent l'or-

dre & le concours. C'eſt cependant de cette ſubſtance que le fœtus doit ſe nourrir ; c'eſt elle qui doit opérer le développement de ſes parties, établir les principes de ſa force & de ſa foibleſſe, former ſon tempérament, & en faire les différences.

J'ai obſervé que le fœtus, au commencement de la groſſeſſe, ne ſe nourrit que d'une vapeur qui s'éleve de la matrice & pénetre dans ſa ſubſtance. Si cette vapeur, qu'on doit regarder comme une quinteſſence animale, provient d'un principe altéré, dérangé, corrompu par des digeſtions irrégulieres ou perverties, peut-elle donner quelque perfection à un être naiſſant, qui ne peut en acquérir, ni ſubſiſter que par elle. Si l'on fait attention aux différens degrés d'appauvriſſement de la maſſe des liquides, que produiſent de mauvaiſes digeſtions & des appétits déſordonnés dans les femmes enceintes, on con-

cevra combien le fœtus doit y prendre intérêt, combien il doit participer à ces vices, & à combien d'accidens ils le préparent.

Le fœtus ne pouvant être dans de telles circonstances, que foiblement soutenu par des ressources que la Nature prend dans un principe altéré & mal conditionné, périt dans un sein où il ne peut pas se développer. Si, malgré toute attente, il parvient à voir le jour, il n'en jouit que dans la langueur. S'il résiste à celle-ci, il conserve pendant sa vie des principes de débilité, d'incommodités, & souvent des maladies qui se répandent dans sa postérité, qui la font dégénérer & s'éteindre.

Effet de la cardialgie.

La cardialgie, de sa nature, & par les effets qu'elle produit directement sur les organes des digestions, ne peut que déranger & pervertir leurs fonctions; il en résulte sur le fœtus les mêmes inconvéniens que peuvent

produire les mauvaiſes digeſtions. D'ailleurs, les ſouffrances générales & les irritations ſpaſmodiques qu'elle cauſe dans le ſyſtême nerveux, rendent irrégulieres toutes les fonctions de la mere ; comment celles du fœtus qui en dépendent, pourroient-elles atteindre au degré de perfection qui lui eſt néceſſaire pour proſpérer dans l'ordre de la Nature ? Plus la cardialgie eſt vive & fréquente, plus les feux qu'elle produit ſont violens, plus les liquides s'appauvriſſent, & plus les ſolides perdent de leur force, de leur ſoupleſſe & de leur élaſticité. Ces cauſes compliquées, ſi l'on n'y remédie pas dans leur principe, ſont autant de ſources de maladies chroniques qui font dépérir les enfans dans leur jeuneſſe, ou dans leur adoleſcence, lorſqu'ils n'ont pas ſuccombé aux premieres atteintes qu'ils en ont eues dans le ſein de leur mere.

Douleurs des femmes grosses, leur effet.

Les douleurs des femmes grosses, telles que les coliques, &c. n'ont lieu ordinairement qu'à l'occasion de leur délicatesse & de l'irritabilité de leurs fibres; comme elles ont leur principale cause dans la matrice & dans ses ligamens, elles tiennent le fœtus dans la contrainte & souvent dans la souffrance. Ces douleurs en affectant les reins & les lombes, s'étendent en général dans tout le corps & se fixent dans quelqu'une de ses parties les plus sensibles, comme la tête, les mammelles, les gencives, &c. Lorsque ces parties souffrent vivement, les douleurs deviennent moins insupportables dans les autres; cependant la pesanteur de tout le corps, les inquiétudes, les défaillances, marquent assez la souffrance générale. La variété ou le changement des douleurs de certaines parties à d'autres, est attribué communément à la fixation des humeurs; c'est la raison qu'en donnent

nent

nent des gens peu inſtruits. Les humeurs n'en ſont la cauſe que par accident, en ce que leur circulation eſt embarraſſée dans les parties ſouffrantes, par la criſpation & par la roideur des fibres nerveuſes & des membranes, ſeuls organes de la ſenſibilité, & ſeuls ſuſceptibles d'une vive irritation. Les humeurs retenues dans quelque partie douloureuſe augmentent les douleurs, je l'avoue, mais ce n'eſt que par une action paſſive dépendante de l'état des ſolides.

Les fibres nerveuſes ont dans leur état naturel, un mouvement oſcillatoire général, & concourant dans tout le corps & dans toutes ſes parties, ce mouvement eſt plus rapproché & plus actif dans celles qui ont le plus de ſenſibilité, il y eſt auſſi bien plus expoſé à des dérangemens que dans d'autres moins ſenſibles. Pour peu que quelques oſcillations deviennent irrégulieres dans ces par-

ties, par un excès de leur propre irritabilité, ou à l'occaſion de quelque gêne, de quelqu'embarras dans leur propre ſubſtance, ou dans quelqu'une des parties membraneuſes avec leſquelles elles ont des communications intimes; elles y établiſſent un centre de mouvement d'oſcillations irrégulieres. Ce centre d'irrégularité forme comme un centre d'attraction qui ſaiſit & retient les mouvemens naturels des fibres & leur donne une tendence forcée, à laquelle il ſert, pour ainſi dire, de point d'appui. Ce point d'appui eſt fortifié par des humeurs retenues dans les capillaires membraneux, à l'occaſion de la criſpation des fibres & du reſſerrement ſpaſmodique des membranes de ces vaiſſeaux.

Effet des douleurs ſpaſmodiques.

C'eſt ainſi que les douleurs ſpaſmodiques s'établiſſent, & qu'elles deviennent générales ou particulieres dans quelque partie, ſelon que le ſyſ-

tême des fibres nerveuſes y eſt plus ou moins généralement intéreſſé. Si ces cauſes particulieres des contractions nerveuſes paroiſſent être trop foibles pour produire des douleurs, qu'on faſſe attention que le dérangement général qui les occaſionne dans une femme enceinte, foible ou valétudinaire, en fournit lui-même le principe en ſe particulariſant. On ſçait qu'une ſurpriſe, une crainte ſoudaine, & la ſimple atmoſphere d'un animal antipatique, cauſent aux femmes délicates, des hoquets, des ſpaſmes, des convulſions, des foibleſſes des ſyncopes; après ces connoiſſances, on n'exigera pas que l'on donne plus d'étendue aux cauſes des douleurs des femmes groſſes.

Le fœtus qui, ſelon Hippocrate, & d'après des Obſervations généralement reçues, participe aux maladies & aux incommodités de ſa mere, peut-il être tranquille dans un ſein

agité par la douleur ? La circulation des liquides peut-elle se faire de la matrice au fœtus, & de celui-ci à la matrice, sans trouble, sans retardement, ou sans irrégularité ? Des liquides altérés dans les vaisseaux de la mere, peuvent-ils donner la perfection à un être qui est formé de leur propre substance ? Le développement de cet être peut-il se faire au gré de la Nature au milieu de ces désordres ? L'intelligence humaine ne peut en cela que juger au désavantage de l'humanité ; on doit s'attendre, après de tels inconvéniens, à voir naître des enfans foibles, mal constitués, & difficiles à élever.

Effet du hoquet.

Les vives contractions que font les muscles de l'abdomen, sur la matrice des femmes grosses qui sont tourmentées par des hoquets violens, donnent au fœtus des secousses dangereuses. Il est à craindre que dans le premier temps de la grossesse, il ne soit chassé

de ce viſcere par la force des compreſſions auxquelles il eſt expoſé, ou qu'il ne périſſe par un effet des agitations qu'il y éprouve.

Des vertiges.

Les vertiges, par eux-mêmes, ne portent pas ſur le fœtus, mais les cauſes qui les produiſent, & les ſymptomes qui en proviennent, peuvent l'expoſer aux mêmes accidens qui arrivent pendant la groſſeſſe, à l'occaſion des vices des digeſtions, ou du déſordre des organes qui les operent.

Effets des cours de ventre des femmes groſſes.

Les cours de ventre des femmes groſſes, affectent différemment le fœtus, ſelon leurs différences. La lyenterie & la cœliaque privent le ſang de ſa nourriture, & les ſolides de la réparation de leurs pertes. La néceſſité de la nutrition s'étend également ſur les liquides & ſur les ſolides; c'eſt une privation qui produit chez les femmes enceintes, le même effet qu'une diete trop ſévere fait conſ-

tamment ſur les nourrices. J'ai obſervé, dans un autre Ouvrage, qu'après qu'elles ont jeûné vingt-quatre heures, leur lait devient jaune, âcre, & de mauvaiſe qualité. Le ſuc nourricier du fœtus prend le même caractere, lorſque le ſang de ſa mere n'eſt pas nourri, & que ſes pertes ne ſont pas réparées par un chyle propre à produire ces effets néceſſaires. Les ſolides de la mere, dont la force & l'élaſticité du reſſort diminue ſenſiblement lorſque leurs pertes ne ſont pas réparées, rendent toutes les fonctions irrégulieres; les liquides en acquierent de plus en plus des vices dangereux, & le concours général & les particuliers fléchiſſent & dégénerent ſenſiblement.

La diarrhée. La diarrhée des femmes groſſes, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, dérange les digeſtions, les détruit, & appauvrit la maſſe des liquides, par l'abondance de ſéroſités qu'on éva-

cue ordinairement dans cette maladie.

Ces différens cours de ventre ne peuvent qu'affoiblir le fœtus, faute d'une nourriture ſuffiſante & propre à le ſoutenir. La Nature, bien loin de le développer, de le faire croître, eſt pour lui dans l'inertie, parce qu'elle manque des conditions néceſſaires pour le nourrir & pour le faire proſpérer. Lorſque les cours de ventre ſont de durée, les reſſources de la nature manquent totalement au fœtus & il périt. Il n'eſt pas poſſible qu'après un dépériſſement conſidérable de la mere, l'enfant qui eſt dans ſon ſein puiſſe voir le jour, ſans avoir couru mille fois auparavant les riſques de s'éteindre. S'il vient au monde dans la langueur, il la conſerve après ſa naiſſance; ſi jamais il devient homme; il jouit rarement du bonheur de ceux qui ont pris dans leur origine des tempéramens robuſtes.

La dyssenterie.

La dyssenterie & ses symptomes n'intéressent pas moins le fœtus que sa mere. Cette maladie se manifeste dans les entrailles ; tous les visceres voisins y participent, & tout le corps s'en ressent. Le vice des digestions fait dégénérer le masse des liquides ; le suc nourricier du fœtus dégénere dans les mêmes proportions. La fievre trouble toutes les fonctions de la mere, celles du fœtus ne peuvent se faire que dans le désordre. Les douleurs des entrailles causent un éréthisme général, & une vive sensibilité dans les visceres du bas-ventre ; la matrice y participe, & le fœtus ne peut qu'en être vivement affecté. La phlogose & souvent l'inflammation des entrailles, dans la dyssenterie, causent des roideurs, & font de vives impressions dans les membranes & dans les fibres des visceres qui y répondent. Des sucs animaux dégénérés dans le canal intestinal, portent

la contagion dans toutes les parties avec lesquelles ils communiquent. Si la gangrene y survient, des miasmes corrompus impriment un vice qui leur est analogue, dans les parties poreuses des visceres où ils ont la facilité de pénétrer. Tous ces désordres rejaillissent sur le fœtus ; quel moyen qu'il puisse y résister s'ils sont de durée, ou s'ils deviennent extrêmes ?

Dans le tenesme, les épreintes saisissent & crispent les fibres des entrailles & celles des autres visceres du bas-ventre ; elles les mettent dans une contraction douloureuse, souvent vive & sensible. La matrice est très-susceptible d'irritation, & par conséquent très-exposée à ces accidens ; ils ne peuvent que porter sur le fœtus, l'inquiéter, troubler toutes ses fonctions, & s'opposer au développement de ses vaisseaux. Les efforts violens que l'on fait dans le tenesme, contractent vivement les muscles du bas-

Le Tenesme.

ventre, ils portent leur principale force vers le fond de la matrice, la poussent vers son col & la compriment vivement. De telles compressions ne peuvent que mettre le fœtus dans la contrainte, & dans une détresse d'autant plus dangereuse pour sa vie, qu'elle se renouvelle souvent. S'il survient de l'inflammation, toutes les entrailles sont en souffrance, la fievre s'allume, il s'établit dans tous les visceres & dans tous les membres une irritation inquiete, la matrice y participe plus que tout autre viscere, parce qu'elle est contiguë avec le rectum, & que la souffrance de l'un est, pour ainsi dire, la souffrance de l'autre. On sent assez les risques que court le fœtus dans ces fâcheuses circonstances; il est rare qu'il survive à cette maladie lorsqu'elle est de durée.

Les évacuations périodiques des femmes grosses ne portent pas de

préjudice au fœtus, lorſqu'elles ſont le produit de l'abondance des liquides dans des tempéramens robuſtes. Si ces évacuations n'excedent pas des juſtes proportions, elles ſont plutôt ſalutaires que nuiſibles ; elles préſervent les femmes des dérangemens qui pourroient ſurvenir dans leur groſſeſſe, ſi elles n'en étoient pas préſervées par ce ſecours. Le fœtus ne peut qu'en retirer des avantages, ſa nutrition en eſt mieux proportionnée, ſon développement ſe fait avec plus de facilité ; la Nature avance ſa moiſſon dans un champ libre & fécond, à l'abri des obſtacles qui, ſouvent dans le commencement des groſſeſſes, contrarient la ſageſſe de ſes vues.

Effet des évacuations périodiques des femmes groſſes.

Il n'en eſt pas de même des évacuations qui proviennent du relâchement des vaiſſeaux, elles affoibliſſent la mere & dérobent au fœtus un ſuc nourricier néceſſaire à ſon accroiſſement. Les pertes ou les hé-

Effet des pertes.

morrhagies considérables, abattent les forces & causent une atonie générale; elles ne peuvent être que graves à l'égard du fœtus, par elles-mêmes, & par les symptomes qui en sont les suites & les effets; elles deviennent fatales lorsqu'elles sont de durée.

Effets de la cachexie.

Dans la cachexie, le fœtus est plus ou moins affecté, plus ou moins malade & en danger, selon les différens degrés de l'appauvrissement des liquides de la mere. Il est impossible qu'il puisse subsister dans une cachexie parfaite, & qu'il survive aux syncopes cachectiques lorsqu'elles sont considérables & fréquentes. S'il subsistoit parmi ces accidens, malgré toute vraisemblance, il perdroit la vie par l'hydropisie & le marasme qui sont les suites ordinaires de cette maladie.



CHAPITRE VII.

Effets que produiſent ſur le fœtus les maladies du ſecond temps de la groſſeſſe.

Effet des maladies du deuxieme temps de la groſſeſſe.

LORSQUE les maladies du premier temps de la groſſeſſe, continuent dans le ſecond, la maſſe du ſang s'appauvrit de plus en plus, & le ton des ſolides s'affoiblit dans la même proportion. Il ne peut réſulter de ces vices des liquides & des ſolides, qu'un déſordre général dans les fonctions, d'autant plus dangereux pour le fœtus, qu'il le fait dégénérer ou l'empêche de proſpérer. Le ſuc nourricier qu'il reçoit de tels principes, étant déja mal conditionné, ne le nourrit qu'imparfaitement, ou ne le nourrit point; c'en eſt aſſez pour le faire périr avant

qu'il ne voie le jour, ou pour le faire vivre avec des infirmités.

La toux. La toux, qui eſt propre au ſecond temps de la groſſeſſe, affecte extrêmement le fœtus, par un effet des contractions ſpaſmodiques des muſcles de la poitrine & du bas-ventre, & par la compreſſion qu'ils font ſur les capacités du thorax & de l'abdomen. La matrice qui, par ſon élévation vers l'eſtomac, cauſe la toux, eſt repouſſée & chaſſée par les ſecouſſes qu'elle reçoit des muſcles & des viſceres qui portent vers ſon fonds; ces ſecouſſes ne peuvent qu'ébranler le fœtus, interrompre l'ordre ſucceſſif de ſa nutrition, faire violence aux racines vaſculeuſes qui joignent le placenta à la matrice, les ébranler, les détacher en partie, ou totalement. Dans le premier cas, le fœtus ne peut être qu'en ſouffrance, & toute ſouffrance eſt propre à le faire dégénérer. Dans les autres, il court

le riſque d'être expulſé de la matrice, tant par la violence des ſecouſſes que par la ſéparation du placenta qu'elles peuvent occaſionner. Si le placenta ſe ſépare totalement, il n'y a plus de reſſource pour le fœtus; s'il ne ſe ſépare qu'en partie, il s'y forme des phlogoſes qui peuvent tendre à l'inflammation, ou des pertes de ſang, capables de produire des épuiſemens dangereux pour la mere & pour l'enfant.

La palpitation de cœur.

La palpitation de cœur, lorſqu'elle eſt conſidérable & de durée, affecte toutes les fonctions. La circulation des liquides, déja gênée par la groſſeſſe, ne ſe fait qu'avec peine dans les viſceres du bas-ventre; elle eſt également gênée dans les autres. De telles irrégularités, dans les fonctions de la mere, ſont en état de ſuſpendre & même d'éclipſer celles du fœtus. J'en ai vu deux exemples funeſtes, ils furent occaſionnés par des palpi-

tations continuelles & si violentes qu'elles produisoient des étouffemens & des foiblesses fréquentes : elles cesserent peu de minutes après les fausses couches. Lorsque les palpitations de cœur ne sont pas assez considérables pour faire périr le fœtus, elles le débilitent & le conduisent à la langueur.

Les aigreurs.

Dans les aigreurs, les digestions se font mal; le chyle n'est pas bien conditionné; il n'est pas propre à réparer & à nourrir les liquides & les solides, dans l'ordre que la Nature l'exige; le fœtus ne peut que souffrir d'une nourriture imparfaite.

Les insomnies.

Les insomnies rendent pesantes les oscillations des solides; une espece d'irritation, semblable à une douleur sourde qu'on a peine à distinguer, parce qu'elle est générale, se fait ressentir principalement dans les membranes, jusqu'au périoste des os, & jusques dans leur moelle. Cet état des

des ſolides repréſente l'idée des fibres irritées, cependant foibles & gênées dans l'élaſticité de leurs reſſorts. Cette irritation générale retarde la circulation des liquides & la rend irréguliere. Il s'enſuit des peſanteurs des membres, des chaleurs internes, des inquiétudes générales; la fievre ſurvient enfin ſi les inſomnies ſont portées trop loin. On comprend aiſément ce qu'un tel état de la mere peut produire ſur le fœtus, puiſqu'il éprouve les mêmes déſordres. Ils ſont toujours proportionnés au dérangement des fonctions.

Le relâchement de la matrice, ſuppoſe déja une mauvaiſe diſpoſition préexiſtente dans la femme groſſe. Les ſymptomes du relâchement, ou les effets que la matrice produit par la lourdeur de ſon poids, en comprimant les viſceres du bas-ventre, ou en tiraillant l'eſtomac & ceux de la poitrine, augmentent cette diſpo-

Relâchement de la matrice, ſes effets.

ſition ; il en arrive toujours quelqu'inconvénient qui intéreſſe la mere & le fœtus. La ſtupeur des hanches, la douleur des aînes, les engourdiſſemens des cuiſſes gênent le retour du ſang vers le cœur, & celui de la lymphe vers ſes réſervoirs.

Le fœtus participe à tous ces ſymptomes, ils ſont obſtacle à la liberté de ſon développement. Les irritations que font les urines ſur les membranes de la veſſie, lorſqu'elles ſont retardées ou ſupprimées, produiſent de vives douleurs, & tiennent le fœtus dans une ſouffrance qu'il ne ſupporteroit pas ſi ces accidens étoient de durée : ils le font toujours aſſez ſouffrir pour altérer ſes fonctions, pour lui donner des inquiétudes, & le porter à s'agiter au point de détacher le placenta de la matrice. Ce cas n'eſt pas rare, on voit ſouvent des fauſſes couches à la ſuite des vives douleurs, ſur-tout lorſque leur ſiege

principal eſt dans des viſceres, ou dans des parties qui ont des communications immédiates avec la matrice ou avec ſes ligamens.

CHAPITRE VIII.

Effets que produiſent ſur le fœtus les maladies du dernier temps de la groſſeſſe.

Effets des maladies du troiſieme temps de la groſſeſſe.

Les incommodités & les maladies auxquelles le fœtus eſt expoſé dans le dernier temps de la groſſeſſe, ſont à-peu-près les mêmes que celles que j'ai indiquées dans le ſecond temps. Les accidens qui proviennent de la compreſſion que fait la matrice placée trop haut, & ceux qu'elle produit lorſqu'elle eſt relâchée, doivent être plus conſidérables dans le dernier temps que dans le ſecond, parce que le volume de ce viſcere & ſa

pesanteur ont augmenté considérablement.

Effet du gonflement des vaisseaux hémorrhoïdaux.

Lorsque les vaisseaux hémorrhoïdaux sont gonflés par la seule compression de la matrice, sans que la masse du sang ait été viciée par les causes d'une grossesse laborieuse, le fœtus n'en est affecté que par des inquiétudes & des agitations. Les agitations du fœtus & ses inquiétudes ne proviennent alors que de ce que la matrice est en souffrance, parce que les vaisseaux sanguins qui communiquent avec les hémorrhoïdaux, sont gonflés & dans un état de phlogose qui gêne ou retarde la circulation du sang dans leurs capillaires. Cet état de phlogose des vaisseaux de la matrice rend ses membranes douloureuses; les causes de ces douleurs se communiquent au fœtus, par le moyen du cordon ombilical; d'ailleurs la sensibilité de ceux-ci, & de ceux du fœtus, est excité par l'irrita-

tion de ceux de la matrice. Il n'en faut pas davantage pour causer des inquiétudes & des agitations à un être naissant, dont la délicatesse est excessive.

Lorsque les hémorrhoïdes sont considérables, la mere ne dort pas ; elle est dans des souffrances continuelles. Il ne se peut pas alors que les agitations du fœtus ne soient vives, & qu'elles ne l'exposent à des accidens quelquefois funestes. Ces agitations peuvent prématurer la séparation du placenta, totalement ou en partie. Dans le premier cas, la fausse couche est decidée ; dans le second il survient des hémorrhagies dangereuses ; la phlogose augmente les douleurs du fœtus, ses agitations en deviennent plus fortes, l'inflammation est bientôt générale & il périt.

Il peut arriver que, sans que le placenta se sépare de la matrice, le fœtus périsse par une fausse pléthore,

occasionnée par le gonflement accidentel de ses vaisseaux, à l'occasion des hémorrhoïdes excessives de la mere. Il en est de même que dans certains accouchemens laborieux, où le fœtus vient au monde prêt à expirer, à l'occasion de l'engorgement de ses vaisseaux, occasionné par la compression qu'il a soufferte dans l'accouchement : il périroit bientôt par l'effet de cet engorgement, si l'Accoucheur n'y remédioit pas dans l'instant de sa naissance, en diminuant le volume de son sang.

Lorsqu'il survient des hémorrhoïdes dans le dernier temps de la grossesse, à des femmes qui ont souffert, dans le premier temps, d'incommodités ou de maladies, qui ont fait dégénérer la masse des liquides, & qui ont débilité le ton des solides, il s'établit une cachexie, qui fait une nouvelle maladie pour le fœtus. Dans ce cas, outre les souffrances & les

inquiétudes auxquelles il eſt expoſé par le gonflement des hémorrhoïdes, il eſt mal nourri & mal conditionné, & l'on ne peut concevoir ſur ſa conſervation que de foibles eſpérances.

Varices, leur effet.

Les varices ſimples des extrémités inférieures, affectent peu le fœtus, du moins elles ne le rendent pas malade. On doit penſer différemment lorſqu'elles ſont nombreuſes & accompagnées de phlogoſe ou d'inflammation. Lorſqu'elles ſont parvenues à ce point elles ſont très-douloureuſes; elles cauſent des inſomnies & des ſouffrances générales, ſur-tout s'il y en a quelqu'une dans le vagin: tout alors participe à la douleur, le fœtus ne peut qu'en ſouffrir.

Œdeme des extrémités.

Lorſque les extrémités inférieures deviennent œdémateuſes, à l'occaſion de la compreſſion des vaiſſeaux & de leur engorgement, la circulation eſt gênée dans tout le corps, & la maſſe du ſang s'appauvrit par la

perte de ſa ſéroſité. Si ces accidens ne ſurviennent que dans le dernier temps de la groſſeſſe, par un effet du poids de la matrice, l'accouchement y remédie, il guérit en même-temps la mere & l'enfant.

Si l'œdématie qui a lieu dans le dernier temps de la groſſeſſe, eſt un effet en même-temps de l'appauvriſſement de la maſſe des liquides, & ſi cet appauvriſſement a commencé dans les autres temps de la groſſeſſe, le fœtus périt avant l'accouchement, ou il ne vient au monde que languiſſant.

Ecoulement de ſéroſités.

L'écoulement de ſéroſités qui ſe fait par la matrice, dans le dernier temps de la groſſeſſe, ne porte pas préjudice au fœtus, au contraire, il le ſoulage en délivrant ce viſcere, d'humeurs étrangeres qui s'étoient répandues dans ſa cavité. De telles humeurs ramaſſées dans l'utérus pourroient nuire au fœtus dans le premier

temps de la grossesse, elles empêcheroient le placenta d'établir ses communications avec sa substance, & de s'y joindre. Cet épanchement ne se fait dans la matrice qu'à l'occasion de la compression qu'elle fait sur les autres visceres, c'est pourquoi il n'a lieu ordinairement que dans le second ou dans le dernier temps de la grossesse. Comme l'union du placenta avec la matrice est alors parfaite, les sérosités épanchées ne peuvent pas lui nuire. D'ailleurs, le placenta, le fœtus & ses membranes, remplissent exactement le fond de l'utérus, ses sérosités extravasées sont chassées de cette partie, elles ne se ramassent que vers le col de la matrice.

Fausse hydropisie de la matrice.

Je n'entends parler ici que de la fausse hydropisie de matrice, & non pas de la vraie; celle-ci dépend d'un appauvrissement général de la masse des liquides qui fait dégénérer le ton des solides, débilite leur ressort &

intéreſſe toute la ſubſtance de la matrice, le placenta, le fœtus, ſes membranes, juſqu'à la liqueur de l'amnios. Il n'eſt pas poſſible que le fœtus ſe nourriſſe & proſpere au milieu de ce déſordre ; il languit dans le ſein de ſa mere, il y périt, ou il ne voit le jour que pour finir de s'éteindre.

Dans la fauſſe hydropiſie de la matrice, les femmes ordinairement ne ſe portent point mal, ſi l'on en excepte l'incommodité que leur cauſe le volume extraordinaire de l'abdomen & ſa peſanteur extrême. Lorſque la nature eſt ſurchargée de ces ſéroſités, elle s'en délivre quelque-temps avant l'accouchement, je l'ai déja obſervé. Ces eaux cependant reſtent quelquefois dans la matrice, juſqu'à ce que ſon orifice commence à ſe relâcher pour l'accouchement.

Effet des ſpaſmes de la matrice.

Les ſpaſmes de la matrice, dans les derniers temps de la groſſeſſe, ſont de vraies convulſions de ce viſ-

cere ; ils ne peuvent que diminuer ſa cavité , comprimer le placenta, les membranes du fœtus, & le fœtus lui-même. Cette compreſſion diminue la circulation des liquides, dans ſes vaiſſeaux, force la liqueur de l'amnios de rompre l'équilibre où elle doit être avec ſa continuation dans l'œſophage, & dans tout le canal inteſtinal; elle y forme une obſtruction générale, capable de faire périr le fœtus. D'ailleurs les vives ſecouſſes que le placenta reçoit dans ces circonſtances, peuvent l'ébranler & rompre ſes adhérences en tout ou en partie. J'ai vu des enfans réſiſter à ces accidens, & d'autres en périr. J'ai penſé quelquefois, dans ces circonſtances, qu'il devoit être moins nuiſible au fœtus de participer lui-même au ſpaſme général de la matrice, que de le ſupporter d'une maniere paſſive.

Entre pluſieurs femmes groſſes que j'ai vues attaquées de ſpaſmes de la

matrice, il en eſt peu qui aient fait des couches heureuſes, lorſqu'ils ont été violens pendant le dernier temps de la groſſeſſe. Cependant il eſt des enfans actuellement exiſtans qui ont été vivement fatigués par ces accidens dans le ſein de leurs meres. J'ai obſervé que ceux qui en ſont morts, ont péri avant le neuvieme mois, ou au terme de l'accouchement. L'avortement de ces derniers étoit ordinairement précédé d'hémorrhagies de la matrice qui duroient pendant quelques jours, & qui ne ceſſoient qu'après que la mere étoit délivrée. C'étoit une raiſon démonſtrative que le placenta avoit été détaché, en partie, par les convulſions. Cependant j'ai vu des avortons qui avoient été expulſés par l'effet des convulſions, ſans que l'avortement eût été précédé par des hémorrhagies, ils étoient ſains & ſans aucune marque de maladie qui leur fût propre ; l'hémorrhagie

ſurvenoit après l'accouchement ; dans ce cas elle eſt toujours conſidérable & dangereuſe. Il arrive quelquefois que le fœtus périt à la ſuite & par l'effet des ſpaſmes de la matrice, ſans que le placenta ſe détache avant l'accouchement.

Obſervations ſur les ſpaſmes de la matrice.

Il ſurvint à une femme de dix-huit ans, vers le ſixieme mois de ſa premiere groſſeſſe, des ſpaſmes de la matrice très-violens ; les mouvemens de l'enfant diminuerent bientôt, & devinrent très-équivoques. La mere ne diſtingua enfin que ſes ſpaſmes ordinaires, & de temps en temps des mouvemens ſpaſmodiques particuliers, dans la région hypogaſtrique : elle fit une fauſſe couche vers le commencement du huitieme mois ; le fœtus paroiſſoit être de ſix mois, il étoit à demi-corrompu : l'hémorrhagie qui ſuivit cet avortement ne fut pas conſidérable.

La même femme devint enceinte

l'année enſuite ; dès le ſeptieme mois de ſa groſſeſſe, elle commença à reſſentir des ſpaſmes de la matrice, comme dans la précédente. Vers le milieu du huitieme mois il ſurvint une perte peu conſidérable, avec des douleurs aux reins ; on y remédia par les ſecours de l'art. La perte & la douleur des reins revinrent deux fois dans le neuvieme mois ; les ſpaſmes étoient aſſez fréquens, cependant la couche fut heureuſe ; on éleve actuellement l'enfant, qui donne les eſpérances les plus heureuſes d'une bonne conſtitution. On voit par ces Obſervations que les ſpaſmes de la matrice font périr le fœtus, tantôt en agiſſant ſur ſa propre ſubſtance, & en éteignant ſes fonctions, & tantôt en ſéparant le placenta de la matrice.

Lorſque les ſpaſmes de la matrice agiſſent vivement ſur le placenta, ils le ſéparent. Lorſque les ſpaſmes n'in-

téreſſent que la matrice ſeule, la circulation continue pendant quelques momens dans les vaiſſeaux du fœtus, ſans éprouver une diminution conſidérable. Si les ſpaſmes ſont de quelque durée, l'action concourante de la mere, ou le mouvement ſyſtaltique de ceux de ſes vaiſſeaux qui communiquent avec le placenta eſt trop diminué ou ſuſpendu, & la circulation dans les fœtus eſt diminuée ou ſuſpendue ſelon les degrés de la diminution de ces forces. Si les ſpaſmes durent trop long-temps, les vaiſſeaux du fœtus s'engorgent faute d'une action ſuffiſante, ou ſuffiſamment concourante pour entretenir la progreſſion des liquides & ſon uniformité dans l'ordre néceſſaire pour ſoutenir le méchaniſme des fonctions.

Ces accidens ne feroient-ils pas moins dangereux ſi les ſpaſmes de la matrice ſe communiquoient au fœtus dans l'ordre ſucceſſif de ſon action

irréguliere, ou de ses mouvemens spasmodiques? Les spasmes seroient dans celui-ci de plusieurs degrés moins forts que dans ce viscere. Le placenta, la liqueur de l'amnios, & le cordon ombilical diminueroient la violence de cette action irréguliere & convulsive avant qu'elle fût parvenue au fœtus. Il est avoué de tous les Physiciens que la force du mouvement diminue à proportion qu'elle se communique. Dans ce cas les spasmes du fœtus, bien moins violens que ceux de la matrice, communiqueroient à ses vaisseaux une force qui, quoiqu'irréguliere, les préserveroit plus longtemps d'engorgement.

Effet des chûtes des femmes grosses.

Les chûtes des femmes grosses portent souvent sur le fœtus; si elles tombent sut le dos, le placenta se détache; si c'est sur le ventre, le fœtus en est blessé. Peu de jours après les premieres, les femmes ressentent une douleur aux reins, il coule quelque peu

peu de ſang de la matrice ; ce ſang provient d'une portion du placenta qui s'eſt détachée par l'effort de la ſecouſſe qu'il a éprouvée : le fœtus en ſouffre, ſouvent il en périt, quand bien même la chûte n'auroit été que médiocre : il eſt rare qu'il ſurvive à celles qui ſont fortes. Il en eſt de même des chûtes ſur le ventre ; cependant elles ſont moins dangereuſes que les autres & moins ſouvent mortelles. Les fœtus dans ces dernieres ſont ſouvent marqués à l'endroit de leur corps qui répondoit à la partie du ventre qui a plus porté dans la chûte, ſur le corps dur qui a fait la compreſſion : on ne conteſte pas ce fait, il eſt conſtaté par un nombre d'Obſervations fideles. On a ſouvent vu des enfans venir au monde avec des échymoſes qui provenoient de chûtes que les meres avoient faites quelques jours avant leurs couches. Il n'y a que peu de temps qu'une Dame

accoucha d'une fille, huit jours après avoir fait une chûte sur le ventre ; l'enfant en naissant étoit marqué au front d'une échymose considérable qui se dissipa insensiblement.

Ce ne sont pas seulement les chûtes de la mere qui blessent le fœtus & qui le mutilent ; en quelqu'endroit du corps qu'une femme grosse soit blessée, & de quelque façon qu'elle le soit, l'enfant souffre de ses blessures, il est également blessé, & il en porte les marques en naissant.

Effet des blessures des femmes grosses.

Je fus appellé il y a quelque-temps, pour donner du secours à une fille publique, grosse de six mois, qui avoit été cruellement fouettée par des libertins, & piquée avec de grosses épingles ; les marques en étoient empreintes aux cuisses, aux fesses, & en d'autres endroits de son corps. Quinze jours après elle accoucha d'un enfant mort ; il étoit couvert de marques semblables à celles que les verges &

les épingles avoient faites ſur la mere ; d'ailleurs il étoit tout échymoſé. Pechlin a obſervé que deux jumeaux, dont la femme d'un Pêcheur accoucha, quelque-temps après que ſon mari l'eut fouettée, étoient couverts de marques ſemblables à celles qu'avoient fait les verges ſur le corps de leur mere. Une femme criminelle étant groſſe, dit Salmuth, fut fouettée par ordre du Juge qui n'avoit pas eu connoiſſance de ſa groſſeſſe ; elle accoucha quelques ſemaines après de deux jumeaux qui étoient marqués au dos d'empreintes ſemblables à celles que font les verges.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des effets ſurprenans que l'imagination des meres produit ſur le fœtus; ce ſont des diſcuſſions de la compétence de la Phyſique ; je ne m'éleverai pas dans ſes routes ſublimes : je ne dois ſuivre que celles qui conduiſent à l'art de guérir.

CHAPITRE IX.

Abus commis dans le régime de vie, cause générale des maladies de la grossesse.

Effet d'un mauvais régime dans la grossesse.

Il est établi par les loix du Créateur, que les animaux de toutes les especes doivent se régénérer. C'est dans la régénération que consiste l'essence de la nature ; tout ce qui existe dépend de la volonté du Créateur, & sa volonté est toujours la même dans l'ordre général des êtres vivans. La nature étant établie sur ces principes, doit être uniforme dans ses productions, & juste dans l'égalité des attributs de toutes les especes, & de chacun de leurs individus. L'ordre de la reproduction des animaux ne varie point dans sa régularité, il en est de même de l'ordre de leur conserva-

tion. Les femelles des bêtes n'ont point d'incommodités, ni des maladies dépendantes de la conception ; elles portent leur fruit sans souffrance, & leurs fœtus ne naissent pas dans la langueur. Ce sont les prérogatives de leur continence & de leur sobriété qu'elles observent réguliérement dans l'ordre indiqué par la nature.

Les souffrances de la plupart des femmes pendant leur grossesse, & la débilité de leurs enfans, devroient être pour elles un sujet d'attention sur leur maniere de vivre. N'est-ce pas un effet des abus qu'elles ont commis dans un régime de vie contraire aux loix de la Nature, & peut-être même l'effet d'une condescendance trop asservie à leurs passions ?

Les prérogatives constantes des femelles des animaux brutes, ne sont-elles pas des attributs précieux de l'exécution des loix naturelles ? Les fem-

mes groſſes peuvent-elles s'aveugler ſur la diſpoſition de ces loix, ſur leur ſageſſe, & ſur les avantages qu'elles procurent. Elles s'aſſujettiſſent elles-mêmes à des inconvéniens, par l'uſage mal entendu qu'elles font des ſix choſes non-naturelles.

Maladies du tempérament.

Lorſque le principe des maladies de la groſſeſſe eſt dans le tempérament, il n'eſt pas aiſé, ni peut-être poſſible de les prévenir par les ſecours de l'art; on ne peut qu'en modérer les progrès, & adoucir les ſouffrances qui en ſont inſéparables. On doit dans ces circonſtances s'en rapporter à la nature, la conſulter ſur ſes beſoins, la ſeconder dans ſes reſſources, & chercher à diminuer les obſtacles qui s'oppoſent à ſes fonctions.

Accidens dans la groſſeſſe, leur effet.

Les maladies de la groſſeſſe qui ſont propres à cet état & qui dépendent de quelque irrégularité accidentelle, ſont les ſeules que l'on puiſſe prévenir. Les forces des ſolides &

des fluides ne ſont pas alors épuiſées ; ſi elles fléchiſſent on les raffermit, & il n'eſt pas impoſſible de remédier à leur irrégularité. C'eſt principalement par un régime de vie convenable aux tempéramens, qu'on peut ſe garantir de celles qui ſont accidentelles, & modérer les autres. L'art fournit auſſi des ſecours utiles dans ces occaſions ; il doit être guidé par la nature. La quantité excédente des liquides, la trop grande diminution de leur maſſe, leur tendance à la diſſolution ; la roideur irréguliere des ſolides, leur débilité, leur foibleſſe, fourniſſent ou établiſſent les principales indications préſervatives des maladies de la groſſeſſe ; les autres conſiſtent dans des accidens ou dans des vices locaux, qui n'échappent pas à la ſagacité des Médecins connoiſſeurs : on prend alors les principales indications de la nature de ces accidens, & on met tout en uſage pour en modérer les effets.

Moyens de les prévenir.

CHAPITRE X.

Moyens généraux de prévenir les maladies du premier temps de la grossesse.

Moyens de prévenir les maladies du premier tems de la grossesse.

LES femmes enceintes doivent se gouverner avec beaucoup de prudence, dit Hippocrate; ce n'est qu'à cette condition qu'elles peuvent se bien porter pendant leur grossesse, que le fœtus est bien nourri & qu'elles font des couches heureuses. Le fœtus est d'une délicatesse & d'une fragilité extrêmes; peu de chose l'affecte dans le sein de sa mere: un rien le fait périr. Il est des Auteurs célebres qui le comparent aux fleurs des arbres, qui sont fanées & flétries par la moindre pluie ou par un léger changement de la température de l'atmosphere.

Par le régime.

Le régime de vie des femmes en-

ceintes doit être obſervé différemment, dit Sennert, ſelon qu'elles ſont naturellement ſaines, ou ſelon qu'elles ont ſouffert avant leur conception d'incommodités qui ſe continuent pendant leur groſſeſſe, & qui en dérangent l'ordre naturel. Comme l'embrion eſt alors iſolé dans la matrice, & qu'il n'y tient que mollement, lors même qu'il commence à mériter le nom de fœtus, un rien l'ébranle, déroute l'ordre de ſa nutrition, borne ſon développement & l'éteint.

Par l'uſage de l'air.

L'air eſt un élément qui concourt dans les animaux, avec le principe de leur vie, & qui devient une condition eſſentielle de leur exiſtence. Quoique le fœtus ne reſpire pas directement dans le ſein de ſa mere, il ne peut pas vivre ſans le concours de l'air; l'altération de cet élément altere ſes principes, les corrompt & le conduit dans le premier temps de

la grossesse à une dissolution de sa substance. Hippocrate, occupé de ces connoissances, a ébauché dans un Aphorisme la doctrine de l'air concernant le fœtus, & il a indiqué les effets qu'il produit sur l'homme naissant. S'il regne un vent de midi pendant l'hiver, dit cet Auteur, que la saison soit pluvieuse & le printemps froid, les femmes grosses qui doivent accoucher dans cette derniere saison, sont très-sujettes à des avortemens : si elles accouchent, elles font des enfans infirmes & valétudinaires, qui n'existent pas long-temps ou qui vivent languissans.

Le vent du midi provient des pays chauds, il conserve toujours sa chaleur à des degrés proportionnés aux différentes saisons & aux différents climats. Par-tout où ce vent regne pendant l'hiver, il tient l'air de l'atmosphere plus rarefié & plus chaud qu'il ne devroit l'être dans sa tem-

pérature ordinaire : c'eſt un cas extrême reſpectivement à cette ſaiſon. Lorſque l'humidité ſe joint à la chaleur de l'air, les ſolides ſe relâchent & la denſité des fluides diminue ; les uns & les autres tombent dans le relâchement & dans la diſſolution, à proportion des progrès de la température chaude & humide de l'air & de la durée de cette conſtitution du temps. Cet état de l'atmoſphere, dit Arbuthnot, produit des putréfactions animales, & toutes les maladies qui dépendent de l'état lâche des fibres.

Obſervations ſur les effets de l'air.

Les obſervations d'Hippocrate ſur les avortemens fréquens & ſur la débilité du fœtus dans une telle conſtitution de l'atmoſphere, ont été confirmées par celles de tous les Médecins obſervateurs, & principalement par ceux de Breſleau ; ils les ont inſérées dans le Recueil des Conſtitutions Epydémiques de leur pays.

Les vaisseaux du fœtus ayant perdu leur foible ressort, ne peuvent ni conduire les liquides, ni les contenir dans des voies de la circulation, qui à peine sont ébauchées. Le sang trop divisé, s'échappe dans les conduits de la lymphe, & celle-ci déja devenue trop fluide & presque dissoute, s'infiltre dans le tissu cellulaire, qui n'est pour ainsi dire qu'une vraie éponge dans le fœtus. Dans ce désordre général, il se forme partout des embarras, des engorgemens qui troublent les fonctions de cet être naissant & les abolissent sans ressource; ou ne permettent que de foibles espérances sur la durée de ses jours.

Après une constitution du temps, pendant l'hiver, telle que celle qui a été observée par Hippocrate, l'air froid du printemps suivant, devoit supprimer la transpiration, augmenter les engorgemens formés dans la saison précédente & les rendre plus

dangereux. Tous les dérangemens des ſaiſons, ſont contraires aux femmes enceintes, de même que tous les excès de l'atmoſphere. Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, trop chauds, trop froids, trop ſecs ou trop humides, portent ſur le fœtus, dérangent la régularité de ſa nutrition, troublent ſes fonctions, le débilitent & le font périr. Ces accidens arrivent principalement, lorſque le chaud, le froid, la ſécheresſe, l'humidité, ſe ſuccédent trop promptement, ſont exceſſifs ou de trop de durée. La chaleur déplacée relâche les ſolides & rarefie trop les liquides; l'air froid roidit les uns & condenſe les autres; l'air trop ſec rend plus graves la denſité du ſang & la roideur des ſolides, ſur-tout pendant le froid; pendant la chaleur, il épuiſe la ſéroſité des uns, criſpe les autres & les ſeche. L'humidité exceſſive relâche les uns & les autres, lorſqu'elle a lieu avec

le froid, elle rend le ſang trop ſéreux; avec la chaleur elle le corrompt & le conduit à la putréfaction, ſelon ſes degrés, ſes excès ou ſa durée. Toutes ces différences dans la température de l'atmoſphere, méritent une attention ſcrupuleuſe ſur le régime des femmes enceintes, pour les garantir des maladies de la groſſeſſe, & pour conſerver le fruit de leurs entrailles.

Il ne ſeroit pas moins utile aux femmes enceintes, de ſe garantir, s'il leur étoit poſſible, des effets des promptes & fréquentes variations du reſſort de l'air; de celles ſur-tout qui proviennent des différens vents, des tempêtes, des prompts changemens du froid au chaud & du chaud au froid, des vapeurs & des exhalaiſons. Toutes ces variations de l'atmoſphere portent en même-temps ſur l'air intérieur de la mere & du fœtus; elles ſont égales & dans les mêmes

proportions, au dehors & au dedans du corps. Les liquides & les ſolides avec leſquels l'air intérieur doit concourir dans des proportions équilibrantes, ne ſont pas aſſez élaſtiques pour ſuivre les changemens de cet élément; ils en ſont altérés ou dérangés, ſelon qu'ils ſont ſurpris par ſes variations lorſqu'elles ſont promptes & exceſſives.

Il eſt aiſé de concevoir les changemens dangereux que les variations de l'atmoſphere doivent produire ſur le fœtus dans tous les temps de la groſſeſſe, & principalement dans ſon commencement, puiſqu'alors ſes fibres ne ſont que gelatineuſes & ſans élaſticité, ou du moins ſans une élaſticité développée. L'habitude peut rendre ces variations ſupportables à une mere forte & robuſte; il n'en eſt pas de même du fœtus, ſa délicateſſe ne lui fournit pas des reſſources ſuffiſantes pour n'en être point affecté.

Différences du choix de l'air.

Il eſt eſſentiel que les femmes groſſes, ſur-tout celles qui ſont délicates & valétudinaires, faſſent un choix de l'air convenable à leur tempérament & au caractere de leurs incommodités. Si leur tempérament eſt ſec, elles doivent vivre dans une atmoſphere médiocrement humide, propre à donner de la ſoupleſſe aux fibres de leurs ſolides, à ſoutenir leur élaſticité, & à fournir aux fluides des vapeurs aqueuſes qui diminuent leur denſité & facilitent leur circulation. Elles ne doivent pas habiter des climats où l'air eſt trop vif, ni des contrées expoſées aux vents deſſéchants du nord.

Celles qui ſont d'un tempérament humide, & qui ont la fibre lâche, doivent habiter une atmoſphere dont l'air ſoit vif, ſec, & propre à favoriſer le ton de leurs fibres, à les ſoutenir, & à entretenir la denſité de leurs liquides. Les femmes groſ-

ſes,

ſes, qui ſont d'une telle conſtitution, doivent s'éloigner des campagnes marécageuſes, des lieux bas, & des environs des rivieres, du voiſinage des cloaques & des égouts. Lorſque les femmes enceintes ne ſont pas en ſituation de choiſir une atmoſphere propre à leur état & à leur tempérament, elles doivent être attentives à prévenir le mauvais effet de celle qu'elles habitent, & à s'en garantir.

Rafraîchiſſemens dans les chaleurs.

Lorſque l'air eſt trop chaud ou trop ſec, les femmes groſſes peuvent ſe retirer, pendant la chaleur du jour, dans des lieux frais de leur maiſon; elles doivent faire attention que lorſqu'elles y entrent, la chaleur de leur corps ſoit modérée; autrement elles s'expoſeroient à ſupprimer la tranſpiration & à contracter des maladies catharreuſes. On tient les chambres fraîches en les jonchant de fleurs, de feuilles, en les arroſant & en agitant l'air avec un ventilateur; en

tenant les fenêtres fermées du côté du midi, & ouvertes du côté du nord. Elles peuvent avoir recours, pour modérer les feux qu'elles reſſentent intérieurement, à des infuſions de laitue, de coquelicot, de roſes; à de légeres limonades, à des orgeats, aux ſyrops de violette, de nymphæa, de limons. Elles doivent conſulter leur eſtomac dans l'uſage de ces boiſſons. Lorſqu'elles ont des aigreurs, les aigres ne leur conviennent point, & ſouvent les ſyrops les plus doux s'aigriſſent. L'uſage ſimple d'une eau légérement nitrée, eſt très-convenable dans ces circonſtances; il remplit ſeul toutes les indications. Il eſt à propos, pendant les grandes chaleurs, de ſoutenir le ton des fibres, & de modérer le reſſort de l'air en répandant du vinaigre dans l'appartement qu'habitent les femmes enceintes, & leur faire flairer des éponges imbibées de ce liquide.

Si l'air eſt trop froid, lès femmes enceintes doivent avoir ſoin de ſe couvrir d'habits, & de ne pas expoſer leur gorge nue aux impreſſions de cet élément. La tranſpiration inſenſible leur eſt néceſſaire dans tous les temps; elle leur eſt principalement précieuſe dans la groſſeſſe. La matiere tranſpirable eſt un excrément, ſi elle eſt retenue dans les vaiſſeaux, elle ſe porte à la matrice, ſe mêle au ſuc nourricier du fœtus, & lui communique ſes qualités, qui ne peuvent que lui nuire.

Précautions contre le froid.

Lorſque le froid eſt violent, on doit entretenir dans les appartemens un degré de chaleur modéré. Si on les échauffoit par un grand feu, il rarefieroit exceſſivement l'air intérieur; ſes parties ignées trop agitées, troubleroient ſon concours avec les liquides & les ſolides, & cauſeroient à ces derniers des irritations dangereuſes. Ce ſeroient pour la mere au-

tant de causes d'altérations, d'agitations, d'insomnies, &c.; & pour le fœtus des inquiétudes propres à le faire périr.

Précautions contre l'humidité de l'air.

Lorsque l'air est trop humide, ou chargé d'exhalaisons ou de vapeurs, il faut faire brûler dans les appartemens du bois de sassafras, du romarin, & d'autres plantes aromatiques, ou des drogues de cette qualité; on doit choisir celles dont les femmes supportent aisément l'odeur. Il seroit dangereux de s'en servir au hazard, sans les avoir consultées sur celles qui leur seroient agréables, supportables, antipatiques ou odieuses.

Nourriture pendant la grossesse.

Il n'est pas possible d'établir des regles constantes pour la nourriture des femmes enceintes; on la varie selon leur force & leur délicatesse, selon leurs usages d'habitude, selon la différence de leurs tempéramens, la nature de leurs incommodités & les différens temps de la grossesse. Il

eſt cependant des alimens qui leur ſont toujours nuiſibles de leur nature, tels que ceux qui ſont lourds, peſans, difficiles à digérer; les échauffans, les irritans, les appéritifs, les diuretiques, les venteux, les ſalés, les fumés, les épices, &c. Les femmes robuſtes, habituées à l'exercice & au travail, & qui ſe nourriſſent ordinairement d'alimens groſſiers, ne doivent pas changer de nourriture dans leur groſſeſſe, à moins qu'il ne leur ſurvienne des incommodités qui l'exigent. Celles qui ſont délicates doivent ſe nourrir d'alimens ſucculens, aiſés à digérer; on les choiſit de façon qu'ils aient du rapport avec la qualité de ceux dont elles faiſoient uſage avant leur groſſeſſe. Il ſeroit dangereux, dans tous les tempéramens, de changer tout-à-coup la façon de vivre des femmes enceintes dès qu'on s'apperçoit de la groſſeſſe, ou dès qu'on la ſoupçonne; ſi elles

étoient habituées à se nourrir de mauvais alimens, on y feroit peu-à-peu des changemens, jusqu'à ce que l'on seroit parvenu à ne les nourrir que de convenables à leur état. Il faut se comporter de même dans leurs appétits dépravés, crainte qu'en leur faisant violence, en les contrariant brusquement, on ne leur suscite des passions qui, en portant vivement sur leur ame & sur leur corps, causeroient des désordres pernicieux à la mere & au fœtus.

Moyens de prévenir les effets du dégoût.

Lorsque les femmes grosses ont des dégoûts, des nausées, & qu'elles se sentent de la plénitude, elles doivent elles-mêmes se condamner à la diete, qu'il convient toujours de modérer de façon que le fœtus n'en souffre point. Lorsqu'elles ont des dégoûts marqués pour quelqu'aliment, il faut qu'elles en prennent d'autres qui leur répugnent moins. La nature indique souvent, dans cette circonstance, des

alimens utiles ; il eſt alors eſſentiel de faire attention au penchant qu'elle donne, il eſt ſouvent très-à-propos de le ſuivre. Si elles ont de l'éloignement pour la viande, pour les œufs, & en général pour tout ce qui provient des animaux, elles doivent vivre de végétaux, & lorſque ceux-ci leur répugnent, il faut qu'elles aient recours aux autres. Hippocrate conſeille, dans le cas où l'on a du dégoût pour certains alimens, de préférer ceux qui ne ſont pas de la meilleure qualité, à d'autres qui paroiſſent plus convenables, ſi l'on a moins d'averſion pour leur uſage.

On recherche avec ſoin, dans de pareilles circonſtances, la cauſe du dégoût; s'il provient de la dépravation des ſucs digeſtifs, on ne doit rien négliger pour les rectifier par le moyen des reſſources de l'Art. Si le dégoût n'a d'autre cauſe qu'un ſimple dérangement dans les ſolides des or-

ganes des digeſtions, ce dérangement prend ordinairement ſon principe dans le ton des fibres, trop relevé par l'irritation, dans leur irrégularité, ou dans leur relâchement.

Les humectans, les délayans, les adouciſſans, les tempérans, conviennent dans le premier cas; dans le ſecond, ces mêmes ſecours ſeroient nuiſibles, il en faut de tout oppoſés, mais il convient de les employer avec une entiere connoiſſance de la véritable cauſe du dégoût, & avec la plus grande modération. On a ſouvent réuſſi lorſque le relâchement a été conſidérable, en aſſaiſonnant les alimens avec des aromates les plus doux & en petite quantité; il eſt bien des circonſtances où la canelle mérite la préférence ſur les autres; elle ne produit jamais de mauvais effets lorſqu'on l'emploie avec prudence. Si l'on ſoupçonne des glaires & des crudités dans les premieres voies, on com-

mence par les divifer, les délayer, & enfuite on les évacue avec des laxatifs légers; on ne peut pas faire ufage de purgatifs forts, ni irritans dans le premier temps de la groffeffe, on rifqueroit de nuire au fœtus & de le faire périr. Il eft cependant des cas violens, où l'on eft obligé d'y avoir recours pour le conferver; ce font des circonftances fcabreufes & critiques; il n'eft qu'un Médecin qui puiffe en juger, fur des indications prifes d'après la maladie, d'après fes fymptomes, fon danger & fes caufes.

Quelque dégoût qu'aient les femmes enceintes pour les alimens, elles ne doivent point faire une diete trop févere; les liquides animaux, lorfqu'ils ne font pas réparés, s'alkalifent aifément, fe dépravent, & font dégénérer les fonctions. Les femmes groffes, les fœtus, les enfans même, ne fçauroient fupporter l'abftinence; elle leur eft nuifible, même

dans leurs maladies, lorſqu'elle eſt portée trop loin; principalement lorſque la groſſeſſe eſt avancée. Il eſt de la prudence de concilier la nourriture des femmes enceintes, avec le caractere de leurs maladies ou de leurs incommodités, & de la varier selon leurs ſymptomes; ce n'eſt que d'après les indications qui ſe préſentent alors, que l'on peut décider de la qualité & de la quantité des alimens qui leur conviennent.

Ce que je viens d'obſerver ſur l'uſage des alimens, peut être rapporté à tous les temps de la groſſeſſe; mais comme le fœtus n'a beſoin dans le premier temps que de peu de nourriture, la mere doit s'obſerver auſſi ſcrupuleuſement ſur la quantité des alimens qu'elle prend, que ſur leur qualité. Comme le développement & la croiſſance du fœtus, ſe font inſenſiblement, un ſuc nourricier trop abondant cauſeroit des engorgemens

dangereux dans des vaiſſeaux qui ne ſont pas développés, pour la plus grande partie, ou qui ne le ſont qu'imparfaitement. C'eſt ainſi que le fœtus périroit par la ſurabondance des moyens qui devoient former ſon exiſtence, & ſervir à ſa conſervation.

Les femmes, dans le premier temps de la groſſeſſe, ne ſçauroient aſſez s'obſerver ſur la quantité & ſur la qualité de leur boiſſon; la petiteſſe de l'embrion, la molleſſe & la fragilité des organes du fœtus, ne ſçauroient s'accorder avec des boiſſons aqueuſes, priſes en trop grande quantité, & les ſpiritueuſes leur feroient toujours nuiſibles, pour peu que les meres en abuſaſſent. Elles ne doivent donc boire qu'avec modération des liqueurs aqueuſes; les fortes ſont des poiſons pour le fœtus; leur propriété intrinſeque eſt de roidir les fibres des ſolides, de les criſper, d'é-

Attention néceſſaire ſur la boiſſon.

paiſſir le ſang , & de coaguler la lymphe.

Effets des liqueurs ſpiritueuſes.

On a obſervé que les enfans qui naiſſent de meres qui on fait uſage pendant leur groſſeſſe, de liqueurs ſpiritueuſes, ſont affectés, dès leur naiſſance, ou peu de temps après, d'engorgemens glanduleux, de tumeurs, ou d'abſcès dans quelque partie. Ceux qui ſont expoſés à ces effets de l'imprudence, ou de l'intempérance de leurs meres, ne doivent pas eſpérer une croiſſance proportionnée à leur âge; leur vieilleſſe eſt prématurée, & ils ne vivent pas long-temps. D'ailleurs l'uſage des boiſſons échauffantes, de même que celui des alimens de la même qualité, cauſe trop d'agitation dans le ſang des femmes enceintes, trouble leurs digeſtions, occaſionne des cardialgies, les diſpoſe à des pertes, & réduit le fœtus à de dangereuſes épreuves.

Lorſque dans le premier temps de

la grossesse, les femmes ont des foiblesses & des défaillances, elles peuvent se permettre un peu de vin pur, pourvû qu'il ne leur cause pas des aigreurs; dans ce cas il seroit de toute nécessité de s'en abstenir, & de prendre à sa place des eaux de fleurs d'orange, de menthe, de chardon benit, de mélisse simple, &c. Les liquides à la glace, de quelqu'espece qu'ils soient, causent des coliques violentes, & des fausses couches; Mauriceau, & d'autres Auteurs, en rapportent assez d'exemples pour que les femmes enceintes soient attentives à se garantir de ces abus.

L'exercice des femmes enceintes doit être très-modéré dans le premier temps de la grossesse; comme les racines du placenta ne sont point alors inhérentes à l'utérus, ou ne le sont que foiblement; une secousse, une agitation même un peu forte, suffiroient pour expulser le fœtus de la

Usage de l'exercice.

matrice. Les Danſeuſes publiques font rarement des enfans ; le germe s'écoule peu de temps après la conception : il en eſt de même des Chanteuſes. Dans les unes & dans les autres, les contractions des muſcles de l'abdomen compriment & reſſerrent le corps de la matrice, l'embrion ou le fœtus à peine formés, & ſans réſiſtance, ſont aiſément expulſés de ſa cavité.

Excès dans les plaiſirs pendant la groſſeſſe.

C'eſt à ces cauſes, ou à de ſemblables, qu'on doit attribuer les fauſſes couches fréquentes des femmes riches ; la plupart, parmi elles, ſurtout dans le premier temps de leur mariage, ſuivent avec imprudence & ſans précaution le penchant que leur donne leur premiere jeuneſſe, & que la vivacité de leurs ſens leur inſpire.

Ses mauvais effets.

Elles ſe font rouler dans des voitures, elles vont de fête en fête, de repas en repas ; elles paſſent des nuits à danſer, à chanter, à s'échauffer. Des

ſucs mal digérés, produiſent bientôt en elles un pléthore d'humeurs; leurs ſolides ſont fatigués, échauffés, irrités par cette façon de vivre auſſi exceſſive qu'irréguliere, toutes les fonctions en ſont altérées; quel moyen de conſerver, parmi ces déſordres, des fœtus qui ne tiennent preſqu'à rien dans un viſcere dont l'orifice s'ouvre & ſe dilate très-aiſément pour les laiſſer couler pour peu qu'ils s'écartent de l'ordre de la nature, ou par leur ſituation, ou par leur langueur.

Le cahotage des caroſſes, l'agitation inſéparable des danſes, les ſauts qu'elles exigent, ne peuvent que précipiter l'expulſion des embrions ou des fœtus, fatigués par ces excès, & terminer par des écoulemens, ſelon l'expreſſion d'Hippocrate, une poſtérité ſouvent très-déſirée & toujours néceſſaire à la Patrie. Deux ou trois fauſſes couches faites de cette façon,

ſouvent ſans qu'on s'en apperçoive ; rendent les femmes ſtériles, ou les mettent hors d'état de faire des couches heureuſes ; je l'ai remarqué ailleurs, d'après l'obſervation.

Libertés abuſives du mariage.

Les libertés trop fréquentes du mariage produiſent le même effet, principalement dans le premier temps de la groſſeſſe. La paſſion des femelles, chez les animaux, eſt bornée par la conception ; elles ſe refuſent conſtamment à la répétition des moyens qui l'ont opérée : les hommes ne ſe bornent jamais ; ſe peut-il qu'un inſtinct aveugle ait plus d'empire ſur les unes, que la raiſon n'en a ſur les autres ?

Effets de la molleſſe.

Les femmes élevées délicatement, ou dans la molleſſe, ne ſont pas auſſi heureuſes dans leur groſſeſſe que celles de la campagne qui, malgré leur état, continuent ſans danger leurs travaux & leurs exercices ordinaires. La vie dure & frugale qu'elles menent, fortifie leurs viſceres, ſoutient le reſſort

ſort de leurs fibres, & donne à leurs liquides une denſité convenable pour entretenir un concours propre à les garantir de dérangemens intérieurs, & à les prémunir contre les accidens du dehors.

Régime des femmes délicates en ce qui concerne l'exercice.

On doit inférer de toutes ces réflexions, que les femmes délicates doivent, dès qu'elles ont conçu, obſerver un certain repos, & ſe tenir dans une tranquillité modérée; il eſt eſſentiel qu'elles évitent toutes ſortes d'agitations, juſqu'à ce que le placenta ſe ſoutienne par ſes racines, & le fœtus par ſes propres forces. Ces précautions néceſſaires n'exigent pas que les femmes enceintes obſervent un repos abſolu, leurs fonctions en ſeroient dérangées; il en ſurviendroit une multitude d'incommodités propres à nuire à la mere & au fœtus. Il eſt néceſſaire que, pour favoriſer leurs fonctions, elles faſſent un exercice doux, égal, ſans fatigue & ſans agitation.

Le sommeil. Le ſommeil eſt l'un des principaux agens de la nutrition du fœtus & de ſon développement. Les enfans, dès qu'ils ſont nés, dorment preſque toujours, quoiqu'ils n'exiſtent que par leurs propres organes & qu'ils ſoient expoſés à la faim, aux impreſſions de l'atmoſphere, aux alternatives des mouvemens des viſceres de la poitrine, du thorax & de ſes muſcles; aux incommodités des inſectes, à la gêne que leur cauſent les langes & la torture du maillot. Le fœtus doit être dans un plus grand repos, puiſqu'il n'eſt pas expoſé aux mêmes inconvéniens, & que rien ne l'inquiete dans l'atmoſphere aqueuſe où il eſt plongé mollement dans une entiere liberté.

Les paſſions. Il n'eſt que les paſſions de la mere, & les excès, qui portent ſur le fœtus, qui l'agitent & qui l'inquietent; il y participe toujours. Elle doit donc éviter de troubler ſon repos, & rechercher les moyens les plus propres

à le favoriser; à cet effet, il lui convient de se reposer elle-même, de se tranquilliser, de se rendre maîtresse de ses passions, & de dormir plus qu'elle ne dormoit avant sa grossesse. Il est très-à-propos que les femmes grosses proportionnent leur repos & leur sommeil à leur tempérament; les robustes, celles qui sont accoutumées à l'exercice & au travail, dissipent beaucoup, elles ont besoin de plus de repos & de plus de sommeil pour réparer leurs pertes, que celles qui en font moins. Les femmes foibles & délicates dissipent moins que les autres; d'ailleurs elles ont la fibre lâche, un trop long sommeil la relâcheroit davantage.

Les évacuations naturelles exigent, de la part des femmes grosses, les attentions les plus sérieuses & les plus suivies; si elles sont trop abondantes, ou si elles ne le sont pas assez, elles causent des désordres qui

Evacuations naturelles.

intéreſſent également la mere & le fœtus. Telles ſont les regles trop abondantes continuées pendant la groſſeſſe ; les pertes blanches, l'inſenſible tranſpiration, les évacuations exceſſives des urines & des gros excrémens, leur trop grande diminution, ou leur ſuppreſſion. Toutes ces évacuations cauſent des épuiſemens lorſqu'elles méritent le nom de pertes ; elles ſe font aux dépens de la propre ſubſtance de la mere & du fœtus, lorſqu'elles ſont extrêmes. Si elles ſont trop diminuées ou ſupprimées, elles troublent toutes les fonctions ; ce ſont les uns & les autres de ces excès qui cauſent une partie des maladies des femmes groſſes.

C'eſt donc en entretenant ces évacuations, dans l'ordre de la nature, que l'on prévient les maladies de la groſſeſſe qu'elles occaſionnent lorſqu'elles ſont irrégulieres. A cet effet les femmes enceintes doivent s'ob-

ſerver ſcrupuleuſement dans leur régime de vie, entretenir leur eſprit dans une liberté & dans une tranquillité conſtantes, faire des exercices convenables aux différens temps de la groſſeſſe & à leurs tempéramens. Si, malgré ces précautions, les évacuations deviennent irrégulieres, ce ſont des maladies qui exigent une cure particuliere, ſelon leur caractere; je la donnerai dans ſon lieu.

Effet des paſſions.

Rien n'eſt auſſi dangereux pour les femmes enceintes que les paſſions; les aiguës forcent ſubitement l'équilibre de l'économie animale, mettent le déſordre dans les fonctions, les ſuſpendent, ou les ſuppriment, ſelon leur violence. Les chroniques les dérangent moins promptement, mais elles les tiennent dans la langueur. Elles agiſſent en même-temps ſur le fœtus avec la même force, & avec un plus grand danger; peut-il ne pas en être vivement affecté, ou

ne pas en périr ? Tout ce qui fait des révolutions ſubites, dans les femmes groſſes, produit en elles le même effet que les paſſions violentes ; ce ſont, par exemple, les promptes ſurpriſes de trouble, de crainte, de joie ; le bruit non attendu du tonnerre, du canon, &c.

Moyens de modérer les paſſions.

On ne prévient pas par le ſecours de l'Art, les paſſions de l'ame, ni leurs effets ; il n'apartient qu'à la raiſon de les modérer. La ſenſibilité des femmes augmente conſidérablement dans la groſſeſſe ; c'eſt un effet des changemens qu'elle opere dans l'économie animale. Les femmes dans cet état pourroient avoir attention à ne pas ſe livrer à la colere, à la triſteſſe, à la joie ; elles devroient du moins les modérer tellement qu'elles ne fuſſent point extrêmes. Une façon de vivre, ſobre, modérée, jointe à des amuſemens convenables, eſt toujours utile dans ces occaſions. Com-

me l'eſprit concourt avec le corps dans les fonctions animales, lorſqu'on s'attache à modérer la vivacité de l'un, il eſt très-à-propos de ne point irriter la ſenſibilité de l'autre, par des uſages qui puiſſent l'exciter, l'irriter, & la porter à ſon comble.

Effet des prompts événemens.

Les prompts événemens qui ſurprennent les femmes groſſes, ſont ſouvent de nature à n'être point prévus; cependant on eſt quelquefois à temps de les préparer aux éclats du tonnerre, & à d'autres accidens ſemblables; ils font ſur elles des effets moins violens lorſqu'elles s'y attendent. On peut éviter qu'il ne leur ſoit annoncé des accidens propres à exciter ou à irriter leurs paſſions; on les modere en entretenant leur eſprit dans un calme toujours égal, en le rappellant à la raiſon lorſqu'il s'altere, & en employant les moyens les plus propres à leur donner de la ſatisfaction.

Outre les ſecours que les femmes enceintes retirent d'un régime de vie convenable, obſervé à propos dans le premier temps de la groſſeſſe, il en eſt d'autres qu'on doit prendre dans les reſſources de l'Art, pour les préſerver des maladies dont elles ſont menacées. Ces ſecours ſont indiqués par des ſignes qui ne ſont point équivoques. Les uns ſont fournis par la pléthore ſanguine, & d'autres par l'humorale. Les premiers ſont établis ſur la roideur des fibres, ſur la denſité & ſur l'abondance de la partie rouge du ſang. Les autres ſont annoncés par le relâchement des ſolides, & par le peu de conſiſtance de la maſſe des liquides. L'un & l'autre de ces différens états, dérangent l'ordre des digeſtions, roidiſſent exceſſivement, ou affoibliſſent leurs organes, troublent les ſecrétions, retardent les excrétions ou les font languir, & établiſſent un déſordre gé-

Reſſources de l'art dans les maladies du premier temps de la groſſeſſe.

néral dans l'économie animale.

On prévient les maladies qui proviennent de la pléthore ſanguine & de la roideur des fibres, par des ſaignées faites à propos, par des bains domeſtiques, par des boiſſons délayantes, & par un régime de vie doux & humectant.

Moyens de remédier à la pléthore ſanguine, & de préſerver des maladies qu'elle cauſe.

La débilité du fœtus, dans le premier temps de la groſſeſſe, ne doit pas empêcher d'avoir recours à la ſaignée, lorſque ſa vie eſt menacée par la ſurabondance du ſang & par la roideur des ſolides. Ce ſecours eſt le plus puiſſant que l'on puiſſe employer dans ces circonſtances; on riſque tout en le négligeant. Les viſceres du bas-ventre ſont menacés alors d'une inflammation prochaine; le ſang cherche à ſe frayer des routes par les vaiſſeaux qui aboutiſſent à la cavité de la matrice; il les force & fournit à des pertes plus ou moins dangereuſes, ſelon leur abondance & leur du-

rée. Si le ſang ne ſe répand pas par ces voies, il engorge les vaiſſeaux du placenta & ceux du fœtus, il embarraſſe ou il ſuſpend par ſa quantité l'action ſyſtaltique des vaiſſeaux du fœtus, ſes fonctions déclinent, & rarement il évite le ſort funeſte dont il eſt menacé.

La pléthore, ſelon les Médecins les plus célebres, eſt chez les femmes robuſtes une des principales cauſes des maladies de la groſſeſſe ; on ne ſçauroit prévenir ces maladies, qu'en ôtant la cauſe qui menace de les produire, & il eſt généralement avoué que la ſaignée eſt le plus puiſſant remede de la pléthore. Ce ſecours employé à propos prévient les fauſſes couches ; prévient & guérit très-ſouvent les nauſées, les vomiſſemens, les appétits dépravés, & la plupart de ces nombreuſes incommodités qui affligent les femmes enceintes dans le premier temps de la groſ-

ſeſſe. Cette doctrine n'eſt pas donnée au hazard ; ſi l'on ouvre les Ouvrages de Riviere, de Sydenham, de Boerhaave, de Juncker, de Wedelius, de Nenter, de Valeſius, de Silvaticus, & d'une infinité d'autres ; on verra avec quelle force ces Auteurs ſoutiennent la néceſſité de ce ſecours, lorſqu'il eſt indiqué dans le commencement de la groſſeſſe & dans tous ſes temps.

La ſaignée n'eſt pas toujours ſuffiſante pour prévenir les maladies de la groſſeſſe qui proviennent de la pléthore. Il arrive ſouvent aux femmes pléthoriques, que leurs liquides ſont échauffés & prêts à s'enflammer ; les fibres des ſolides prennent alors un ton trop relevé, ſe criſpent & ſe roidiſſent, & effacent, pour ainſi dire, les calibres des vaiſſeaux capillaires des membranes. Les bains donnent dans ces accidens, les ſecours les plus prompts & les plus efficaces ;

Effet des bains dans la pléthore sanguine.

ils rétabliſſent la liberté de la circulation des liquides, & la favoriſent. Ils relâchent les fibres des ſolides trop tendues, ils les rétabliſſent dans une ſoupleſſe naturelle, & leur rendent une élaſticité qu'elles avoient perdue. Ils diſpoſent, dès le premier temps de la groſſeſſe, les muſcles du bas-ventre, la matrice, ſes ligamens, ſes membranes, à céder ſans violence à une dilatation néceſſaire. Combien le ſecours des bains ne ménage-t-il pas aux femmes des douleurs de tête, de reins, des aînes, des cuiſſes, & des inſomnies : combien ne leur épargne-t-il pas de feux intérieurs, de toux violentes, d'inquiétudes, de peſanteurs douloureuſes dans le corps & dans les membres ? Combien de déſordres ne prévient-il pas dans les digeſtions & dans les ſecrétions ; combien ne prévient-il pas de coliques, de pertes, de conſtipations, & d'autres maladies qui proviennent

de la roideur des ſolides, de l'abondance & de la denſité exceſſives du ſang.

Uſage des bains dans la groſſeſſe.

L'uſage des bains, dans la groſſeſſe étoit ſi familier & ſi général chez les Anciens, & principalement chez les Romains, que, dès qu'une femme s'appercevoit de quelque ſigne de groſſeſſe, elle ſe baignoit tous les jours, juſqu'au moment de l'accouchement. J'ai rapporté la célebre Obſervation de Galien (1) ſur la maladie de la femme de *Boette*; cet Auteur dit expreſſément, qu'on la baignoit tous les jours, ſelon l'uſage reçu à Rome parmi les femmes groſſes. Les anciens Médecins n'ont traité que légérement de ce ſecours dans la groſſeſſe, parce qu'il étoit ſi généralement adopté qu'il étoit connu de tout le monde. J'ai fait baigner

(1) Voyez le Traité des Fleurs-blanches.

un nombre de femmes enceintes dès le commencement de leur grossesse, dans des cas où ce secours étoit indiqué ; j'assure avec confiance que je n'en ai jamais vu d'inconvénient, & qu'au contraire, j'en ai retiré des avantages sensibles.

Effet des délayans, des tempérans.

On soutient avec succès l'effet de la saignée & des bains, par le moyen du petit-lait, de tisanes délayantes, tempérantes, légérement nitrées, si les indications l'exigent. On a soin d'entretenir la liberté du ventre, par des lavemens : on peut employer des laxatifs, & même des purgatifs doux dans le troisieme mois, s'il est des indications qui en établissent la nécessité. Si l'on est forcé de purger dans les deux premiers mois, ce ne peut être qu'avec les plus grandes précautions ; comme le fœtus, dans le premier mois, ne tient pas à la matrice ; & qu'il n'y tient que très-foiblement dans le second, il risqueroit d'en être expulsé

par des purgatifs qui irriteroient les entrailles.

Les maladies de la grossesse qui proviennent de la délicatesse du tempérament ; de la foiblesse des fibres, de la mollesse des liquides, ou de la pléthore humorale, exigent des remedes opposés à ceux que j'ai proposé d'employer dans la pléthore sanguine. Tout, dans celle-ci, est trop dense, tendu, roidi ; dans l'autre, au contraire, tout est délicat, mol, lâche, & tend à la dissolution. Les fonctions, dans l'une, se font par la roideur & par l'irrégularité ; dans l'autre, elles se font par le relâchement, par la débilité, par la foiblesse.

Moyens de prévenir les effets de la pléthore humorale.

Il faut, dans cet état, suppléer ce qui manque à la nature de force & d'activité. Si jamais l'art eut besoin pour se guider des ressources du génie, c'est dans cette occasion, où le Médecin ne peut faire un pas qu'à

la faveur de connoiſſances priſes dans l'obſervation & guidées par une ſageſſe conſommée. La moindre différence dans le tempérament des femmes enceintes, qui ſont délicates & foibles, exige des ſecours qui lui ſoient propres. Ces ſecours doivent être gradués & ménagés ſelon la foibleſſe des ſolides, ſelon ſes degrés, & ils doivent être variés ſelon la différence de ſes cauſes. Le peu de conſiſtance des liquides qui eſt la ſuite ou un effet du relâchement, a auſſi des degrés qu'il faut diſtinguer, connoître & ne pas perdre de vue, parce qu'il eſt néceſſaire d'entretenir l'union, la cohéſion, le concours de leurs molécules, de leurs globules, de leurs fibres, dans des proportions équilibrantes entr'elles, & avec les ſolides. Si l'on donnoit trop de force aux uns, ils l'emporteroient ſur la foibleſſe des autres. On troubleroit l'ordre de la nature par ces ſecours

mal

mal entendus, au lieu de le rappeller lorſqu'il eſt dérangé, & de le ſoutenir lorſqu'il décline; cette irrégularité porteroit ſur les fonctions de la mere & du fœtus, elles ne ſçauroient qu'en être irréguliéres, l'une & l'autre ne pourroient qu'en ſouffrir.

Précautions néceſſaires pour préſerver des effets de l'excès de roideur & de débilité.

La foibleſſe, la débilité des femmes enceintes, & la délicateſſe de leur tempérament, ſont inſéparables de l'irritabilité; la ſenſibilité de leurs fibres eſt toujours proportionnée aux degrés de leur foibleſſe. Ce ſont autant de pieges tendus à la ſagacité des Médecins; quelles précautions ne doivent-ils pas prendre dans le choix des remedes qu'ils ne peuvent employer que d'après des indications qui ſe contrarient. Ceux qui ſont propres à la foibleſſe, peuvent exciter la ſenſibilité; ceux que l'on emploie pour celle-ci, peuvent augmenter la foibleſſe, & on peut la porter à ſon comble par les ſecours qui ſont pro-

pres à modérer l'irritabilité. Ce n'eſt qu'après de juſtes combinaiſons que l'on peut ſe conduire dans ces circonſtances critiques; on ne ſçauroit avoir aſſez de connoiſſances pour marcher d'un pas aſſuré dans ces routes ſcabreuſes; on ne peut s'y préſenter qu'autant qu'on eſt guidé par des lumieres profondes, & par toute la ſageſſe qui doit être inſéparable de l'art de guérir.

On prévient en général les effets du relâchement des ſolides par des remedes toniques & des aſtringens; on emploie d'abord les plus doux, on leur en fait ſuccéder de plus forts, en les ménageant par degrés, & en les portant avec art juſqu'au point où ils puiſſent ſeconder efficacement la nature, & ſoutenir la régularité de ſon action. Lorſqu'on en a obtenu cet effet, on ſuſpend les aſtringens, & l'on continue les toniques avec toute la modération qu'ils exigent.

Les végétaux propres à produire ces effets, ſont les amers & les ſavoneux, tels que la chicorée ſauvage, le piſſenlit, la gentiane, le chardon-benit, la petite valeriane, la centaurée, la camomille, la patience ſauvage, la ſcolopendre, la bourrache, le ſafran, la cannelle, &c.

Les aſtringens les plus propres, dans ces circonſtances, ſont le plantain, la mille-feuille, la bourſe-à-paſteur, les cormes, le cachou, le ſang-dragon, &c. On doit extrêmement ménager les aſtringens dans les irritations des ſolides, quel que ſoit leur relâchement ; la même obſervation s'étend ſur les boiſſons émollientes, relâchantes, & ſur tout ce qui eſt propre à ſoutenir & à favoriſer l'état lâche des fibres. On remédie à l'irritation de cette nature, par des ſecours propres à la calmer & à ſoutenir en même-temps le ton des ſolides ; la liqueur minérale anodine

d'Hoffmman produit ce double effet; on la donne par gouttes, qu'on étend dans les eaux diſtillées des plantes ameres aſtringentes, ou aromatiques. La vieille thériaque produit à-peu-près les mêmes effets.

Moyens de préſerver des effets de la pléthore humorale.

Lorſqu'on s'apperçoit de quelque ſigne de pléthore humorale, on met en uſage, très-à-propos, les évacuans toniques, tels que les tamarins, la rhubarbe, le polipode de chêne, la racine de patience ſauvage; on les donne en infuſions, en ſubſtance, ou en extrait. On y ajoute quelqu'un des ſyrops qui ont la même qualité; ce ſont ceux de chicorée compoſé, le magiſtral, &c. Les claſſes de tous ces remedes ſont très-riches, on peut y choiſir ceux qui ont le plus de rapport au caractere du relâchement des fibres, & aux différens degrés de leur irritation.

Les mêmes remedes qui donnent du ton aux ſolides relâchés, & qui

le ſoutiennent, rétabliſſent la denſité des liquides ; ils produiſent un effet plus prompt & plus aſſuré ; ſi on allie à ceux que je viens de propoſer quelque léger anti-ſcorbutique, tels que le creſſon de fontaine, le beccabunga, le treffle d'eau, l'alleluya, &c. Les alimens farineux ſoutiennent l'effet de ces remedes ; ils ſont moins ſuſceptibles de corruption que ceux que fournit le genre animal. La corruption eſt un effet que l'on doit toujours craindre dans la pléthore humorale, & dans la diſſolution des liquides ; on ne ſçauroit avoir trop d'attention pour prévenir le moindre de ſes degrés, elle menace toujours de quelque danger, ſi l'on n'en prévient pas les effets.



CHAPITRE XI.

Moyens généraux de prévenir les maladies du ſecond temps de la groſſeſſe.

Moyens de prévenir les maladies du ſecond temps de la groſſeſſe.

LES racines du placenta ſont affermies dans le ſecond temps de la groſſeſſe, ſa communication eſt établie avec la matrice, le cordon ombilical & le fœtus ; la liqueur de l'amnios s'étend dans tout le canal inteſtinal du fœtus, & ſes fonctions ſe font par ſes propres organes : il vit avec liberté de ſa propre vie.

Les femmes enceintes, dans le ſecond temps de la groſſeſſe, lorſque leurs fonctions ſe font librement & qu'elles n'ont pas d'incommodité, ni de cauſe apparente de maladie, doivent faire un exercice modéré, prendre une nourriture plus ſucculente & ſe permettre plus d'a-

limens que dans le premier temps. Leur boiſſon doit être auſſi plus copieuſe, ſur-tout ſi elles ſont altérées. Cependant la liberté que leur donne leur bon tempérament, ne les autoriſe pas à commettre des fautes & des erreurs dans leur régime de vie, ni à porter leurs exercices à l'excès, elles doivent principalement éviter les indigeſtions & en redouter les effets. Les fruits cruds ſont très-indigeſtes dans la groſſeſſe, ſur-tout lorſqu'ils ſont mal conditionnés; il leur eſt dangereux de manger trop, ou trop ſouvent, même lorſqu'elles ont des beſoins fréquens. Ces beſoins de manger ſont ſouvent de faux beſoins; au lieu de s'y livrer, elles doivent les regarder comme des avant-coureurs de maladies que l'on peut éviter par la prudence, & en faiſant uſage des reſſources de la raiſon.

La matrice prend de jour en jour un plus grand volume dans le ſecond

temps de la groſſeſſe ; elle comprime les viſceres du bas-ventre, & cette compreſſion lorſqu'elle eſt conſidérable, gêne les organes des digeſtions. Lorſque ces organes ſont dans la contrainte, il eſt difficile qu'ils faſſent parfaitement leurs fonctions; il en réſulte des digeſtions imparfaites, des ſucs mal digérés qui produiſent dans les entrailles des glaires, des crudités qui les agacent, les irritent & excitent de faux-beſoins de manger. Ces faux-beſoins ſont indiqués par des fadeurs & des foibleſſes dans les parties précordiales; ils ſont plus ou moins forts, plus ou moins preſſans, ſelon les degrés de l'irritation qui les cauſe. Les femmes groſſes ſont fatiguées alors par des crachotemens fréquens d'une ſéroſité douceâtre & d'un goût fade, très-propre à leur donner des langueurs dans les entrailles & de fauſſes envies de vomir. Lorſque les matieres

Gêne dans les fonctions des viſceres du bas ventre dans la groſſeſſe, ſon effet.

glaireuſes ou les ſucs mucueux des premieres voies gênent aſſez les glandes de l'eſtomac pour diminuer l'excrétion du ſuc gaſtrique, la ſalive eſt également retenue dans les glandes qui la fourniſſent; il en ſurvient une altération qui porte ſouvent à abuſer de la boiſſon; celle-ci devient nuiſible ſi l'on ſuit le penchant qui la fait deſirer, ou ſi l'on écoute les beſoins qui paroiſſent l'exiger.

Ces incommodités ſont légeres du commencement; ce ſont de faux-beſoins qu'on ne diſtingue pas, & qui portent à commetre des abus dans l'uſage des alimens & de la boiſſon : elles font des progrès & produiſent enfin des maladies que le plus ſouvent on n'a pas prévues.

On prévient ces maladies en s'obſervant ſcrupuleuſement ſur le régime de vie, ſur-tout en évitant de manger avec excès, & en s'abſtenant de toutes ſortes de crudités, de ra- Moyens de les prévenir.

goûts, de ſalures, d'épiceries & de liqueurs ſpiritueuſes ; le vin même eſt ſouvent nuiſible dans de telles circonſtances, ſur-tout ſi l'on n'obſerve pas la plus grande modération dans ſon uſage. Il eſt très-à-propos d'obſerver que, lorſque les femmes groſſes ont de fréquens beſoins de manger, elles ne doivent pas ſe permettre des alimens, & ſur-tout des alimens ſolides pendant que les organes des digeſtions ſont occupés à digérer, les derniers qu'elles ont pris. Il n'eſt rien de plus propre à troubler la digeſtion de ces organes, à former des glaires & des crudités dans les premieres voies. Ce ſont des cauſes très-ordinaires d'inappétences, de dégoûts, de mauvaiſes digeſtions, de cardialgies, de cours de ventre, &c.

Moyens de modérer les faux beſoins de manger.

On modere les faux-beſoins de manger en prenant un peu d'eau ; on réitere de temps en temps ce léger

ſecours, s'il devient néceſſaire. On prend enfin des alimens lorſque la digeſtion eſt faite, mais il faut être ſcrupuleux dans leur choix. Comme le goût des femmes enceintes eſt capricieux, & qu'il y a du danger à leur refuſer ce qu'elles deſirent avec paſſion, il ne faut pas d'abord les en priver totalement. On modere l'uſage & l'abus des ſubſtances qui ne leur ſont pas propres; on tâche d'affoiblir par la raiſon la ſéduction de l'eſprit, ſur des choſes nuiſibles, & on a recours aux reſſources de l'art, pour y remédier : c'eſt alors une maladie; j'en traiterai dans ſon lieu.

La boiſſon trop abondante eſt nuiſible.

La boiſſon abondante qu'exige l'altération des femmes groſſes qui ont cette incommodité, ne peut que leur être nuiſible, ſur-tout après le repas, dans tout le temps de la digeſtion; elle la trouble & la pervertit. Elle paſſe ſans être digérée dans les vaiſſeaux du ſang & de la lymphe,

par les pores du ventricule & par ceux du canal inteſtinal. Elle y fournit des ſéroſités ſur-abondantes qui affoibliſſent les globules de ce liquide & rendent la lymphe trop aqueuſe. Ce ſont autant d'humeurs étrangeres qui font dégénérer le ſuc nourricier, & faute d'une nourriture ſuffiſante, les malades tombent inſenſiblement dans le maraſme. Ces ſéroſités ſur-abondantes paſſent ſouvent du canal inteſtinal dans les vaiſſeaux émulgens, elles dilatent les ſécrétoires des urines, les forcent, & établiſſent une eſpece de *diabetes*, qui épuiſe inſenſiblement la ſéroſité du ſang la plus néceſſaire : c'eſt une autre cauſe de maraſme. Ces deux cauſes qui ſont de leur nature des maladies toujours dangereuſes, conduiſent les femmes enceintes à des dégoûts quelquefois abſolus, à des inappétences générales, à des fievres lentes, à des cachéxies, &c.

Les liquides étrangers dans la maſſe du ſang, fournis par une boiſſon ſur-abondante, s'infiltrent ſouvent dans le tiſſu cellulaire des membranes, des muſcles du bas-ventre, des ligamens de la matrice & dans celui de la matrice elle-même; c'eſt une occaſion prochaine à des relâchemens, à des bouffiſſures, à des œdématies de ce viſcere; à des hydropiſies générales ou particulieres & à tous les accidens qui peuvent provenir du relâchement des ſolides. Son effet.

Un régime de vie ſobre, doux & humectant eſt le vrai préſervatif des ſoifs exceſſives des femmes enceintes; mais afin que ce régime produiſe l'effet qu'on a lieu d'en attendre, elles doivent ſe préſerver des paſſions de l'ame, s'abſtenir de veilles & d'excès de toutes les eſpeces. La diminution des évacuations naturelles, leur ſuppreſſion & les épuiſemens qu'elles cauſent lorſqu'elles ſont Préſervatif de la ſoif exceſſive.

trop abondantes, altérent toujours par préférence les sucs digestifs & troublent l'ordre des digestions. Il est donc essentiel d'entretenir la liberté de ces évacuations, de les rétablir si elles diminuent ou se suppriment, & de les modérer lorsqu'elles sont trop abondantes. On prévient ces accidens par les moyens que j'ai déja proposés, & par le sécours de la gimnastique; je veux dire par un exercice modéré, par des frictions seches; par des tisanes acéteuses, par l'usage du sel de prunelle en petite quantité & noyé dans beaucoup d'eau. La tranquillité de l'esprit contribue beaucoup à produire ces effets. Le reste sort du cercle de la diete, on le trouvera dans la cure de ces maladies.

Lorsque les incommodités du premier temps de la grossesse se continuent dans le second, il ne s'agit plus de les prévenir dans celui-ci,

puisqu'elles étoient déja établies auparavant ; elles deviennent plus graves par leur durée, & dégénérent en de véritables maladies.

Un régime de vie prudent & ménagé, & l'éloignement des excès & des passions sont également les préservatifs les plus propres & les plus efficaces, des toux, des palpitations de cœur, des aigreurs des premieres voies, des insomnies. Ces accidens sont dans le second temps de la grossesse, des effets du gonflement des vaisseaux, de la roideur des fibres, des solides, & de l'excessive sensibilité des membranes.

Préservatifs des toux, des palpitations de cœur, &c.

Si les femmes grosses veulent se mettre à l'abri d'un nombre d'accidens de différente nature, il est de toute nécessité qu'elles renoncent absolument aux corps de baleine. Ces machines sont dures, roides & presqu'infléxibles; elles sont une espece de torture, favorite des femmes,

Corps de baleine, leurs mauvais effets.

parce qu'elle conſerve à leur taille des graces que la groſſeſſe diminue, quand on laiſſe à l'abdomen une liberté néceſſaire pour ſe dilater. Ces corps de baleine ſont pernicieux dans la groſſeſſe ; ils compriment durement la partie moyenne & inférieure de la poitrine, & toute la circonférence du bas-ventre au-deſſus des hanches ; de ſorte que l'abdomen prend la figure d'un cône tronqué, dont la poitrine eſt la baſe. Cette compreſſion met dans la détreſſe les entrailles & les viſceres du bas-ventre ; ceux de la poitrine & la circulation des liquides ſont dans une gêne conſtante. Ce ſont des cauſes ſenſibles de toux, de palpitations de cœur, d'aigreurs dans les premieres voies, &c. De telles compreſſions ôtent aux femmes groſſes la liberté de ſe nourrir ſuffiſamment : les alimens qu'elles prennent, quelque médiocre que ſoit leur quantité, embarraſſent

rassent & surchargent le ventricule qui ne jouit pas de la liberté d'une action suffisante pour les digérer. C'est par un effet de l'irrégularité de cette fonction, que l'air mêlé avec ces alimens se sépare, s'échauffe, se dilate & gonfle ce viscere. Cet air déja extrêmement dilaté, est déterminé par la compression, vers l'orifice supérieur du ventricule; il le dilate, il l'éleve, il retient le diaphragme & l'empêche de s'abaisser assez pour achever d'accomplir le méchanisme de la respiration; elle est comme suspendue & les femmes suffoquent.

De telles compressions privent les fibres des visceres comprimés de la liberté de leurs mouvemens; leur ressort ne peut pas se développer ni s'étendre; la circulation des liquides est par-tout dans l'embarras & dans la contrainte. Les embouchures des vaisseaux du chyle sont presque im-

praticables, & la partie de ce fluide qui passe dans le mésentere, y est privée de la liberté de sa circulation. Le rectum & la vessie sont également comprimés, il en provient des constipations, des difficultés d'uriner & des suppressions d'urine. La matrice ne peut pas se dilater ni prendre la forme arrondie qu'elle devroit avoir; sa cavité en est resserrée, le fœtus y est gêné, il n'y jouit pas de la liberté que la nature lui donne pour se mouvoir à son aise, lorsque de pareils obstacles ne s'y opposent point. Ces compressions nuisent à sa conformation & à son accroissement; elles rendent irrégulier le développement de ses organes, ils en deviennent imparfaits: elles mutilent enfin ses membres, & causent des avortemens.

Les compressions que fait le corps de baleine sur la région épygastrique & sur les lombaires, empêchent

la matrice de s'élever en ſe dilatant; cette violence faite à ſes ligamens y produit des tiraillemens & des douleurs qui s'étendent dans toutes les parties où ils ont des communications : ce ſont pour la mere autant de cauſes de ſouffrances continuelles. La gêne des entrailles, effet ordinaire de cette compreſſion, embarraſſe les ſécrétions qui doivent s'y faire; ſouvent elle en retient la matiere dans leurs glandes & dans leurs membranes, elle y cauſe des irritations, des douleurs, des coliques qui ne peuvent que produire de mauvais effets ſur la mere & ſur le fœtus. Il ſurvient très-ordinairement à la ſuite de ces accidens, des exomphales ou des hernies inguinales qui menacent à tout inſtant les jours de la mere, qui la font toujours ſouffrir, & qui le plus ſouvent ne ceſſent qu'avec la vie.

Lorſque les ligamens de la matrice

ſont naturellement relâchés ou diſpoſés au relâchement, la compreſſion du corps de baleine l'accomplit. Ce viſcere n'eſt enfin ſoutenu que par les os du baſſin & par le pubis; ce ſont des compreſſions générales qui produiſent & entretiennent des douleurs continuelles dans toutes les parties qu'elles intéreſſent. Outre ces douleurs, il en ſurvient tous les autres accidens que j'ai obſervé être des effets du tiraillement occaſionné par la peſanteur & par le relâchement de ce viſcere.

Préſervatifs de la toux & d'autres accidens par les ſecours de l'Art.

Lorſqu'un régime de vie obſervé à propos, ne ſuffit pas dans le ſecond temps de la groſſeſſe, pour prévenir les toux, les palpitations de cœur, les aigreurs, les inſomnies, &c.; on doit avoir recours aux reſſources de l'Art, dès que les femmes en ſont menacées, par quelque ſigne qui les annonce. Si ces accidens proviennent de la compreſſion des fibres & des

vaiſſeaux, de leur roideur ou de l'irritation; la ſaignée, les bains domeſtiques, les boiſſons délayantes, & les potions calmantes, ſont les remedes les plus propres à les prévenir, & à les diſſiper lorſqu'ils exiſtent.

Si au contraire, les ſolides ſont relâchés, on en ſoutient le ton & on en rétablit le reſſort, par les mêmes moyens que j'ai indiqués au Chapitre précédent. Si les premieres voies ſont ſurchargées de glaires, de crudités, effet ordinaire des mauvaiſes digeſtions & des digeſtions laborieuſes, on doit purger de temps en temps, & remplir par des uſages convenables les intervalles des purgatifs. Les indications que fourniſſent l'état des organes des digeſtions & la qualité des ſucs digeſtifs, ſuffiſent aux Médecins pour faire un choix judicieux des remedes qui ſont les plus convenables dans ces circonſtances. Je deviendrois trop prolixe ſi j'entreprenois d'entrer

dans les détails dont cette matiere feroit fusceptible, j'aurai lieu de la développer dans d'autres endroits de cet Ouvrage.

CHAPITRE XII.

Moyens généraux de prévenir les maladies du troisieme temps de la grossesse.

Moyens de prévenir les maladies du troisieme temps de la grossesse.

Ce n'est que pendant les deux premiers temps de la grossesse que l'on peut donner des secours utiles pour prévenir les maladies du troisieme. Comme ces maladies proviennent d'incommodités ou de dérangemens qui ont une plus longue date que les trois derniers mois, on ne peut employer que des moyens propres à les modérer : lorsqu'elles ont pris un caractere chronique, on ne les guérit point avant l'accouchement.

Ce n'est pas seulement la compres-

ſion que la matrice fait ſur les vaiſſeaux, qui cauſe des hémorrhoïdes & des varices, il en provient auſſi de l'appauvriſſement de la maſſe des liquides. Si ces engorgemens variqueux ſurviennent à l'occaſion du relâchement des ligamens de la matrice, quel moyen pourroit-on prendre pour en rétablir la force & le reſſort? Le poids & le volume de ce viſcere prévaudroient ſur tous les ſecours que l'on pourroit donner pour remédier au relâchement.

Préſervatifs des engorgemens variqueux.

Si les engorgemens variqueux dépendent d'un vice des liquides, il a été contracté dans les deux premiers temps de la groſſeſſe, ou avant qu'elle eût lieu; on chercheroit inutilement à y remédier dans le troiſieme. N'y eût-il que l'effet que produit alors la ſimple compreſſion de la matrice ſur les entrailles, ſur les autres viſceres du bas-ventre, ſur ceux de la poitrine à l'occaſion du tiraillement, ſur

la diſtribution des liquides & ſur la généralité des fonctions ; ce ſeroient des obſtacles qui prévaudroient ſur toutes les reſſources de l'art de guérir. Quand bien même le bras de la Médecine ſeroit aſſez puiſſant pour en impoſer à ces accidens, ne reſteroit-il pas après eux les mêmes vices qui étoient répandus auparavant dans la maſſe des liquides & dans le ſyſtême des ſolides ? ne ſeroient-ils pas toujours prêts à les renouveller ?

Des œdématies des extrémités.

Les gonflemens œdémateux des extrémités inférieures, & les fauſſes hydropiſies de la matrice étant des effets médiats des mêmes cauſes générales, ne ſçauroient être prévenus que par la guériſon de ces cauſes ; les mêmes difficultés qui s'oppoſent à celle-ci doivent rendre impraticables tous les moyens de prévenir & de guérir les autres.

Des ſpaſmes de la matrice.

Les ſpaſmes de la matrice, qui proviennent d'une affection chronique

du genre nerveux, ſe ſoutiennent ordinairement juſqu'à l'accouchement. Ceux qui, dans le temps de la groſſeſſe, prennent leur principe dans les veilles immodérées, dans un régime de vie abuſif & ſouvent incendiaire, n'auroient point lieu ſi les femmes ne s'abandonnoient pas à ces abus & à ces excès.

La matrice eſt ſuſceptible d'une irritabilité délicate & exquiſe ; ſes ſenſations décident de celles de l'eſprit ; celui-ci, à ſon tour, rend plus vives les impreſſions qui ſe font ſur ce viſcere. Ce concours du méchaniſme de l'une, avec l'activité de l'autre, rend cet organe plus irritable. Ce principe d'irritation, dès qu'il eſt établi, eſt mis en jeu au moindre mouvement, à la moindre action qui porte ſur ſa ſenſibilité. On doit obſerver que ce principe d'irritation ne dépend pas toujours d'un vice local déterminé, il conſiſte ſouvent dans une ſimple

diſpoſition à l'irrégularité : c'eſt d'une telle diſpoſition dans la matrice que peuvent provenir ſes ſpaſmes dans la groſſeſſe. J'ai diſſéqué des matrices de femmes mortes à la ſuite des couches, après avoir ſouffert pendant leur groſſeſſe, de ſpaſmes conſidérables de ce viſcere, je n'ai jamais trouvé dans leur ſubſtance de dérangement ſenſible qui eût pu établir la cauſe de leur irrégularité ſpaſmodique.

Des ſpaſmes des autres parties du corps.

Il en eſt de même des autres viſceres, & même de toutes les parties du corps ; on a ſouvent vu des mouvemens ſpaſmodiques ſimples ſe former en eux, & ſouvent dans un point déterminé de leur ſubſtance, faire des progrès rapides vers le principe des nerfs, & quelquefois ſe perdre & ſe confondre dans des convulſions générales. On a vu de ces mouvemens partir d'un pied, s'étendre dans la jambe, & ſe répandre rapidement dans tout le corps, par une prompte

communication de fibre en fibre, de muſcle en muſcle, & de partie en partie. On a vu, dans de pareils cas, arrêter le progrès des mouvemens convulſifs, & prévenir les convulſions en faiſant une forte ligature à la jambe, avant que les mouvemens ſpaſmodiques y fuſſent parvenus.

Obſervation ſur des ſpaſmes ſurprenans.

Je ne m'en tiendrai pas à ce ſeul exemple; j'ai déja rapporté une Obſervation (1) qu'on me permettra de répéter en partie. Une Dame étoit cruellement affectée depuis pluſieurs années, de mouvemens convulſifs & de convulſions, le ſimple bruit du loquet d'une porte en l'ouvrant, ou en la fermant avec les plus grandes précautions, ou tout autre petit bruit ſemblable, déterminoit dans l'inſtant des ſpaſmes particuliers qui devenoient ſucceſſivement généraux. Cette

(1) Voyez le Traité des Fleurs-blanches.

Dame se plaignoit d'une douleur constante dans le bas-ventre, vers l'ovaire gauche; c'est de-là que partoient le plus souvent les mouvemens convulsifs qui, en se multipliant successivement de proche en proche, formoient enfin une convulsion générale: il y avoit quelques années, lorsque cette Dame mourut, que ces symptomes n'avoient pas varié. On fit l'ouverture de son cadavre, j'y étois present avec d'autres Médecins très-éclairés qui avoient suivi la maladie; nous trouvâmes, avec une grande surprise, l'ovaire douloureux, d'où partoient les mouvemens convulsifs, parfaitement sain, & il n'y avoit rien aux environs de cette partie, qui pût donner une simple idée d'un principe douloureux & convulsif.

Points déterminans de convulsions.

On ne doit point être surpris qu'il se forme ainsi dans le corps des femmes délicates, des points détermi-

nans de convulsions, & qu'ils ne consistent qu'en une disposition convulsive de cette partie; on voit tous les jours, qu'une simple odeur qui porte sur la membrane pituitaire d'une femme dont les nerfs sont d'un sentiment exquis & irritable, lui cause de pareils accidens. N'en est-il pas de même des épilepties dont les attaques se succedent & deviennent chroniques, après une attaque occasionnée par une surprise, par une peur, ou par quelque passion du genre des aiguës.

Observation sur les points déterminans de convulsions.

Je fus appellé, pendant l'hyver de 1762, auprès d'une Dame qui depuis long-temps étoit prise très-fréquemment d'une vive colique, accompagnée de mouvemens spasmodiques, qui devenoient généraux dans tout le corps. Cette colique se déclaroit par une sensation douloureuse, très-vive dans un petit espace déterminé vers la région lombaire droite;

la malade rendoit des urines bourbeuſes, & en apparence purulentes. Il avoit déja été décidé que cette purulence provenoit d'un ulcere dans la veſſie, ou dans la partie de l'uretere d'où paroiſſoit partir la cauſe qui déterminoit les mouvemens ſpaſmodiques. Cette Dame guérit totalement de ces accidens, par un uſage conſtant de bains & de calmans du genre nerveux; elle jouit depuis ce temps-là d'une ſanté parfaite. Je reviens à mon objet.

C'eſt ordinairement à un régime de vie déréglé, à une fauſſe éducation, à une vie ſédentaire, ou à de vives paſſions dégénérées en habitude, qu'on doit attribuer la cauſe générale du relâchement de la matrice; je l'ai déja obſervé. C'eſt de cauſes ſemblables que proviennent la cachexie des femmes groſſes, leurs hémorrhoïdes, leurs varices, les œdématies qui en ſont les ſuites, leurs mouvemens

convulſifs, & les autres accidens auxquels elles ſont expoſées dans le dernier temps de la groſſeſſe après avoir commis des abus & des excès. Il eſt vraiſemblable que les femmes préviendroient ces accidens, & ſe préſerveroient des maladies qui en ſont les ſuites ordinaires, ſi elles ne cédoient pas à la ſéduction de leurs ſens, & ne ſe livroient point à de tels abus avant leur groſſeſſe, & dans ſes commencemens. Quoique les femmes ne puiſſent pas toujours ſe flatter de prévenir & de guérir pendant leur groſſeſſe des maux dont le principe eſt déja invétéré, elles doivent cependant obſerver un régime de vie prudent & modéré, puiſque par ce moyen elles peuvent conſerver leurs jours & ceux du fœtus, & les rendre moins languiſſans.

Moyens de prévenir les accidens cachectiques de la groſſeſſe.

Les femmes groſſes en général ont beſoin de prendre plus d'alimens dans le dernier temps de la groſſeſſe, que

dans le ſecond, & leur boiſſon doit être plus abondante. Il convient de choiſir & de proportionner l'un & l'autre, ſelon des indications priſes du tempérament & de la nature de leurs incommodités. Elles doivent régler leurs exercices ſelon leurs forces, & ſelon la lourdeur & le poids de leur ventre. L'exercice leur eſt néceſſaire dans ce temps de la groſſeſſe, plus que dans les autres, parce qu'il les diſpoſe à l'accouchement. Les inſomnies, les mouvemens violens, le cahotement des voitures, les chûtes, les coups, les extenſions des membres, l'élévation de fardeaux, les travaux pénibles, les éternûmens violens, les ſons trop forts, les cris perçans, &c. ſont tous pernicieux aux femmes dans leur groſſeſſe, & ſurtout dans ſon dernier temps; en les évitant elles préviennent des accidens fâcheux, des maladies dangereuſes & quelquefois funeſtes.

Regle générale de l'exercice des femmes au dernier temps de la groſſeſſe.

Les

Les femmes robuſtes, les pléthoriques, celles qui portent leur enfant trop haut dans le dernier temps de la groſſeſſe, & qui ont des incommodités qui dépendent de la diſpoſition de la matrice, trouvent des ſecours efficaces dans des ſaignées ménagées ſelon les différens degrés de la pléthore. La ſaignée eſt le ſecours le plus prompt & le plus eſſentiel que l'on puiſſe employer pour conſerver le fœtus ; c'eſt le ſentiment des Obſervateurs les plus célebres. Il eſt de toute néceſſité que les ligamens de la matrice ſe relâchent pour favoriſer l'accouchement ; que le muſcle de ſon fond, communément appellé utérin, acquiere une force ſuffiſante de reſſort & d'élaſticité, pour déterminer le fœtus vers le col de ce viſcere, & que l'orifice de celui-ci ſe dilate pour faciliter ſa ſortie. Ces indications, priſes d'après les beſoins de la nature, ſont très-eſſentielles à

Effet des ſaignées dans le troiſieme temps de la groſſeſſe.

ſon objet concernant l'accouchement, on ne doit rien négliger pour les ſuivre & pour les remplir.

Effet des bains domeſtiques.

C'eſt principalement dans ces circonſtances, que les bains domeſtiques ſont utiles & néceſſaires. Ætius, qui vivoit vers la fin du quatrieme ſiecle, les regarde comme indiſpenſables; il conſeille même d'en faire un uſage conſtant dans le neuvieme mois de la groſſeſſe. Aſpaſie, plus ancienne que cet Auteur, recommande de mettre dans des bains chauds les femmes qui n'accouchent pas heureuſement. Rodrigues de Caſtro, qui ſe diſtinguoit dans la Médecine des femmes, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, donne pour précepte général, qu'il faut baigner les femmes dans des bains émolliens dès qu'elles ſont entrées dans le neuvieme mois de leur groſſeſſe. Il aſſure en avoir vu pluſieurs qui, avant de pratiquer cet uſage, avoient eu des

accouchemens laborieux, & qu'ils avoient été ensuite très-heureux, par l'effet des bains employés à propos. Sennert recommande les bains dans les derniers mois de la grossesse; il assure que ce secours est nécessaire pour obtenir des couches heureuses.

Les Médecins de toutes les Nations, les anciens & les modernes, les plus heureux & les plus éclairés dans la pratique de la Médecine, ont conseillé les bains dans tous les temps de la grossesse, lorsqu'il y a eu des signes, dans les femmes, d'une pléthore sanguine. La sagesse de cette pratique est démontrée par une suite non interrompue d'Observations; cette méthode préservative s'étend également sur la tension des fibres des solides, sur la roideur des muscles du bas-ventre, & sur celle des ligamens de la matrice, qui, comme je l'ai observé, cause de fâcheux accidens dans le second temps de la grossesse : ils conti-

nuent dans le troiſieme & deviennent plus dangereux.

Erreurs du public ſur les bains dans la groſſeſſe.

Quelqu'heureux, quelqu'utile, quelque néceſſaire que ſoit le ſecours des bains, lorſqu'ils ſont indiqués dans la groſſeſſe, l'uſage en eſt banni & pour ainſi dire interdit dans cette partie de l'Europe, par un malheureux effet du préjugé. Les erreurs du Public, en ce qui concerne la Médecine, ont toujours été redoutables; cependant on ne trouva jamais autant de Médecins qu'on en voit aujourd'hui dans le ſein de l'ignorance, & qui, pour le malheur de l'humanité, ne trouvent que trop de dupes dans tous les Etats. Les plus ſages Légiſlateurs de la Grece avoient fait des loix ſéveres qui défendoient aux femmes & aux eſclaves d'exercer la Médecine; ces loix ſubſiſtent encore aujourd'hui dans l'Europe: n'eſt-il donc pas du bien public que la force & l'exactitude de leur exécution, répondent à leur juſtice?

Les bains ne conviennent pas dans le relâchement général des ſolides, ni dans celui qui eſt particulier à la matrice & aux parties qui en dépendent. Si quelquefois on eſt obligé de pratiquer la ſaignée dans cet état, il eſt rare que ce ſoit à l'occaſion d'une pléthore générale ; ce ſecours alors ne peut avoir lieu qu'à l'occaſion de quelqu'engorgement particulier qui menace de devenir inflammatoire : on ſaigne alors pour prévenir l'inflammation.

Cas où les bains ſont utiles ou nuiſibles.

Le relâchement des ſolides eſt inſéparable d'une lenteur ſenſible dans les fonctions ; il favoriſe des infiltrations ſéreuſes dans le tiſſu cellulaire ; il occaſionne des retardemens lympatiques dans les capillaires des viſceres, & dans ceux des extrémités. Ce ſont des cas qui peuvent devenir très-graves ; ils exigent des purgatifs aſſez fréquens ; on doit remplir leurs intervalles par de légers toniques ;

il eſt alors de la derniere conſéquence de bannir du régime de vie tout ce qui ſeroit en état de ſoutenir le relâchement & de contribuer à ſes progrès.

Saignées dans les ſpaſmes de la matrice.

Les ſpaſmes de la matrice qui proviennent d'une roideur & d'une irritabilité exceſſives des fibres de ce viſcere, exigent des ſaignées s'il y a des ſignes de pléthore, & des bains domeſtiques ménagés ſelon l'état des ſolides. Ce ſeroit témérité que de donner des bains froids dans la groſſeſſe; le ſaiſiſſement qu'ils occaſionneroient, ſeroit ſeul en état de faire périr le fœtus. Tous les préjugés ſont dangereux; ceux qui feroient adopter les bains froids dans la groſſeſſe ſeroient infailliblement funeſtes. Un Médecin de Marſeille, nommé Charmis, alla s'établir à Rome du temps de Néron; il accuſoit d'ignorance tous les Médecins qui avoient été avant lui; il condamnoit la méthode ordi-

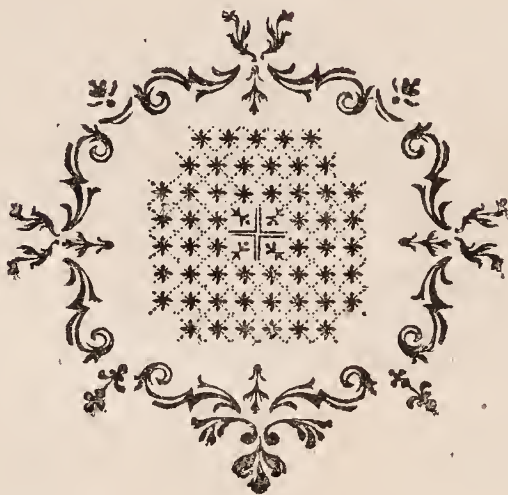
Mauvais effets des bains froids.

naire de guérir, & principalement l'uſage des bains chauds, auxquels il préféroit en tout temps, & dans toutes les maladies, les bains froids, même dans le temps le plus froid de l'hyver : on l'en crut ſur ſa parole, il fit fortune, ſon objet fut rempli à la honte de la Médecine. Si les préjugés ſont à craindre ; ſi les ignorans ſont redoutables dans la Médecine, on ne doit pas moins redouter une confiance aveugle : l'un & l'autre ſont ſouvent en ſociété pour le malheur des hommes.

Il eſt à propos pour prévenir le progrès des convulſions de la matrice, de ſeconder les ſaignées & les bains par des potions anti-ſpaſmodiques & calmantes, ou par d'autres remedes dans le même genre. Si le relâchement étoit joint à l'irritation, les bains augmenteroient le premier, il faudroit s'en tenir aux toniques & les allier avec des calmans du genre

Anti ſpaſmodiques dans les convulſions.

nerveux, qui approchassent de leur vertu : on suivroit la même regle & le même ordre dans le régime de vie, sur-tout en ce qui concerne les alimens, la boisson, & les exercices ordinaires.





SECTION IV.

Maladies communiquées au fœtus, & celles qui lui ſont propres.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies communiquées au fœtus.

Le principe des maladies héréditaires, eſt confondu avec les principes de l'embrion; la conception qui donne l'exiſtence à celui-ci, donne l'activité à l'autre. C'eſt une union irréguliere entre deux ſubſtances différentes; l'une eſt deſtinée pour la propagation & pour la conſervation; l'autre eſt un piege toujours tendu contre la force de la vie, & toujours prêt à donner la mort. J'ai déja

Maladies communiquées au fœtus.

parlé des causes des maladies héréditaires (1) ; on me dispensera de leur donner plus d'étendue.

Outre les dérangemens dangereux dont le fœtus est affecté, à l'occasion des incommodités de la grossesse (2), il participe aux maladies accidentelles de sa mere pendant tout le temps qu'il est dans son sein. Je ne ferai que rapporter quelques Observations sur ces dernieres ; les autres sont suffisamment éclaircies dans la Section précédente : je passerai ensuite aux maladies propres au fœtus.

Maladies vénériennes héréditaires.

Les maladies vénériennes sont héréditaires, lorsqu'elles prennent leur date avant la conception ; je l'ai déja observé ; on doit les regarder comme accidentelles lorsqu'on les contracte vers le temps de la conception, dans la conception, & lorsqu'elle

(1) Sect. II. Chap. III.
(2) Sect. III. Ch. VII & XI.

eſt accomplie. Le fœtus alors en eſt affecté, preſqu'en même temps que ſa mere ; s'il ſurvit dans ſon ſein à cette maladie, il en porte ordinairement des marques en naiſſant.

Obſervation ſur une gonorrhée héréditaire.

J'ai reconnu une gonorrhée à une fille, le lendemain du jour de ſa naiſſance ; ſa mere m'avoua être atteinte de cette maladie depuis le commencement de ſa groſſeſſe. J'ai obſervé d'après Boerhaave (3), qu'une femme peut avoir une gonorrhée & concevoir, ſans que cette maladie communique au fœtus de vice vénérien, ni gonorrhoïque. Ce ſentiment eſt très-vraiſemblable ; le fœtus ne riſque pas d'être atteint de la gonorrhée, ſi la mere a ſoin de s'en faire guérir d'abord après l'avoir contractée. Si elle ne prend pas cette précaution, & ſi elle la laiſſe invétérer,

(3) Voyez le Traité des Fleurs-blanches.

comme fit celle de l'Obſervation précédente ; la maladie fait des progrès, change de nature, & donne la vérole.

Obſervations ſur des véroles héréditaires.

Wedelius a vu des enfans qui venoient de naître, avec des marques certaines de vérole. Borrichius rapporte qu'une fille avoit en naiſſant la vulve infectée d'ulceres vénériens. Fabricius en a vu naître avec des exoſtoſes. J'ai obſervé pluſieurs fois des boutons livides, diſperſés ſur le corps d'enfans qui venoient de naître ; j'ai été convaincu, en pluſieurs occaſions, qu'ils étoient vénériens.

Symptomes différens de ces maladies.

Les enfans ne ſont atteints en naiſſant, de pareils ſymptomes vénériens, que lorſque les maladies qu'ils caractériſent ſont vives & récentes ; elles ne ſe manifeſtent, lorſque leur cauſe eſt invétérée, que dans un âge plus avancé. Il eſt très-ordinaire qu'elles ne ſe déclarent alors que par des ſymptomes équivoques, dont rarement on

ſoupçonne le vrai caractere ; on leur donne toute autre origine, & les malades périſſent.

Convulſions des femmes enceintes ſe communiquent au fœtus.

Les convulſions des femmes enceintes paſſent aiſément au fœtus, par une ſuite des communications que les nerfs ont les uns avec les autres ; elles ont leur cauſe immédiate dans l'irritabilité & dans l'irrégularité des mouvemens des ſolides. Ces mouvemens irréguliers ſe communiquent plus promptement de ſolide en ſolide, de muſcle en muſcle, de fibre en fibre, que le vice des liquides ne ſe rend général dans toute leur maſſe. On eſt convenu, d'après l'obſervation, que les effets des vives paſſions de la mere, ou de promptes ſurpriſes, à l'occaſion d'accidens qui lui ſont ſurvenus, portent également ſur le fœtus, & produiſent en lui les mêmes ſymptomes dont ſa mere eſt affectée : ce ſont ordinairement des convulſions générales ou particulie-

res, ſelon la nature des cauſes qui les produiſent. On a inſéré l'Obſervation ſuivante, dans les Mémoires des Curieux de la Nature.

Obſervation. Une femme, âgée de plus de trente ans, étant dans le cinquieme mois de ſa groſſeſſe, fut priſe de convulſions très-violentes, qui la jetterent dans une extrême foibleſſe. Les paroxiſmes la reprenoient de temps en temps avec beaucoup de violence. Le ſeptieme jour, à compter de la premiere attaque, il coula de ſes parties un fluide blanc & épais, d'une puanteur inſupportable; il cauſa, en s'évacuant, des horreurs & des friſſonnemens généraux dans tout le corps, & de vives douleurs aux aînes. Il s'enſuivit une foibleſſe ſi conſidérable, qu'à peine le mouvement des arteres étoit ſenſible. On crut le fœtus mort; on fit prendre à la mere une potion cordiale qui rappella ſes forces. Elle ſentit le mouvement de l'enfant, & elle

diſtingua enſuite que, toutes les fois que les attaques la prennoient, les mouvemens du fœtus devenoient plus fréquens, plus forts & plus irréguliers. On en conclut alors, que les mouvemens convulſifs commençoient par l'enfant, & ſe continuoient à la mere, qui éprouvoit enfin, par leur réunion des convulſions générales.

Quoiqu'il paroiſſe par cette Obſervation que les mouvemens convulſifs ſe fiſſent d'abord diſtinguer dans le fœtus, on ne doit pas en conclure qu'ils provinſſent directement de lui. Comme les fibres du fœtus ſont plus ſenſibles & plus irritables que celles de ſa mere, par rapport à leur délicateſſe, de petits mouvemens irréguliers dans la mere, pouvoient en occaſionner en lui de très-conſidérables & de très-ſenſibles. Il ſe pourroit même que les premieres attaques de la mere, ayant été violentes, auroient donné aux fibres ner-

Effets de l'irritabilité des fibres du fœtus.

veuſes du fœtus, une irritabilité exceſſive, & une diſpoſition à des mouvemens irréguliers, propres à s'étendre de plus en plus, à intéreſſer celles de la mere, & à lui cauſer des convulſions.

Fievres ſe communiquent au fœtus.

Les fievres des femmes groſſes ſe communiquent au fœtus, ſelon des obſervations faites par des Médecins célebres. On ne peut pas penſer différemment, ſi l'on fait attention que les liquides de la mere paſſent au fœtus, que ceux du fœtus repaſſent à la mere, & que les uns & les autres ſuivent conjointement les loix générales de la circulation. Quoique cet ordre differe en quelque choſe de la circulation propre à la mere, c'eſt toujours la même ſubſtance des liquides, c'eſt la même continuation des ſolides; les uns & les autres doivent participer aux mêmes dérangemens, partager les mêmes accidens, & être ſujets aux mêmes déſordres,

ſordres, principalement lorſque les maladies proviennent directement de la mere. On a obſervé que les enfans qui naiſſent de meres qui ont été malades de fievres continues pendant leur groſſeſſe, ſont foibles, maigres, & ſouvent excoriés. Lorſque ces fievres ont été exentémateuſes, & que les fœtus ont été expulſés morts ou vivans, à leur occaſion, on les a toujours trouvés maigres, atrophiés, & ſouvent couverts de puſtules ordinairement livides.

Si une femme eſt priſe d'une fievre quarte, dit Fernel, vers le milieu de ſa groſſeſſe, ſon enfant conſervera la même fievre, long-temps après ſa naiſſance. La femme d'un Soldat, dit Schurigius, fut priſe d'une fievre quarte le ſecond mois de ſa groſſeſſe; le fœtus, dans le dernier temps, étoit avant & pendant le paroxiſme, tremblotant, inquiet, & ſe remuoit fréquemment d'un côté à l'autre. Cette

femme accoucha d'une fille, après avoir essuyé une fievre violente ; cet Auteur remarqua avec étonnement que cette misérable enfant fût prise, pendant sept semaines qu'elle vécut, de la même fievre, réguliérement aux mêmes heures, & aux mêmes momens que sa mere, qui en guérit ensuite.

Petite vérole se communique au fœtus.

La petite vérole se communique de la mere au fœtus ; le caractere de cette maladie n'est pas unanimement déterminé depuis le temps qu'elle s'est rendue redoutable parmi les hommes ; & les Sçavans sont partagés sur son origine. Les Arabes l'ont portée en Europe, disent les uns ; & les autres en prennent le principe chez les Grecs. Hippocrate, environ douze cens ans avant le regne de Mahomet II, temps de l'entrée des Arabes dans la partie du Monde que nous habitons, avoit désigné cette maladie, dans le vingtieme Aphorisme de la troisieme Section, par

Son ancienneté est indéterminée.

le nom de tubercules, ou de pustules purulentes : ces pustules survenoient ordinairement au Printems. On se rappelle que dans les siecles antérieurs au précédent, la petite vérole étoit également plus fréquente & plus générale dans cette saison, que dans toute autre. Hecquet, après avoir réfléchi sur cet Aphorisme, a jugé que les tubercules & les pustules, dont Hippocrate a fait mention, n'étoient autre chose que ce que nous appellons aujourd'hui petite vérole & rougeole.

On a objecté que si la petite vérole eût été connue des Anciens, Hippocrate, Galien, (4) & les autres Médecins de la Grece, qui étoient très-exacts dans la description des maladies, ne se seroient point accordés à passer sous silence celle qui auroit le plus mérité leur attention.

---

(4) Rhases prétend que Galien l'a désignée & nommée dans cinq endroits différens de ses Ouvrages.

Si la petite vérole n'a pas été connue ſous cette dénomination, parmi les Médecins Grecs; ils la connoiſſoient ſous les noms de tubercules, ou de puſtules purulentes. Cette deſcription étoit exacte, on ne pouvoit pas s'y tromper; ne donne-t-elle pas une définition très-claire de cette maladie, & n'indique-t-elle pas ſa véritable nature? Valeſius, dans ſes Commentaires ſur les Epydémies d'Hippocrate, obſerve que les Grecs comprenoient en général, ſous le nom d'*apoſthemes*, toutes les taches & les boutons qui venoient à la peau; il obſerve que la petite vérole & la rougeole étoient compriſes dans cette dénomination générale. Les taches, ajoute cet Auteur, qui reſſemblent à des morſures de puces, avec des démangeaiſons, étoient la rougeole chez les Grecs; les boutons & les puſtules qui ſurvenoient avec de petits ulceres, étoient la petite vérole : celle ci avoit le ca-

ractere inflammatoire, & celui de l'autre étoit éréſipellateux.

Hippocrate lui-même a fait des Obſervations qui déſignent très-clairement la petite vérole; celle de l'enfant de Tymonacte, qu'il a donnée dans le ſeptieme Livre des Epydémies, n'eſt-elle pas le véritable tableau d'une petite vérole confluente. Il ſurvint à cet enfant, à peine âgé de deux mois, des *exanthemes* aux jambes, aux cuiſſes, aux lombes, au bas-ventre, & des tumeurs très-rouges: lorſqu'elles diſparurent il ſurvint des convulſions, & quelques jours après il mourut.

La petite vérole paroît avoir exiſté dans tous les temps.

Valeſius, ſur cette deſcription, n'héſite pas de dire que c'étoit la petite vérole; peut-on penſer différemment? Hippocrate donne dans la premiere Section du premier Livre, la deſcription d'une épydémie, pendant laquelle il ſurvenoit de petits exanthemes, qui ne modéroient pas

la violence de la maladie ; s'ils se dissipoient promptement , il survenoit des tumeurs derriere les oreilles, qui ne suppuroient pas. Il ajoute qu'il mourut beaucoup d'enfans de cette maladie, depuis la naissance jusqu'à l'âge de puberté. Valesius prétend que ces *exanthemes* épydémiques étoient la petite vérole & la rougeole.

Si, malgré ces éclaircissemens pris dans les Livres d'Hippocrate & de ses Commentateurs, on veut encore faire venir la petite vérole des Arabes dans le septieme siecle; on peut consulter la Chronique de Marius, Evêque, qui vivoit dans le sixieme siecle ; on en trouve l'Extrait dans le nouveau Recueil des Historiens de France, Tome second. Cet Historien rapporte qu'il régna pendant l'année 570, en Italie & en France, une épidémie très-grave, avec la dyssenterie & la petite vérole, *variola*. L'année

ſuivante, ajoute cet Auteur, il mourut beaucoup de monde d'une fatale maladie, connue ſous le nom de puſtules. Cette épidémie étoit, ſans doute, une ſuite de celle de l'année précédente ; c'étoit la petite vérole, déſignée dans l'aphoriſme d'Hippocrate, ſous le nom de *puſtulæ ulceroſæ*. Cette maladie étoit connue ſous différens noms dans le ſixieme ſiecle ; elle retint enſuite celui de petite vérole, *variola*. Les Auteurs Latins lui donnerent ce nom par rapport à l'analogie des puſtules qui caractériſent cette maladie avec le *varus*, petit tubercule qui vient au viſage & qui s'ulcere aiſément. Comme dans cette incommodité le viſage ſe couvroit de ces tubercules, ſur-tout du temps des anciens, on les déſignoit ordinairement par le pluriel *vari* ; c'eſt de-là que dans la ſuite les Latins nommerent la petite vérole, *variolæ*, au lieu de *variola*. Sa dénomination

françoise répond à cette derniere, de même que l'italienne ; on l'appelle encore aujourd'hui en Italie la *vaiola*. Il paroît donc évident que la petite vérole étoit connue en Europe, plus d'un siecle avant que les Arabes n'inondassent cette partie du Monde, & il ne paroît pas moins certain qu'elle a existé de tous les temps. Je reviens à mon sujet.

Petite vérole communiquée au fœtus.

Une femme de Fontenoy en Lorraine, selon l'Observation de Fabricius, fut prise de la petite vérole, presqu'au temps de ses couches ; elle eût un enfant à terme, qui avoit la face couverte de pustules varioleuses. Une autre eut la petite vérole le septieme mois de sa grossesse, dit Sommer ; son enfant naquit au terme ordinaire ; il étoit considérablement marqué de taches varioleuses. Valentin a vu une fille qui étoit en naissant marquée de taches de petite vérole ; sa mere avoit essuyé cette ma-

ladie pendant ſa groſſeſſe. Il en eſt de même de la rougeole ; il eſt confirmé par l'Obſervation, qu'elle ſe communique également de la mere au fœtus ; c'eſt une vérité ſuffiſamment prouvée.

La jauniſſe ſe communique auſſi de la mere au fœtus ; Kerkring a donné l'Obſervation ſuivante qui le confirme. Une femme ictérique accoucha le huitieme mois de ſa groſſeſſe, d'un enfant mort ; il étoit ſi jaune, qu'on l'auroit plutôt pris pour une petite ſtatue de cire, que pour un enfant. Cet Anatomiſte célebre le diſſéqua ; au lieu de ſang, il ne trouva dans ſes vaiſſeaux qu'une humeur jaune, exactement ſemblable à la bile. Les os étoient colorés d'un jaune ſemblable à celui des vaiſſeaux. Il avoue que, s'il n'avoit pas diſſéqué lui-même toutes ces parties, il auroit cru qu'elles auroient été teintes par le moyen de l'art. On lit dans le

Jauniſſe ſe communique au fœtus.

Mémoire des Curieux de la Nature, qu'une femme ictérique, expulsa un avorton de sept mois, qui étoit de la même couleur que sa mere. Amatus-Lusitanus a observé qu'une femme ayant pris du saffran, accoucha de deux filles dont la couleur étoit jaune.

Coups & chûtes se communiquent au fœtus.

J'ai donné des Observations qui constatent que les coups & les chûtes que fait une femme grosse se communiquent au fœtus, & font sur son corps, le même effet qu'ils ont fait sur celui de la mere. J'ai aussi donné une idée des effets que les passions de la mere produisent sur le fœtus; comme ces phénomenes ne présentent que des ténebres à l'esprit humain, & qu'il manque de lumieres pour s'éclairer sur leur nature, je ne ferai que rapporter le fait suivant, que *Kerkringius* nous a donné d'après

Observation.

Salmuth. La femme d'un Médecin, très-saine & robuste, étoit dans le neuvieme mois de sa grossesse, lors-

que pendant le ſoupé elle entendit ſonner le tocſin, pour un incendie qui étoit dans la Ville. Elle fut ſi frappée de cet événement, que dès ce moment elle ſe trouva incommodée; elle demeura trois jours ſans ſentir le mouvement du fœtus, & il ne faiſoit enſuite que des mouvemens très-foibles. Elle accoucha d'un enfant très-bien nourri, dont tout le côté gauche, depuis la tête juſqu'aux pieds, étoit couleur de feu.

CHAPITRE II.

Maladies générales, propres au fœtus.

Ces maladies ſont principalement la fievre, l'hydropiſie, la petite vérole, les convulſions & la jauniſſe. Maladies propres au fœtus.

Comme le fœtus vit de ſa propre vie, ſes fonctions ſe font par ſes propres organes; la circulation de ſes

liquides, qui s'étend à mesure que ses vaisseaux se développent, & que ses visceres & ses parties se forment, doit être aussi parfaite dans les premiers degrés du développement, qu'elle l'est dans les derniers. Les solides de l'embrion & du fœtus doivent avoir, dans toutes leurs différences, & dans leurs différens degrés de croissance, une force générale suffisante, pour établir & pour soutenir une distribution des liquides, propre à l'état du tout, formé par leur ensemble. Leurs liquides doivent avoir les conditions nécessaires pour nourrir tout l'individu, pour réparer ses pertes, pour s'insinuer dans des vaisseaux qu'ils concourent à développer, & pour fournir des substances capables de perfectionner leur organisation. Ces liquides prennent, pour ainsi dire, une nouvelle nature, à mesure que le fœtus se développe, grandit & se fortifie. Leur densité

augmente à proportion que les fibres des ſolides s'affermiſſent & acquierent du reſſort. Ces proportions ſe ſoutiennent, & marchent d'un pas égal juſqu'à un développement total, & juſqu'à l'entiere perfection du fœtus.

On ne voit pas d'imperfection dans l'ordre général de la nature, dans les différens degrés de cet ordre, ni dans les variations qui ſont une ſuite de ſes vues. Un ciron, dans ſon eſpece, eſt auſſi parfait qu'un éléphant, & l'hyſope n'a pas moins de perfections que le cedre le plus élevé. Le ciron & l'éléphant, l'hyſope & le cedre ſont provenus chacun de germes inſenſibles; peu-à-peu ils ſe ſont développés, & chaque degré de leur développement a préſenté le tableau d'un être parfait. On admire, dans les belles matinées du Printems, une plante qui ne fait qu'éclore; on y remarque tous les attributs de la perfection; on la revoit le lendemain,

Egalité dans l'ordre général de la nature.

on la revoit tous les jours, on y trouve chaque fois des changemens ſenſibles, & on la trouve toujours également parfaite : il en eſt de même des embrions & des fœtus des êtres vivans.

Tel eſt le fœtus humain dans le ſein de ſa mere, telles ſont ſes variations naturelles ; comme elles dépendent d'un ordre égal & conſtant dans des fonctions délicates, la moindre choſe qui fait obſtacle à ſon développement, ou qui altere ſa ſubſtance, trouble cet ordre & le rend irrégulier : ce ſont des ſources fécondes de maladies, & ſouvent des cauſes de mort.

Effets de l'air ſur le fœtus.

L'air de l'atmoſphere pénetre dans la ſubſtance du fœtus, dans ſes viſceres, dans ſes parties, de même que dans ceux de ſa mere ; il concourt à les former, & il les entretient par l'égalité de ſon reſſort. Les variations de cet élément les affectent, ſelon qu'elles ſont promptes & fréquen-

tes, & ſes altérations les alterent, ſelon leurs qualités & ſelon leur durée. Les ſolides du fœtus ſont plus tendres, plus délicats que ceux de ſa mere; ils ſont moins développés & moins élaſtiques : ils ſont par conſéquent moins en état de réſiſter à des variations de l'air qui les ſurprennent, & ils n'ont pas aſſez de reſſort pour ſe rétablir lorſqu'ils ont été forcés. Les vices contagieux de l'atmoſphere ſe communiquent aux liquides du fœtus ; ils font ſur eux des impreſſions ſelon leur nature, & ils lui prodiguent des cauſes de maladies.

Le fœtus perfectionne, par ſes propres organes, les ſucs nourriciers qu'il s'eſt rendu propres, & ceux qu'il reçoit du ſein de ſa mere ; ſi ces ſucs n'acquierent pas des perfections conformes aux vues de la nature, il en eſt mal réparé, mal nourri, & il contracte des maladies ca-

Effets du ſuc nourricier du fœtus mal conditionné.

ractérisées par la lésion des fonctions & par leurs symptomes. Le fœtus, enfin, est susceptible de toutes les causes de maladies qui affectent les hommes, & le désordre de ses fonctions les lui rend propres : je ne ferai que parcourir les principales, celles qui lui sont les plus ordinaires.

Le fœtus est sujet à la fievre.

Le fœtus est sujet à la fievre dans le sein de sa mere, sans même qu'il la tienne d'elle par communication. La différence la plus sensible entre l'un & l'autre dans leurs maladies, c'est qu'il est très-rare que celles qui sont propres au fœtus passent à la mere, & qu'au contraire il est très-ordinaire que celles de la mere se communiquent au fœtus. Il naît tous les jours des enfans de meres saines, qui sont maigres, exténués, & sensiblement malades. Ceux qui sont dans cet état, ont des signes sensibles de fievre ; je l'ai souvent reconnu & vérifié par mes pro-

pres

pres obſervations. Il en naît ſouvent dont le corps eſt couvert de boutons, de puſtules, de rougeurs éréſipellateuſes, &c. Des Auteurs célebres ont décidé, à la vue de fœtus morts, couverts de taches rouges & livides, qu'ils avoient eu la fievre dans le ſein de leur mere.

Hydropiſie du fœtus.

L'hydropiſie générale du fœtus, eſt une ſuite de ſa fievre & de ſa langueur; elle peut auſſi provenir d'un état cachectique de la mere, ou du mauvais régime qu'elle a obſervé pendant ſa groſſeſſe. Comme le corps du fœtus eſt conſtruit de fibres lâches, & de liquides qui ont peu de denſité, il n'eſt pas ſurprenant que ces liquides, lorſqu'ils ſont viciés, deviennent aqueux, s'infiltrent dans le tiſſu cellulaire, s'épanchent dans les cavités, & qu'ils y produiſent des leucophlegmaties, des hydrocéphales, des aſcites, ou d'autres hydropiſies particulieres. Severinus a donné l'Ob-

Obſervations. ſervation ſuivante. Une femme de Dreſde avoit l'abdomen ſi volumineux, vers le ſeptieme mois de ſa groſſeſſe, qu'elle ne pouvoit plus marcher; cette maſſe faiſoit toujours des progrès, lorſque dans le huitieme mois, elle accoucha, après un travail de deux jours, d'un enfant mort, qui étoit long de plus d'une aulne, & ſi gros qu'il étoit ſurprenant que la mere eût pu s'en délivrer. La tête, le col, l'abdomen, & les membres de cet avorton, étoient ſi gonflés, ſi tendus, & ſi gorgés de ſéroſités, que l'épiderme s'étoit ſéparé en pluſieurs endroits dans le travail de l'accouchement. Ces ſéroſités tranſudoient par-tout, & il en ſortit une grande abondance, par une inciſion que l'on fit à l'abdomen. Schurigius rapporte l'Obſervation ſuivante, d'après Doſternius.

Obſervation. Une femme de quinze ans fut attaquée d'une hydropiſie avec un vomiſſement glai-

reux; elle étoit enceinte, on ne l'en ſoupçonnoit pas; elle fit un avorton de quatre mois, qui étoit prodigieuſement bouffi depuis la tête juſqu'aux pieds. On le diſſéqua le lendemain, la bouffiſſure avoit conſidérablement diminué, ſur-tout à la face, aux mains & aux pieds; la tête étoit reſtée dans le même état où elle étoit la veille. Il en ſortit une humeur *ichoreuſe* comme une eſpece de gelée. On ne trouva pas de ſéroſité dans le cerveau, on remarqua ſeulement que ſes vaiſſeaux ſanguins étoient épuiſés; on en diſtinguoit pluſieurs où il n'y avoit pas ſeulement d'indice de ſang. Il ſortit de la cavité de l'abdomen une humeur *ichoreuſe* en grande quantité. L'épiploon étoit extrêmement rétreci, il ne couvroit pas les boyaux. Les autres viſceres du bas-ventre n'étoient pas défigurés, mais on n'y trouva pas de veſtige de ſang; le ventricule étoit petit & tout criſpé. La cavité du tho-

rax étoit remplie d'une humeur semblable à celle qu'on avoit trouvée dans la capacité de l'abdomen : il ne paroissoit pas une goutte de sang dans le cœur. Le tissu cellulaire & les intervalles des muscles étoient gorgés d'une humeur *ichoreuse*, de la consistance de la gelée. On trouve dans le même Auteur une Observation de Segerus sur l'hydropisie d'un fœtus, occasionnée par une frayeur de sa mere, elle mérite d'être répétée par rapport à sa singularité. Une femme très-avancée dans sa grossesse, fut effrayée d'un incendie qui étoit dans son voisinage ; des étincelles de feu qui venoient s'éteindre sous ses yeux l'alarmoient de plus en plus : elle demeura assez long-temps dans cette situation inquiétante. Le feu s'étant éloigné, ses craintes diminuerent, elle se retira chez elle, & comme elle étoit très-échauffée, elle but beaucoup de biere dans l'idée de se ra-

fraîchir. Le lendemain elle ne s'en trouva point incommodée, & le surlendemain elle accoucha d'une fille hydropique : l'hydropisie éluda toutes les ressources de l'Art, l'enfant en mourut quelques jours après.

On a vu dans le Chapitre précédent que la petite vérole se communique des femmes grosses au fœtus; c'est une suite & un effet de la contagion qui fait son caractere. On n'est pas surpris, quelque contagieuse qu'elle soit, que de plusieurs personnes exposées à la même atmosphere, il y en ait qui n'en soient point affectées, quoiqu'elles n'aient jamais été atteintes de cette maladie. Que peut-on penser lorsqu'on réfléchit sur des Observations faites par des Auteurs dignes de foi, qui constatent que des fœtus n'ont pas eu la petite vérole quoique leurs meres en aient été affligées pendant la grossesse, & que des meres n'aient point

La petite vérole des meres ne se communique pas toujours aux fœtus.

pris cette maladie des fœtus qui l'ont eue dans leur ſein ? J'ai obſervé que le fœtus vit de ſa propre vie, cependant il eſt nourri de la ſubſtance de ſa mere, & la circulation des liquides de l'un & de l'autre, eſt en quelque façon commune. Les vapeurs & les exhalaiſons des fluides de la mere, s'imbibent dans la ſubſtance du fœtus, & celles du fœtus pénetrent dans celle de la mere. Ils jouiſſent tous les deux du même air, ils participent à ſes qualités lorſqu'elles ont dégénéré, de même que lorſqu'elles ſont dans l'état naturel. Cependant il eſt généralement avoué que l'air eſt le principal véhicule de la contagion, & que les vapeurs qui s'exhalent des ſubſtances corrompues, participent à la nature de ces ſubſtances : comment ſe peut-il que le fœtus puiſſe ne pas prendre la petite vérole de la mere, & que la mere ne puiſſe pas la prendre du fœtus qui eſt dans ſon ſein ?

Forestus a donné des Observations sur des femmes qui avoient accouché d'enfans malades de la petite vérole, sans qu'elles eussent le moindre signe de cette maladie : Fernel pense sur cela comme cet Auteur, sans doute qu'il avoit fait les mêmes Observations. *Schurigius* répete la suivante, d'après *Hagendornius*. Il y a environ vingt-quatre ans qu'une femme qui se portoit très-bien, accoucha d'une fille couverte de petite vérole. Ce Médecin avoue que ce phénomene le surprit d'autant plus, que la mere de cet enfant n'avoit pas eu le moindre signe de cette maladie, ni dans la grossesse, ni dans le temps des couches. Ettmuller donne aussi, d'après Morisson, l'Observation d'une femme saine qui accoucha d'un enfant qui avoit la petite vérole. On en attribua la cause à ce que cette femme, quelque-temps auparavant, se tenoit souvent auprès d'un de ses

Le fœtus peut avoir la petite vérole, & sa mere ne pas l'avoir.

Observations.

enfans qui avoit cette maladie. *Lich-tentanius*, célebre Médecin de Saxe, nous apprend qu'une Dame fut prise de la petite vérole vers le temps de ses couches, (elle étoit alors épidémique) trois jours après elle accoucha d'un fœtus vivant qui n'avoit pas de marques de petite vérole : il mourut cependant six jours après, de convulsions, & on trouva ses entrailles gangrénées. Une jeune Comtesse, dit *Borrichius*, fut prise de la petite vérole le huitieme mois de sa grossesse ; tout son corps étoit couvert de boutons depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle étoit d'une impatience extrême ; elle s'agitoit dans son lit, de façon qu'elle fut saisie d'un air froid, qui répercuta l'humeur variolique. Les pustules se flétrirent au lieu de s'élever en pointe, & il s'y forma au milieu, de petites fossettes marquées par des points noirâtres. Quelque représentation que l'on fît

à la malade, elle ne voulut jamais ſe tenir tranquille; elle avorta le onzieme jour d'un fœtus, gros, gras, & très-bien formé, qui n'avoit pas dans tout ſon corps la moindre marque de petite vérole. Cet avorton ne vécut que deux heures, & la mere ſubit bientôt le même ſort par un effet de ſon imprudence.

Mouvemens convulſifs du fœtus.

Rien de plus familier, rien de plus commun que les mouvemens convulſifs du fœtus, Hippocrate nous en avoit prévenus. Le fœtus éprouve ces accidens ſans que la mere en ſoit ſuſceptible, & il eſt très-ordinaire qu'il ſoit affecté de ceux de ſa mere. Les femmes groſſes s'apperçoivent de ces mouvemens irréguliers, quoiqu'ils ne s'étendent pas juſqu'à elles; ils ont lieu principalement lorſqu'elles ſont priſes de vives paſſions. On a inſéré l'Obſervation ſuivante dans les Mémoires des Curieux de la Nature. Une femme dans les derniers mois de ſa

grossesse, se plaignoit de mouvemens très-inquiétans & très-fréquens que le fœtus faisoit dans son sein; c'étoient des soubresauts, ou plutôt des mouvemens convulsifs qui se réitéroient comme périodiquement, jusqu'à trois fois par jour : ils causoient des battemens si insupportables dans l'abdomen, que la mere en tomboit en défaillance. On donna des remedes qui firent cesser les mouvemens convulsifs du fœtus; il n'en fit ensuite que de naturels, & quelques semaines après, il vint au monde parfaitement sain.

Nerfs du fœtus très-irritables.

Il est inconcevable combien les nerfs du fœtus sont susceptibles d'irritabilité, & combien ils sont affectés par les passions de l'ame des femmes qui les portent dans leur sein. Je pourrois, pour le confirmer, citer un nombre d'exemples aussi surprenans les uns que les autres; mais pour ne pas devenir prolixe, je m'en tien-

drai au ſuivant, que *Schotzius* a inſéré dans les Mémoires des Curieux de la Nature. Une femme de Leyde paſſoit par une rue de cette Ville, comme elle approchoit du temps d'accoucher, elle ſe trouva fatiguée ; elle s'aſſit, pour ſe repoſer, ſur un banc qui étoit devant la porte d'un Citoyen. Cet homme avoit une infirmité extraordinaire, ſes deux mains étoient courbées ou pour mieux l'exprimer, elles étoient réduites en une eſpece d'arc, par une contraction invétérée des muſcles. Le Citoyen voyant cette femme devant ſa porte, dont la partie ſupérieure étoit ouverte, & l'inférieure fermée, avança ſes mains courbées pour ouvrir celle-ci. A la vue de ces mains extraordinaires, la femme fut affectée ſubitement d'une ſurpriſe ſi vive qu'elle en tomba preſqu'en ſyncope. Dès ce moment cette femme fut tracaſſée d'incommodités qui durerent

jusqu'à son accouchement ; peu de jours après elle mit un enfant au monde qui avoit les pieds & les mains courbés.

Il arrive souvent par le dérangement du genre nerveux, & du systême général des solides, des cas extraordinaires qui sont tellement opposés à l'orde de la nature, qu'il est difficile de les comprendre ; le suivant me paroît de ce nombre, il est rapporté par Schurigius, d'après *Usembesius*. La femme d'un Soldat eut un accouchement laborieux à la fin du huitieme mois de sa grossesse ; elle fit une fille. La Sage-femme en la recevant crut toucher une piece de glace, tant par rapport à sa froideur, que par rapport à sa dureté, qui étoit pareille à celle du bois. Tout le corps de cet enfant ressembloit à une masse de chair desséchée & durcie à la fumée : il ne lui restoit, pour tout signe de vie, qu'une respiration très-

Fœtus glacé.

foible. On avoit beau la réchauffer avec toutes les précautions possibles, elle s'échauffoit comme l'auroit fait une statue de bois, & se refroidissoit dans l'instant qu'on l'éloignoit de la chaleur du feu. Cette froideur extraordinaire étoit égale & la même de la tête aux pieds, dans tout le corps & dans les extrémités. Cet enfant demeura tout un jour dans le même état, sans pouvoir prendre de nourriture, parce que la roideur de ses mâchoires étoit si considérable qu'il n'étoit pas possible de les ouvrir & de rien introduire dans la bouche.

La jaunisse du fœtus est une maladie qui, quelquefois, lui est propre. Panarole a vu l'enfant d'un Barbier naître ictérique ; il changea de couleur avec le temps ; il jouit ensuite d'une bonne santé. Une femme de qualité, dit Michel, au rapport *d'Eschurigius*, âgée de trente-trois ans, Jaunisse propre au fœtus.

grosse de six mois, avorta d'un fœtus bien formé, dont le corps étoit totalement jaune. Cette même femme étoit déja accouchée de deux enfans ictériques. Tous les Médecins qui ont vieilli dans l'observation, ont vu des cas semblables aux précédens, il seroit inutile d'en multiplier les exemples.

Maladies qui changent la nature du fœtus.

Il est des maladies extraordinaires qui changent totalement la nature du fœtus & qui lui sont propres; telles sont la putréfaction, l'exsiccation, la pétrification, & d'autres semblables. Ce sont des phénomenes que je ne sçaurois éclaircir; je ne l'entreprendrai pas. Je me borne à chercher des moyens qui puissent conduire à la vraie méthode de guérir.



CHAPITRE III.

Maladies de la peau qui ſont propres au fœtus.

La peau du fœtus eſt plus rouge que celle des enfans, elle eſt plus rare & plus délicate ; elle paroît au tact plus douce & plus molle, & ſes pores ſont plus dilatés dans les premiers que dans les autres. *Spigellius* obſerve que toutes ces qualités de la peau du fœtus ſont entretenues par le bain dans lequel il eſt toujours plongé, & par une roſée de vapeurs & de ſueurs qui s'exhalent continuellement de ſon corps. D'ailleurs, comme ſa peau eſt très-fine, & que ſes pores ſont très-dilatés, la partie rouge du ſang s'avance & ſe diſtribue plus aiſément vers leurs extrémités, qu'elle ne le fait dans les enfans lorſqu'ils ſont nés,

Maladies de la peau propres au fœtus.

Qualités de la peau.

parce que leur peau devient d'abord plus denſe, moins poreuſe, & moins propre à recevoir, dans ſes capillaires, les globules rouges du ſang.

Mucoſité qui la couvre.

La peau du fœtus eſt couverte d'une mucoſité groſſiere & glutineuſe, qui s'échappe du corps par les pores de la ſueur. Cette eſpece de croûte, diſent les uns, préſerve la peau de l'irritation que pourroient faire ſur elle les humeurs excrémenteuſes qui ſe diſſipent par ſes pores. D'autres penſent avec plus de raiſon, dit Spigellius, qu'elle ſert à boucher en partie les pores, afin de prévenir une trop grande diſſipation qui pourroit ſe faire à l'occaſion de la chaleur du fœtus qui eſt conſidérable. Ces diſſipations, ſi elles étoient exceſſives, feroient évacuer des ſucs néceſſaires, en même-temps que les excrémenteux; ce qui feroit aux dépens de la nutrition du fœtus. C'eſt une raiſon bien ſenſible en faveur de la croûte mucueuſe dont il

Uſages de mucoſité.

eſt

eſt couvert ; elle donne de l'évidence à ſa néceſſité.

La conſtitution ordinaire de la peau du fœtus eſt aiſément altérée lorſque ſes conditions déclinent de l'ordre naturel. Si la denſité de la croûte dont elle eſt enduite, ne laiſſe pas aſſez de liberté à l'iſſue de la tranſpiration & de la ſueur ; ces humeurs excrémenteuſes s'arrêtent aux extrémités des pores qui les fourniſſent ; elles y prennent bientôt une qualité étrangere, irritante & nuiſible. Si ces humeurs ſont elles-mêmes trop denſes & irritantes, elles font des irritations à la peau, elles l'inquietent, l'alterent, la déchirent, ou y produiſent des obſtructions : ce ſont les cauſes prochaines de ſes maladies. On ne peut attribuer les cauſes éloignées, qu'à une mauvaiſe diſpoſition de la mere, ou aux abus qu'elle a commis dans l'uſage des ſix choſes non naturelles. Les maladies les plus

Peau du fœtus aiſément altérée.

Maladies de la peau du fœtus.

ordinaires de la peau du fœtus, font, autant qu'on a pu le découvrir par l'obfervation, des excoriations, des véficules, des ftigmates, des puftules, &c.

Riolan a obfervé que la peau du fœtus fe fépare aifément, parce qu'il eft toujours plongé dans la liqueur de l'amnios. Il y a apparence qu'il entend que cette liqueur produit l'excoriation lorfqu'elle a dégénéré de fa qualité naturelle. Comme elle provient de la maffe des liquides de la mere, elle doit participer à leurs vices, & même à ceux de la matiere de la tranfpiration du fœtus, lorfqu'elle eft âcre & irritante.

Excoriation.

Obfervations fur l'excoriation.

Louis, Roi de Hongrie, naquit excorié. Une femme de qualité, dit Frédéric *Garmannus*, ne fe nourrit pendant toute fa groffeffe que d'alimens acides, & pour fa boiffon elle buvoit du vinaigre. Elle accoucha d'un enfant fans épiderme, qui d'ailleurs ne fe portoit point mal; cepen-

dant il mourut peu de jours après par un effet des douleurs que lui causoit l'excoriation. On lit dans les Mémoires des Curieux de la Nature, qu'une femme qui, pendant sa grossesse, buvoit du vinaigre en cachette, & en prennoit par-tout où elle en trouvoit, accoucha d'un enfant excorié. Bartholin a vu un enfant qui, le troisieme jour de sa naissance, étoit sans épiderme; sa peau étoit aussi presque par-tout enlevée ou déchirée; il en couloit beaucoup de sang; il souffroit tellement qu'il ne cessoit pas de crier: il vécut ainsi excorié pendant un mois. La seule ressource que l'on a pour préserver les enfans des effets de l'excoriation, & pour rendre leurs douleurs moins insupportables, c'est de les humecter avec l'huile de lin, ou avec celle de navets.

Boutons & pustules du fœtus.

Il est assez ordinaire de voir des enfans qui sont nés avec des boutons, des pustules, ou des véficules

à la peau, sur tout lorsque leurs meres ont des vices vénériens scorbutiques, ou scrophuleux. Ceux des deux premieres especes s'ulcerent souvent; ceux de la troisieme se terminent par des engorgemens des glandes, & il s'y forme long-temps après des abscès & des ulceres souvent incurables: j'en ai vu périr plusieurs, à la suite de ces abscès. Il est moins difficile de prévenir les funestes effets des pustules & des boutons vénériens & scorbutiques, en se servant à propos des remedes spécifiques dans ces maladies.

Causes des maladies de la peau du fœtus.

Le mauvais régime des femmes & leurs maladies causent aussi des boutons & des pustules à la peau du fœtus. Une femme grosse avoit pris une passion déméfurée pour le vin, elle en buvoit copieusement; elle accoucha d'un enfant dont le corps étoit couvert de vésicules pleines d'une humeur lymphatique; & il

mourut peu de temps après. *Gerbesius* a vu un avorton de huit mois, qui avoit un ulcere à l'abdomen, vers l'aîne gauche; il observe que sa mere n'y avoit pas donné occasion. Goeckelius dit qu'une femme grosse qui avoit été malade d'une fievre tierce, deux mois avant ses couches, mit au monde une fille dont la peau étoit toute pustuleuse; il s'ensuivit une excoriation totale, comme si elle avoit été plongée dans l'eau bouillante.

Taches de la peau du fœtus.

On voit souvent des taches sur le corps des enfans; on en attribue la cause à tel ou tel objet qui a frappé l'imagination de la mere; ces taches paroissent souvent avoir des rapports avec ces objets : que ces rapports soient vrais ou faux, les taches n'en existent pas moins. Lorsqu'elles n'intéressent que la peau, elles s'effacent ordinairement avec le temps; si elles pénétrent plus avant elles ne s'effacent jamais. Celles qui

Leurs différentes especes.

ressemblent à des fleurs, à des fruits, sont celles qui se dissipent le plutôt. Celles qui ressemblent à la chair s'élevent quelquefois sur la partie où elles sont empreintes, y prennent du corps & de l'étendue; quelquefois elles croissent jusqu'au point de rendre les hommes difformes. J'en ai vu une qui représentoit assez un foie de cochon, elle en avoit la figure & la couleur; elle étoit les premiers jours de la naissance à peu-près comme la moitié de la peau d'une féve médiocre; elle grossit insensiblement, & à l'âge de trente ans elle grossissoit encore. Ce n'étoit plus enfin une tache, elle paroissoit plutôt une masse charnue appliquée sur la joue, dont l'aspect étoit dégoûtant.

Observation. *Riedlinus* rapporte l'observation suivante sur une tache générale occasionnée à un fœtus par une vive frayeur de la mere. Une femme enceinte de six mois, allant en visite

chez ſon pere avec ſon mari, rencontra des ſoldats Hongrois qu'on appelle Haiduques; ils maltraiterent le mari avec leurs épées, & la femme avec des verges. Celle-ci eut une frayeur horrible, cependant il ne lui en reſta pas d'incommodité; elle accoucha d'un enfant à terme, il étoit ſain, mais tout ſon corps étoit livide: cette couleur ſe diſſipa inſenſiblement. Une femme groſſe paſſa dans une place où l'on rompoit un criminel; elle en fut tellement frappée, que l'enfant dont elle accoucha à terme vint au monde avec ſes extrémités rompues. Cependant il devint homme, il eſt encore vivant & dans le même état.



CHAPITRE IV.

Maladies de la tête qui sont propres au fœtus.

Maladies de la tête propres au fœtus.

La tête du fœtus doit être sujette aux mêmes maladies que le sont celles des enfans quelque-temps après leur naissance. Un lait âcre & échauffé, des humeurs bilieuses causent à ces derniers des aphtes à la bouche, des écorchures, des ulceres, des boutons, des pustules ; un suc nourricier de la même nature, produit dans le fœtus des effets semblables. Les Observations que j'ai rapportées dans le Chapitre précédent, sur l'excoriation générale du fœtus, peuvent servir pour établir la cause de celles qui sont particulieres à chaque partie. Il doit en être de même de celles qui regardent les pustules, les ulceres, &c.

L'hydrocéphale est une hydropisie de la tête ; elle est de tous les âges de l'enfance, mais elle est principalement propre au fœtus. Cette maladie est de trois especes ; dans la premiere l'eau se ramasse entre les tégumens & le crâne ; celle-ci peut être regardée comme un œdeme du cuir chévelu ; dans la seconde, elle est renfermée entre le crâne & le cerveau, au-dessus ou au-dessous de ses membranes. Quelques Auteurs prétendent qu'il est de ces hydropisies où l'eau se ramasse entre la dure & la pie-mere. Dans la troisieme, qui est la plus ordinaire, les eaux se rassemblent en grande quantité dans les ventricules du cerveau. On sçait que dans l'ordre naturel, ces ventricules servent comme de réservoir à une sérosité lymphatique nécessaire pour favoriser les fonctions de ce viscere. Pour peu que les secrétoires de cette sérosité, ou les pores qui la four-

L'hydrocéphale.

nissent, soient plus dilatés qu'ils ne doivent l'être dans l'ordre ordinaire, le suintement séreux devient plus abondant, & souvent cette sérosité dégénere. Ce fluide, rassemblé en trop grande quantité, ne trouve pas dans la substance mollé du cerveau, des issues pour reprendre le courant de la circulation; il s'accumule insensiblement, il augmente peu-à-peu, & forme l'hydrocéphale.

L'hydrocéphale rend les accouchemens laborieux.

Le volume excessif qu'acquiert la tête du fœtus, dans l'hydrocéphale, rend souvent les accouchemens laborieux, au point que l'Accoucheur est obligé de forcer la fontanelle avec le doigt, pour faciliter l'affaissement des parois du crâne, par l'écoulement de l'humeur qui s'évacue par ce moyen. Cette maladie peut provenir de chûtes de la mere, ou de coups reçus sur le ventre, qui occasionnent des commotions dans le cerveau du fœtus. Ces commotions sont très-propres à

faire tomber le cerveau dans une espece d'affaissement, qui fait que les vapeurs transpirables de ce viscere, de ses membranes, & la sérosité naturelle de ses ventricules ne sont point resorbées, ou ne peuvent pas se dissiper. Les affections convulsives sont très-propres à produire de tels effets dans le fœtus; il en est de même de tous les désordres du cerveau qui sont en état de s'opposer à l'issue des sérosités excrémenteuses de l'intérieur de la tête. L'hydrocéphale du fœtus peut être aussi un effet de la cachexie de la mere, de ses erreurs dans son régime de vie, & d'excès commis pendant la grossesse.

Bierlingius a donné l'Observation suivante, sur l'accouchement laborieux d'un fœtus hydrocéphale. La tête de ce fœtus étoit extrêmement gonflée & le crâne très-dilaté, il rendoit une odeur extrêmement puante; pour peu qu'on remuât la tête, on Observation.

diſtinguoit ſenſiblement le bruit des eaux flottantes. On fit une inciſion cruciale à la peau, il en ſortit une grande quantité d'eau très-lympide; on continua de découvrir le crâne, on trouva les os de la partie antérieure de la tête, ſéparés de ceux du front; ils repréſentoient deux cornes relevées. Les pointes de ces cornes s'étoient engagées avec le pubis, dans l'accouchement, & y tenoient ſi fortement, que tous les efforts que firent la mere & la Sage Femme, ne furent point en état de les dégager: on y réuſſit enfin, en repouſſant la tête, qu'on n'arracha enſuite qu'avec une extrême difficulté.

Hydrocéphale de Begle.

Il naquit une fille, le 23 du mois d'Avril 1755, ſur la Paroiſſe de Begle en Provence. Huit jours après ſa naiſſance, on s'apperçut que ſa tête groſſiſſoit extraordinairement; c'étoit l'effet d'une hydrocéphale qui devint bientôt ſenſible, & qui dans peu de

temps fut très-considérable & devint enfin extraordinaire. On la fit voyager dans le Royaume, elle arriva à Bordeaux pendant le mois de Juillet de la même année. M. Castet, Médecin, & Secrétaire de l'Académie des Sciences de cette Ville, la suivit exactement pendant le séjour qu'elle y fit ; il inséra l'histoire de cette maladie dans le Journal de Médecine du mois de Février 1756 ; je ne donnerai qu'un simple extrait de cette histoire.

L'enfant étoit bien conformée & saine de toutes les parties de son corps, excepté de la tête qui étoit trois mois après la naissance aussi grande que celle d'un homme fait. L'impression du doigt n'y paroissoit pas, quoiqu'en l'appuyant très-fortement. Les intervalles des os qui étoient considérablement écartés cédoient à la compression, comme feroit une vessie pleine d'eau. Lorsqu'on

frappoit un coup dans quelqu'un de ces intervalles, on sentoit la fluctuation à la partie opposée ; par-tout ailleurs on trouvoit de la résistance dans les parties osseuses. En opposant la lumiere d'une bougie, presque toute la tête paroissoit transparente, à l'exception des aîles de l'os sphénoïde, qui formoient de chaque côté une portion opaque. On distinguoit aisément par ce moyen les parties osseuses & les membranes interposées qui avoient un peu plus de transparence. On voyoit distinctement les ramifications de plusieurs vaisseaux sanguins vers les tempes, & toute l'étendue du sinus longitudinal. La transparence s'étendoit antérieurement jusqu'à la voûte des orbites; latéralement jusqu'au conduit auditif externe, à travers duquel & du cartilage de l'oreille, on appercevoit la lumiere. Postérieurement, la transparence diminuoit de-

puis la partie voiſine du conduit auditif, le long & au-deſſous des tentes du cervelet, qui ſe trouve dans les enfans fort près du trou occipital ; de ſorte que l'on ne pouvoit rien appercevoir de l'état des parties compriſes dans cet eſpace.

Le 14 d'Août la tête avoit un peu groſſi, le globe de l'œil étoit tiré vers la paupiere inférieure ; l'enfant faiſoit des efforts continuels, mais inutiles, pour la relever ; elle étoit fatiguée par une toux qui l'empêchoit de dormir.

On porta cette malade à Paris, elle y étoit dans le mois de Février 1766 ; l'Auteur du Journal, où eſt inſérée la Diſſertation de M. Caſtet, la vit, & il trouva que le détail de cette maladie étoit très-exact ; il obſerva que la tranſparence de la tête étoit la même, que l'axe de la viſion étoit beaucoup plus dérangé, que l'œil baiſſoit encore plus vers la

paupiere inférieure, & que ſelon les apparences, le volume de la tête étoit augmenté.

Cette hydropiſie de la tête devoit avoir pris ſon principe & s'être formée dans le ſein de la mere, puiſque huit jours après que l'enfant fut née, on s'en apperçut ſenſiblement; on doit donc la regarder comme une maladie du fœtus, qui s'eſt continuée & a fait des progrès après ſa naiſſance.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Est-il des maladies de la poitrine, propres au fœtus?

La poitrine du fœtus est dans une parfaite inertie, respectivement à celle de l'enfant après sa naissance; l'alternative de l'élévation & de l'abaissement du thorax n'est point établie; les poumons ne reçoivent pas l'air directement dans leurs vésicules; il ne coule du sang dans leur substance que pour les nourrir : ils ne concourent qu'indirectement à la circulation des liquides : le diaphragme n'a point encore pris son action alternative d'élévation & d'applanissement. Tous les organes, tous les ressorts sont préparés pour exécuter ces actions, ou ces jeux méchaniques; mais il n'est que la communication

Maladies de la poitrine propres au fœtus.

Jeux méchaniques de la poitrine.

Leurs causes. immédiate de l'air de l'atmosphere, par la trachée artere, qui puisse leur donner du jeu & de l'activité. Cette communication ne peut avoir lieu qu'après la naissance, lorsque l'enfant a quitté son atmosphere aqueuse & qu'il est exposé à celle de l'air.

Cette inertie des visceres de la poitrine, fait qu'ils sont moins exposés aux maladies, que dans l'enfance; ils ne font que participer à celles qui sont communes à toutes les parties du corps. Le cœur est le seul viscere de cette cavité, dont les fonctions particulieres pourroient être dérangées, excepté le péricarde qui, quelquefois dans le fœtus, est le siege de l'hydropisie caractérisée par sa dénomination. On a trouvé des fœtus avec des hydropisies de poitrine; mais je n'en ai pas vu qui ne fussent compliquées avec des ascites, dont sans doute elles étoient ou la suite, ou l'effet. On ne voit pas ordinaire-

Hydropisies de poitrine du fœtus.

ment dans le fœtus d'autres maladies propres à la poitrine, elles ſont réſervées pour un âge plus avancé.

Les Auteurs qui ont écrit ſur les maladies du fœtus, ſe ſont principalement attachés, en ce qui concerne la poitrine, à des phénomenes qui lui ſont particuliers; ils n'ont point fait mention de maladies qui lui ſoient propres. Les principaux de ces phénomenes ſont les pleurs du fœtus, ſes cris, & le hoquet dont ils prétendent qu'il eſt ſuſceptible dans le ſein de ſa mere.

Phénomenes prétendus du fœtus.

Weinrichius dit que l'on entendit de ſon temps un enfant pleurer dans le ſein de ſa mere, trois jours avant ſa naiſſance, & avant qu'il y eut des marques d'un accouchement prochain. *Fabritius* a écrit qu'en 1551, un fœtus avoit pleuré dans la matrice. *Fincelius* en rapporte des exemples. On en a inſéré un nombre de ſemblables dans beaucoup d'Auteurs &

Cris d'un enfant dans le sein de sa mere.

dans autant de Journaux Académiques. Un Gentilhomme écrivit à M. le Duc de.... qu'à trois ou quatre lieues de chez lui il y avoit une femme grosse qui entendoit crier son enfant dans son sein, & que cela arrivoit plusieurs fois dans la journée. Il ajoute dans sa lettre, qu'il avoit vérifié le fait par le témoignage du Vicaire, & par la relation que lui en avoit faite la femme grosse. Ce Gentilhomme observe en même-temps que l'enfant, lorsqu'il crioit, faisoit tant d'efforts, qu'on voyoit l'estomac de cette femme s'enfler comme si elle eût été sur le point d'étouffer.

Hoquet du fœtus.

Il y a moins d'exemples, ou d'observations sur le hoquet du fœtus, que sur ses cris & sur ses pleurs; je n'en donnerai qu'un seul qui est inséré dans les Mémoires des Curieux de la Nature, & rapporté par *Schurigius*. Une femme dans les derniers mois de sa grossesse, étoit tellement

fatiguée par des mouvemens irréguliers de ſon enfant, qu'elle en tomboit ſouvent en défaillance ; toutes les fois que ces mouvemens extraordinaires avoient lieu, elle éprouvoit des concuſſions très-incommodes dans le bas-ventre ; ces accidens ſe réitéroient au moins trois fois dans le jour. Albrecht, qui eſt l'Auteur de ce Mémoire, fut appellé au ſecours de cette femme ; il donna de principales attentions aux mouvemens extraordinaires dont elle ſe plaignoit, il en conclut que le fœtus avoit un hocquet occaſionné par des alimens âcres, qui excitoient par leur irritation des contractions violentes & alternatives du diaphragme. Il fit uſage de remedes adouciſſans, les mouvemens extraordinaires du fœtus ceſſerent, il n'en fit plus que de naturels ; quelques ſemaines après il vint au monde, ſain en apparence, & bien conſtitué.

Obſervations hazardées.

Schurigius a employé plus de vingt pages d'un Livre *in-quarto* , pour rapporter de prétendues Obſervations ſur les cris & les pleurs du fœtus dans le ſein de ſa mere. Toutes ces Obſervations ont été données de bonne foi , par des gens crédules , ſimples , ou ſuperſtitieux. Il n'eſt point de Médecin qui diſe qu'il en ait entendu lui-même. Cependant *Deuſingius* en connoiſſoit un qui aſſuroit avoir entendu des cris & des pleurs d'un fœtus dans le ſein de ſa femme. Une telle aſſertion faite par un Médecin , devoit en impoſer au public , mais il s'étoit trompé lui-même : il arriva , par un événement bien propre à diſſiper cette erreur , que ſa femme n'étoit point groſſe.

Suite de ces obſervations.

La ſuperſtition doit avoir donné lieu à ce préjugé ; on croyoit anciennement que les cris du fœtus , dans le ſein de ſa mere , étoient des cas extraordinaires & de très-mau-

vais augure pour lui, pour ſes parens, ou pour ſa patrie. On ne manque point de pareils exemples lorſqu'on eſt aveuglé par le préjugé, & par un eſprit de fanatiſme. Tite-Live rapporte pluſieurs prodiges arrivés en Italie, la deuxieme année de la ſeconde guerre punique, lorſque Quintus-Fabius Maximus, & Marcus-Claudius Marcellus obtinrent le Conſulat, le premier pour la quatrieme fois, & le ſecond pour la troiſieme. Cet Auteur obſerve judicieuſement, que les prodiges augmentent à meſure que les gens ſimples & ſuperſtitieux y ajoutent foi. Parmi les prodiges qu'il rapporte, il dit qu'en Sicile on avoit entendu un bœuf parler, & que dans le Pays des Samnites, un enfant avoit crié, *io triumphe ;* c'eſt une exclamation de joie qui étoit en uſage chez les Romains, dans les temps heureux de la République.

Enfant dans le ſein de ſa mere.

Impossibilité des cris du fœtus.

Les cris & les pleurs sont une espece de son qui se fait par des ondulations de l'air, assez fortes; comment de telles ondulations de l'air pourroient-elles avoir lieu dans les organes de la voix du fœtus, puisqu'ils sont dans l'affaissement ? & comment l'air pourroit-il parvenir jusqu'à lui & jusqu'à ces organes, en une quantité suffisante, pour former la voix ? Le fœtus & toutes ses dépendances, sont enfermés dans la matrice, dont l'orifice est exactement fermé dans la grossesse; il est enveloppé dans des membranes assez épaisses, & submergé dans un fluide qui ne peut admettre tout au plus qu'une très-petite quantité d'air, dispersé dans sa substance. Comment cette petite quantité d'air, qu'on peut regarder comme nulle, respectivement au fluide dans lequel il est assujetti, pourroit-elle mettre en jeu les poumons, & tous les organes de

la voix ? Comment pourroit-il, dans ſon aſſujettiſſement, faire des ondulations en état de ſe communiquer à l'atmoſphere, de ſe continuer de ſe ſoutenir, & de ſe porter aſſez loin pour ſe faire entendre au-dehors ?

D'ailleurs, comment la liqueur de l'amnios qui s'étend dans la bouche & dans l'œſophage du fœtus, ſur-tout lorſqu'il eſt déja grand, laiſſeroit-elle la facilité aux organes de la voix, d'accomplir leurs jeux & leur action pour articuler leurs cris ?

Apparences de cris du fœtus, priſes pour les cris mêmes.

On a pris de bonne foi les borborigmes & le murmure des inteſtins, très-familiers aux femmes groſſes, pour des cris du fœtus. Ce ſont des bruits qui ſe font entendre dans les gros inteſtins, ils ſont formés par des vents, ou par des flatuoſités qui ſe dilatent, & courent ou s'échappent d'eſpace en eſpace, de cellule en cellule, dans l'étendue de leurs circonvolutions. L'air qui forme ces

bruits, communique avec celui de l'atmoſphere, par la continuité du canal inteſtinal, & il eſt en aſſez grande quantité dans les inteſtins, pour y former des ondulations qui ſe communiquent au-dehors dans l'atmoſphere. Ce bruit, ou murmure, eſt un ſymptome ordinaire des indigeſtions, des coliques, des affections hypocondriaques & hyſtériques. Il eſt principalement occaſionné dans les femmes groſſes, par la compreſſion irréguliere que fait, ſur les inteſtins, le volume conſidérable de la matrice, ſur-tout lorſque la groſſeſſe eſt avancée. L'air eſt comprimé par ce poids dans le canal inteſtinal, il trouve à tout inſtant des obſtacles irréguliers qui le retiennent, l'engagent & l'échauffent. Lorſque l'air eſt ainſi retenu, il ſe dilate, il ſe gonfle, il cherche à s'échapper, & il s'échappe avec une force & une vélocité ſurprenantes, lorſqu'il rencontre, ou

qu'il ſe fraie des iſſues qui peuvent le lui permettre.

Ce ſont de tels bruits qu'on a pris pour des cris & pour des pleurs du fœtus. On peut obſerver dans la lettre que j'ai citée, d'un Gentilhomme à un Duc, que la femme qui diſoit que ſon enfant crioit dans ſon ſein, avoit, lors de ce phénomene, l'eſtomac tellement gonflé, qu'elle étoit ſur le point d'en crever. Le Gentilhomme étoit excuſable de ne pas connoître que c'étoient des flatuoſités qui gonfloient l'eſtomac, & faiſoient des bruits qu'on prenoit mal-à-propos pour des cris du fœtus; un Médecin n'auroit point dû s'y tromper.

Le fœtus ne peut pas pleurer avant que de naître.

Si les Auteurs qui ont rapporté ces phénomenes, ſur la foi du bruit du peuple, avoient conſulté Ariſtote, ils auroient appris de ce Philoſophe que le fœtus ne peut pas pleurer avant de naître, à moins que ce ne ſoit quelqu'inſtant avant que ſa mere ſoit

totalement délivrée, lorſque ſes membranes ſont rompues.

Le ſentiment d'Ariſtote ſur les cris du fœtus, eſt la ſuite de la diſpoſition d'une loi invariable qui a déterminé, comme il le décide, que le fœtus ne peut crier dans le ſein de ſa mere, que lorſque ſes membranes ſont rompues, & que la liqueur de l'amnios eſt écoulée. La matrice eſt alors dilatée & béante, l'air de l'atmoſphere peut s'étendre ſans obſtacle, juſqu'à la bouche du fœtus, pénétrer dans les poumons & les dilater. Le méchaniſme de la reſpiration s'établit alors, les organes de la voix entrent en jeu, & l'enfant a acquis toutes les conditions requiſes pour pouſſer des cris & pour pleurer. Cependant, malgré la vraiſemblance de ces raiſons, il eſt ſi rare que l'enfant crie avant de naître, qu'on pourroit avancer que cela n'arrive jamais : un événement particulier n'affoiblit pas une loi générale.

Seul cas où il feroit poſſible qu'il criât.

C'eſt ainſi que quelquefois on entend le cri du poulet, avant qu'il ſoit ſorti de ſa coque. Wanderviel penſe qu'il ne peut point crier à moins que la coque ne ſoit rompue. Cependant Hippocrate a jugé que la coque de l'œuf étant devenue très-mince par l'incubation, recevoit par ſes pores, l'air de l'atmoſphere en aſſez grande quantité pour ſuffire à la reſpiration du poulet ; ſi cette obſervation étoit juſte, le poulet pourroit faire ſon cri ſans que la coque fût rompue. Que cela ſoit ou non, il eſt bien plus aiſé au poulet de recevoir immédiatement l'air de l'atmoſphere par les pores de l'œuf couvé, qu'il ne l'eſt au fœtus de reſpirer dans la matrice, où il eſt enfermé dans des doubles membranes, plongé dans ſes eaux, & le tout garanti par les parois de ce viſcere.

Cri du poulet dans la coque.

Raiſons de ce cri.

L'Obſervation d'Albrecht, ſur le prétendu hoquet d'un fœtus, donne

Le fœtus n'a pas de hoquet.

une juſte idée de ſes mouvemens convulſifs, ou de ceux de la matrice; elle n'a pas plus de rapport avec le hoquet qu'avec l'arc-en-ciel : on doit donc conclure ſur le hoquet du fœtus dans la matrice, ce qu'on a conclu ſur ſes cris lorſqu'il eſt enfermé dans ce viſcere.

CHAPITRE VI.

Maladies du bas-ventre, propres du fœtus.

Hydropiſie aſcite du fœtus.

Le fœtus eſt très-ſujet à l'hydropiſie aſcite; elle eſt de deux eſpeces, l'une eſt vraie, & l'autre eſt fauſſe. Dans la premiere les eaux ſont épanchées & ramaſſées dans la cavité du bas-ventre. Dans l'autre, elles ſont diſperſées dans le tiſſu cellulaire de l'abdomen, & dans les membranes. On diſtingue la vraie aſcite, par la fluc-

Ses différences.

tuation des eaux dans le bas-ventre ; & la fauſſe, en ce qu'il n'y a pas de fluctuation. S'il y en a lorſqu'elle eſt parvenue à un certain degré elle eſt toujours obſcure, point décidée, & elle ne ſe fait ſentir qu'à l'extérieur ; les eaux ſont alors en grande partie dans le ſac du péritoine. La vraie aſcite fait des progrès dans le fœtus, vers la cavité de la poitrine. Celle de la poitrine, & celle du bas-ventre, peuvent ſe former en même-temps ; il n'eſt pas impoſſible que l'infiltration ſéreuſe ne ſe faſſe également dans les deux cavités, par un effet du vice général de la maſſe des liquides & du relâchement des vaiſſeaux. Cette eſpece d'hydropiſie ſe continue vers les extrémités inférieures, & y produit l'hydrocele aux garçons, & des gonflemens œdémateux aux parties naturelles des filles.

La vraie aſcite.

La fauſſe aſcite, en faiſant des progrès, produit ſouvent une hydro-

La fauſſe aſcite.

pisie générale. Les eaux infiltrées dans le tissu cellulaire, se font aussi des routes vers la cavité de l'abdomen, s'y ramassent, & par leur séjour y produisent une vraie ascite.

Leurs causes.

Ces hydropisies reconnoissent pour cause générale, tout ce qui est en état d'appauvrir la masse des liquides; elles peuvent provenir également de la mere & du fœtus. Les causes de cette maladie, qui proviennent de la mere, sont de mauvaises digestions, des appétits dépravés suivis indiscretement; des cardialgies obstinées, des fievres, des cours de ventre, des flux d'urine, des boissons trop abondantes, des spiritueuses dont elles abusent, &c. Celles qui dépendent du fœtus, sont des débilités, des langueurs, des fievres, des marasmes, des développemens imparfaits des vaisseaux, des vices héréditaires; un suc nourricier mal perfectionné, & tous les vices qu'il peut contracter.

Leurs symptomes.

J'ai

J'ai vu plusieurs avortons avec des ascites, & j'en ai vu à des enfans en naissant; ils étoient tous d'une extrême maigreur. Il n'en guérit point lorsque l'ascite est vraie; quelquefois ils en reviennent lorsqu'elle est fausse. *Severinus* vit à Naples un avorton de huit mois, qui avoit l'abdomen plus gros que le reste du corps; on l'ouvrit, il en coula de l'eau plein deux bassins; sa poitrine étoit aussi remplie d'une sérosité semblable à celle qui étoit contenue dans le bas-ventre. Une jeune femme fit deux jumeaux, une fille & un garçon; la fille étoit hydropique, & le garçon étoit sain. Cette Observation rapportée par *Schurigius*, est une preuve sensible que l'hydropisie du fœtus ne provient pas toujours de la mere.

Ascite d'un avorton.

Autre Observation sur l'ascite.

L'hydrocele est une espece d'hernie fausse, ou d'hydropisie particuliere; elle consiste en une tumeur du scrotum causée par un amas de

Hydrocele.

sérosités. Cette hydropisie provient souvent de celle du bas-ventre ; l'une dépend alors du sort de l'autre, puisqu'elles proviennent des mêmes causes. Lorsque l'hydrocele n'est pas un effet de quelque maladie primitive, il n'est autre chose qu'un gonflement œdémateux des bourses, occasionné par la foiblesse des vaisseaux lymphatiques veineux. Ces vaisseaux alors n'ont pas assez de ressort pour favoriser le retour de la lymphe ; elle y est retardée, & y fait du séjour ; quelquefois sa sérosité s'extravase, dilate les bourses, & les rend transparentes : on y remédie par des secours employés à propos.

Ses causes.

Hernies du fœtus.

On voit souvent des hernies dans le fœtus ; elles sont très-familieres chez les enfans. Ce sont des tumeurs externes formées par la sortie de quelque viscere du bas-ventre, & causées par la rupture, ou par le relâchement du péritoine : celles qui proviennent

de cette cauſe ſont de vraies hernies. Il en eſt d'autres qui ſont produites par des humeurs, par des vents, par des chairs ſuperflues, par des vaiſſeaux variqueux; on les appelle fauſſes. Les vraies hernies prennent différens noms ſelon les endroits où elles ſe forment, ou ſelon les parties ou les viſceres qu'elles renferment. Telles ſont les hernies inguinales, l'exomphale, l'entérocele, l'épiplocele, &c.

Hernies extraordinaires.

On a vu des enfans naître avec des hernies extraordinaires; elles ſont ſouvent cauſées par la rupture du péritoine, dans la région ombilicale. Un enfant naquit à Halsberſtad avec une partie des inteſtins hors de la cavité de l'abdomen; ils étoient pendans hors du corps, & ils paroiſſoient d'une couleur jaune & noirâtre; c'étoit une partie du colon, avec environ la moitié de l'iléon: ils contenoient dans leur cavité un ſuc fœtide d'une couleur noire. Blancart a

fait une Obſervation à-peu-près ſemblable. On voit dans une Diſſertation inſérée dans les Volumes d'Hoffman, qu'on a rapportée d'après *Elzbolzius*, qu'une femme à ſa premiere couche, avoit fait un enfant qui avoit une tumeur ronde à la région ombilicale gauche, près de l'ombilic ; elle étoit beaucoup plus groſſe que la tête de l'enfant. On trouva dans cette tumeur une grande portion des inteſtins qui contenoient une aſſez grande quantité d'un fluide jaune. Cette hernie s'étoit formée à l'occaſion d'une rupture du péritoine, & de la ligne blanche ; la peau qui avoit cédé au poids des inteſtins, formoit ſeule cette poche herniaire.

Exomphales. On voit ſouvent naître des enfans avec des exomphales, & on en trouve des Obſervations dans différens Auteurs. Ces hernies dans le fœtus, lorſqu'elles ſont ſimples, conſiſtent en une dilatation du cordon

ombilical ; le péritoine ſe préſente dès qu'on l'a ouvert. L'exomphale provient ſouvent de chûtes ou de quelqu'accident extérieur arrivé à la mere. Les autres hernies dont le fœtus n'eſt point exempt, ſe font à-peu-près de la même façon, dans les parties où elles ſe forment.

Leurs causes.

Le fœtus eſt exposé à une infinité d'événemens extraordinaires, dans le ſein de ſa mere ; ſa vie n'y tient preſqu'à rien, & quelquefois il eſt lui-même le ſeul inſtrument de ſa mort : Ruiſch en donne une preuve dans l'Obſervation ſuivante. Je vis dernié-rement un fœtus mort, dit cet Auteur ; ſes membranes étoient entieres & dans l'état naturel ; le cordon ombilical étoit extrêmement tortueux & tel que l'on voit une corde que l'on prend par les deux bouts & que l'on tourne long-temps en ſens opposés : elle ſe raccourcit, & les deux bouts ſe rapprochent l'un de l'autre. Cet

Accidens extraordinaires du fœtus.

accident du cordon ombilical, étrangloit ses vaisseaux, la circulation du sang étoit interrompue ou arrêtée du fœtus au placenta, & de celui-ci au fœtus; il ne pouvoit que périr. Ruisch pense que le fœtus, en se tournant & se retournant, avoit mis le cordon ombilical dans cet état. On trouve des Observations dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, qui prouvent que le fœtus meurt promptement, lorsqu'une partie du cordon ombilical est comprimée de façon que la circulation du sang y soit interrompue. Il se fait souvent des nœuds au cordon ombilical, lorsque l'enfant se tourne pour l'accouchement. Mauriceau en rapporte plusieurs exemples, & il observe que l'enfant périroit si ces nœuds demeuroient quelque-temps serrés.

Fœtus consumés par des vers.

On a vu des fœtus consumés par des vers, dans le sein de leurs meres; *Schurigius* répete l'Observation sui-

vante ſur cet accident, d'après *Hegmanus*. Une femme enceinte, au huitieme mois de ſa groſſeſſe, ſentoit dans le bas-ventre un mouvement vermiculaire ; le volume de l'abdomen étoit tel qu'il devoit être dans cet état, cependant il étoit flétri, & il ne paroiſſoit pas de ſigne qui indiquât qu'il contînt un fœtus vivant. Cette femme tomba en convulſion à la fin du neuvieme mois ; on remarquoit dans la région hypogaſtrique, vers le pubis, une grande maſſe molle ; il n'y avoit pas de ſigne d'accouchement. Le lendemain il ſurvint de loin en loin de foibles douleurs qui ne décidoient rien. On donna à la malade tous les ſecours ordinaires dans cet état ; les douleurs devinrent plus vives, mais ſans aucune dilatation. On fit des tentatives pour l'accoucher, elles ne réuſſirent point ; on eut recours à un crochet, on amena par ſon moyen une poche ; c'étoient

Symptomes qu'ils produiſent.

les membranes d'un fœtus qui la formoient ; elle contenoit une grande quantité de vers larges & rouges qui avoient consumé tout le fœtus, à l'exception de quelques os.

Vers dans la matrice.

On a souvent trouvé dans la matrice, des vers de différentes especes ; *Zacutus Lusitanus*, Sennert ; Becker, en donnent des exemples. Dolé & *Schrœterus* en ont trouvé dans des fœtus qui venoient de mourir. Il n'est point surprenant, d'après ces exemples, que les vers aient devoré celui dont il est fait mention dans l'Observation que je viens de rapporter. Il est d'autres maladies extraordinaires du fœtus, dont je ne parlerai pas dans ce Volume ; je continuerai de les faire connoître, selon les circonstances, dans celui où je donnerai la cure de celles qui lui sont propres.



CHAPITRE VII.

Quels moyens faut-il prendre pour préſerver le fœtus des maladies qui lui ſont propres?

LES moyens que j'ai indiqués pour prévenir les maladies des femmes groſſes, & les accidens qui en ſurviennent au fœtus, ſont les ſeuls que l'on puiſſe propoſer pour préſerver celui-ci des maladies qui lui ſont propres. Ces moyens ſont des ſecours fournis par la diete; je veux dire par un uſage convenable des ſix choſes non-naturelles, par l'éloignement de leur abus, & par le ſecours de l'art. Les tempéramens, les différentes conſtitutions du corps, les événemens ſpontanés, les accidentels, indiquent les précautions qu'il faut prendre dans la diete, & les ména-

Moyens de préſerver le fœtus de maladies.

gemens qu'il y faut obſerver. Les variations de l'état naturel des liquides & des ſolides, & de tout le corps en général, les dérangemens & les déſordres qui ſurviennent aux uns & aux autres, ſe préſentent aſſez à la ſagacité des Médecins pour qu'ils puiſſent choiſir dans les reſſources de l'Art, les ſecours convenables dans chaque cas, & dans chaque circonſtance.

On ne peut pas appliquer des remedes directement au fœtus; il faut diſpoſer ſes organes par ceux de la mere, & l'on doit connoître par les dérangemens de celle-ci, par les abus qu'elle a commis, & par les excès auxquels elle s'eſt livrée, les ſecours qui ſont néceſſaires à l'autre pour le préſerver de maladies. Je propoſerai ailleurs les moyens les plus convenables pour le guérir.





SECTION V.

Maladies de la groſſeſſe qui dépendent tantôt de la mere, tantôt du fœtus; & l'accouchement naturel.

CHAPITRE PREMIER.

L'avortement en général.

L'AVORTEMENT, les fauſſes couches, les accouchemens laborieux, ſont les maladies les plus ordinaires qui dépendent de la mere & du fœtus. Il ſemble que ces accidens ſoient propres à l'humanité; les animaux qui n'ont que la ſimple nature pour guide; n'y ſont point aſſujettis : ils ne connoiſſent d'autre cauſe d'avortement que des accidens extraordinai-

Maladies qui dépendent de la mere & du fœtus.

res : la ſobriété que leur inſtinct leur inſpire, les met à l'abri des autres.

Avortement, ce que c'eſt.

L'avortement eſt un accouchement avant terme, d'un fœtus imparfait, ſoit mort ou vivant, mais qui ne peut pas vivre. Je crois qu'on devroit borner le terme d'avortement à la fin du ſixieme mois ; on ne peut pas lui donner juſqu'alors le nom d'accouchement, parce qu'avant ce terme les enfans ne vivent pas.

L'embrion & le fœtus qui ſont expulſés de la matrice avant la fin du ſecond mois, ne peuvent point être compris dans le terme d'avortement.

Ecoulement de l'embrion.

L'écoulement dont parle Hippocrate, s'entend & doit s'entendre de l'évacuation du germe, ou du faux germe, indifféremment, dans les premiers jours de la conception ; après ce temps on

Expulſion.

doit l'appeller expulſion du germe, ou du faux germe. On ne peut comprendre ſous la dénomination de faux germe, qu'un embrion manqué. J'ai

obſervé que lorſque l'embrion & le fœtus reſtent dans l'ordre de la nature, depuis la conception, juſqu'à quelqu'autre temps que ce ſoit de la groſſeſſe, ils forment des principes d'hommes parfaits dans leur eſpece, & dans les différens degrés de leur développement. La différence que j'ai remarquée entre le faux germe & le germe parfait, c'eſt que le premier ne croît que par une fauſſe végétation, & qu'au contraire la croiſſance & le développement de l'autre ſont des effets de ſon animation. On doit donc entendre par écoulement, l'évacuation du germe dans les premiers jours de la groſſeſſe; par chûte du faux germe, l'expulſion d'un embrion, ou d'un fœtus manqué; par avortement, la délivrance d'une fœtus mort depuis qu'il a pris la figure humaine, jusqu'à la fin du ſixieme mois de la groſſeſſe. C'eſt par de telles dénominations que l'on diſtingueroit

Leurs différentes dénominations.

ſans équivoque les différences des avortemens juſqu'à la fin du ſixieme mois, & que l'on connoîtroit les différens âges des avortons.

Délicateſſe du fœtus.

Le fœtus eſt d'une ſi grande délicateſſe, que des dérangemens peu conſidérables, & le moindre accident peuvent le faire périr dans tous les temps de la groſſeſſe, ſans que la cauſe de ſa mort ſoit plus conſidérable dans un temps que dans un autre. Il paroît cependant que l'avortement, avant que l'adhérence du fœtus ſoit établie avec la matrice, devroit être plus aiſé que lorſqu'il a plus de forces & plus de reſſources pour s'en garantir; cependant c'eſt une choſe à-peu-près égale, parce que ſa ſenſibilité augmente à meſure qu'il ſe fortifie; les effets de l'irritation deviennent plus vifs à proportion de ſes progrès.

Effet de ſa ſenſibilité.

Matrice trop étroite, ſes effets.

Lorſque la matrice eſt trop étroite, le fœtus y eſt dans la contrainte, il ne ſe développe qu'avec peine, &

lorſque ſes fonctions ſont trop gênées il périt. Si au contraire ce viſcere a ſa cavité trop large, ſes pores ſont relâchés & trop humides, le placenta ne s'y attache pas, ou ne s'y attache que foiblement; le ſeul volume du fœtus, ou ſes mouvemens, ſont en état de le faire ſéparer & de cauſer l'avortement. Les maladies aiguës des femmes groſſes, font bientôt périr le fœtus lorſqu'elles ſont violentes; il eſt rare qu'il réſiſte aux chroniques lorſqu'elles ſont invétérées, ſur-tout lorſque les ſolides ſont relâchés & irrités par l'appauvriſſement de la maſſe des liquides.

Pléthore ſanguine & humorale.

La pléthore ſanguine & l'humorale de la mere, font très-propres à cauſer l'avortement dans tous les temps de la groſſeſſe. Le ſang, dans la pléthore ſanguine, gêne & embarraſſe par ſa quantité & par ſa denſité, les calibres des vaiſſeaux; ſa diſtribution en devient irréguliere, & occaſionne

une eſpece de phlogoſe générale dans tout le ſyſtême membraneux. Il ſurvient de cet état de phlogoſe, des douleurs aux reins, & une lourdeur dans tout le corps, propres à déranger les fonctions. Le fœtus éprouve les mêmes ſymptomes ; & comme ſes membranes & ſes vaiſſeaux n'ont que très-peu d'élaſticité, la circulation des liquides étant gênée, il ne peut que ſe former dans ſes viſceres, des engorgemens qui le font périr.

Effets de la ſanguine.

Effets de l'humorale.

Dans la pléthore humorale, les ſucs ſurabondans & mal conditionnés, ſurchargent la maſſe des liquides ; ils croupiſſent, pour ainſi dire, dans les dernieres diſtributions des vaiſſeaux lymphatiques, ils relâchent le tiſſu cellulaire, de tout le corps, & ſurtout celui de la matrice ; c'eſt une cauſe très-fréquente d'avortement. La cacochymie, la cachexie, les appétits dépravés, ne peuvent que produire

les

les mêmes effets, parce que le fœtus ne peut être que mal nourri par des ſucs auſſi mal conditionnés, que ceux que fourniſſent des meres affligées de ces maladies.

La foibleſſe des reins, les douleurs que les femmes groſſes y reſſentent, lorſqu'elles ſont vives; les fortes compreſſions ſur cette région; des coups reçus, ſont des cauſes très-fréquentes de la ſéparation du placenta & de l'avortement. La pierre, dans la veſſie, entretient une irritation continuelle dans la matrice; il n'eſt pas poſſible que le fœtus n'en ſoit continuellement inquiété, & qu'il ne périſſe dans la langueur. Cauſes d'avortement.

Bonnet ouvrit le cadavre d'une femme qui avoit eu pluſieurs groſſeſſes, & qui avoit toujours fait de fauſſes couches dans le huitieme mois, ou au commencement du neuvieme; il trouva une pierre aſſez groſſe dans le rein gauche: le droit étoit très-di- Pierre dans les reins, cauſe d'avortement.

laté. Cet Auteur attribua à la pierre, toutes les fausses couches de cette femme qui s'étoit toujours plainte de douleurs aux reins. Valentin rapporte l'histoire d'une femme enceinte qui reçut un coup sur le côté gauche en voulant séparer deux hommes qui se battoient ; elle en fut incommodée tout le reste du temps de sa grossesse, elle accoucha six semaines après de deux enfans. Le premier qui vint au monde se portoit bien ; elle en eut un autre vingt-quatre heures après qui étoit mort : il avoit la bouche béante, & l'œil droit ouvert. Binninger a observé qu'une femme enceinte de trois mois, après avoir été pressée par la foule dans une Eglise, sentit de vives douleurs dans le bas-ventre, vers le pubis ; l'abdomen se tendit, il survint des difficultés d'uriner, avec une fievre continue, & des inappétences. Cette femme s'attendoit à faire un avortement ; cependant elle en fut

Un coup reçu, cause d'avortement.

Compression, cause d'avortement.

préservée par des secours de l'Art employés avec prudence : quelque-temps après elle distingua les mouvemens de son enfant, il se rétablit, & elle accoucha heureusement. Une femme avancée dans sa grossesse, dit Plater, reçut un coup de pied sur les fesses ; deux jours après elle accoucha d'un enfant, qui ne vécut qu'une heure. Paullin a donné une Observation sur une femme enceinte qui fit des fausses couches, pour avoir reçu deux soufflets.

Coup de pied, cause d'avortement.

Une fille de vingt ans, qu'on ne soupçonnoit pas de grossesse, accoucha d'un enfant mort ; on examina cet enfant, on l'ouvrit, sa tête étoit tortue en différens sens, elle s'élevoit en pointe, comme si on l'eût comprimée exprès avec les mains ; les tégumens du crâne étoient meurtris & gangréneux, l'abdomen en étoit de même, & d'une couleur noirâtre & gangréneuse. Le cordon om-

bilical étoit à demi pourri & ne tenoit point à sa place. On ne comprenoit pas quelle pouvoit être la cause de tous ces désordres ; l'accouchée protestoit qu'elle n'y avoit pas donné occasion. On fit cependant des recherches sur son corps ; on trouva l'abdomen marqué de sillons profonds, avec des signes sensibles de meurtrissures. On ne douta point que ces marques n'eussent été faites par la compression des habits qu'on avoit trop serrés, pour dérober au public la connoissance de cette grossesse. On a inséré une Observation à-peu-près semblable à la précédente, dans les Journaux de Médecine de Berlin.

Compression faite par les habits, cause d'avortement.

Les femmes qui s'attachent à conserver leur taille, en se servant de corps de baleine & de busques pendant leur grossesse, doivent s'attendre à de pareils accidens ; j'en ai déja parlé. On trouve des Observations sur leurs funestes effets, dans

les Ouvrages de Burnet, Rodrigues de Caſtro, Dolé, &c.

Tous les mouvemens violens du corps; les fortes extentions des bras en les élevant, les grandes courſes à pied, à cheval, dans des voitures cahotantes; les chûtes, les ſauts, l'élévation de fardeaux peſans, les toux violentes, les vomiſſemens, les éternûmens, les convulſions, cauſent auſſi des écoulemens, des expulſions, des avortemens, des couches prématurées, des fauſſes couches. Ces excès produiſent cet effet, en portant directement leur action ſur le fœtus; en le bleſſant, en détachant le placenta, ou en occaſionnant à la mere de vives ſurpriſes, des troubles exceſſifs, des craintes extrêmes, &c. Sennert, Ettmuller, Valentin, Fabricius, Bauhin, & un nombre d'autres Obſervateurs rapportent des exemples qui confirment la réalité de toutes ces cauſes d'avortement.

Mouvemens violens du corps, extentions des bras, &c. cauſe d'avortemens.

Le froid cause d'avortement, son effet.

Le froid est très-propre à causer des avortemens ; il fait sur tout le corps, lorsqu'il est médiocre, l'effet d'une légere ligature ; il le comprime plus fortement lorsqu'il est considérable ; il crispe les solides lorsqu'il est excessif, il condense les liquides, & quelquefois il produit la gangrene. On lit dans les Mémoires des Curieux de la Nature, qu'une femme de trente ans, grosse de sept mois, s'étant trop exposée au froid, accoucha dans l'instant ; le froid saisit l'enfant, & il fut bientôt mort. On se rappelle combien l'année 1717, la plus froide qu'on eut vu depuis près de deux siecles, en Allemagne, fut funeste aux femmes grosses & à leurs enfans. Les froids de l'année 1712 furent moins violens que ceux de 1717 ; cependant comme ils étoient considérables en Allemagne, ils y causerent, sur-tout dans le mois de Janvier, & dans celui de Février, des avortemens si fréquens, qu'on

Observations qui le confirment.

les regardoit comme épydémiques.

Le propre des paſſions de l'ame, eſt d'affecter vivement le corps; lorſqu'elles ſont fortes, les organes délicats du fœtus ne les ſupportent point; leurs fonctions ſe ſuppriment, & ils périſſent par cette ſeule cauſe. Timæus, Valentin, Scholtius, Hildanus, Dolé, rapportent pluſieurs Obſervations ſur des avortemens cauſés par la terreur. Paullin dit qu'une femme groſſe, âgée de dix-huit ans, étant à table avec ſon mari, eut une ſi grande horreur de voir une araignée, qui étoit tombée dans ſon verre, qu'elle fut priſe dans l'inſtant de telles douleurs, qu'on craignit qu'elle n'accouchât. On la ſaigna, on lui donna d'autres ſecours; elle fit au terme ordinaire, une fille languiſſante, qui mourut le onzieme jour de ſa naiſſance. La mere de Vander-Linden étant groſſe, dormoit à un Sermon de l'après-midi; elle fut

Paſſions de l'ame cauſe d'avortement.

Obſervations.

éveillée par un grand bruit, qui l'épouventa tellement, qu'elle en devint toute tremblante. Ses genoux fléchirent ſous le poids de ſon corps ; la matrice ſe dilata ; on la porta chez elle ; à peine y étoit-elle arrivée, qu'elle avorta d'un fœtus de quatre mois. Cet accident fut ſuivi d'une grande hémorrhagie ; la matrice en fut tellement relâchée, que cette Dame ne fut plus en état de faire des enfans. Une femme d'un bon tempérament, dit Segerus, qui avoit toujours des enfans robuſtes, avorta d'un fœtus de quatre mois, deux heures après avoir été priſe d'une vive colere. Une autre, ſelon Wepffer, ſe mit dans une ſi grande fureur de ce qu'un ivrogne lui avoit donné un coup de poing ſur la tête, qu'il lui ſurvint dans l'inſtant une hémorrhagie par l'utérus ; elle avorta deux heures après, d'un fœtus de quatre mois.

Toutes les hémorrhagies ſont pernicieuſes aux femmes enceintes, principalement celles de la matrice qu'on doit conſidérer comme des pertes ; elles ſont très-ſouvent des annonces certaines d'un accouchement prochain. Les pertes qui ne ſe préſentent que comme des ſuintemens, durent ſouvent pendant tout le temps de la groſſeſſe, & cauſent ordinairement des avortemens vers le ſixieme mois, ou des fauſſes couches le huitieme. J'ai vu cependant deux femmes qui ont eu de pareils ſuintemens pendant leurs groſſeſſes, & qui ont fait toutes deux leur premier enfant ; celui de l'une mourut peu de temps après l'accouchement ; celui de l'autre eſt aujourd'hui dans ſa ſixieme année, il eſt d'un aſſez bon tempérament. Ces deux femmes ont été groſſes plusieurs fois depuis leur couche, elles n'ont fait que des avortons. La groſſeſſe s'annonce à toutes les deux par des ſuin-

Hémorrhagies dangereuſes dans la groſſeſſe.

temens de sang, & leur avortement est toujours précédé de pertes considérables : elles ont dans tous les temps des pertes blanches abondantes.

Densité du sang.

Les globules rouges de la masse du sang, forment sa consistence ; c'est par leur densité que ce liquide soutient la pression des solides. On sçait que le sang n'est fluide, qu'autant qu'il est délayé par sa sérosité ; il formeroit, sans ce véhicule, une masse épaisse, & peu propre à se prêter aux loix de la circulation. Cette propriété du sang s'affoiblit lorsqu'il manque d'une quantité proportionnée de globules rouges ; sa force de résistance fléchit & elle devient hors d'état d'entretenir avec les solides un concours réciproque. La roideur des solides indique la densité des liquides, & celle-ci suppose l'autre. Il est également avoué que la foiblesse ou la débilité des solides, leur délicatesse même,

indiquent le peu de densité des liquides, ou leur foible consistance. La tention, la roideur, sont donc des marques de pléthore sanguine & de la densité des liquides : le relâchement & la débilité sont donc des signes d'une tendance à la dissolution des liquides, ou d'une pléthore humorale. Ces différens états des solides & des liquides font des progrès selon les causes qui les produisent ou qui les soutiennent. Je l'ai observé ailleurs.

Dissolution des liquides.

Les hémorrhagies en diminuant la partie rouge du sang, ne peuvent qu'affoiblir & débiliter les solides; il n'est pas surprenant qu'elles causent de prompts avortemens, surtout lorsqu'elles sont abondantes. L'avortement est produit alors par un prompt affaissement des vaisseaux de la matrice; lorsque les hémorrhagies sont lentes, il dépend du relâchement qui s'est établi peu-à-peu, & qui a privé insensiblement les solides

Débilité des solides, cause de l'avortement.

de ce viſcere d'un reſſort néceſſaire pour ſoutenir leur adhérence avec le placenta. D'ailleurs comme des liquides trop épais qui établiſſent l'état de pléthore, ne ſont point propres à la nutrition du fœtus, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils cauſent des avortemens. Il en eſt de même des liquides qui tendent à la diſſolution, ils pechent par un état oppoſé ; ils ne nourriſſent pas le fœtus & le font périr par la langueur. On doit tirer les mêmes conſéquences des effets des pertes blanches, lorſque par leur abondance, ou par leur durée, elles ont appauvri la maſſe du ſang, & affoibli le ſyſtême des ſolides.

Cauſes de l'avortement.

Toutes les pertes en général, lorſqu'elles ſont trop abondantes, ou de trop de durée, rendent les femmes ſtériles, ou les mettent hors d'état de faire des couches heureuſes. Les excès de tention, de roideur, ou de débilité des ſolides, cauſent or-

dinairement des irrégularités ſpaſmodiques, très-propres à faire détacher le placenta de la matrice. C'eſt un effet du déſordre de l'équilibre entre les liquides & les ſolides; quelle que ſoit la cauſe de ce déſordre, il eſt toujours un principe d'irritation qui produit les mêmes effets.

Effets des affections ſpaſmodiques.

Hildan a donné l'Obſervation ſuivante. Une femme enceinte avoit une perte de ſang continuelle, ſans que la cauſe en fût ſenſible; elle fut priſe, à la fin du troiſieme mois, de douleurs ſemblables à celles de l'accouchement; elle fit tout de ſuite un avorton, & rendit en même-temps beaucoup de ſang mêlé avec un fluide ſéreux. Une femme groſſe, âgée d'environ trente ans, dit Harderus, fut priſe d'une perte de ſang; elle avoit déja fait pluſieurs enfans; elle avorta vers le milieu du cinquieme mois de ſa groſſeſſe. Schurigius rapporte une Obſervation ſur une femme qui avoit

Obſervations ſur l'avortement.

fait trois avortons en différens temps; chacun de ces avortemens avoit été précédé d'une hémorrhagie de quinze jours.

Cours de ventre, causes d'avortement.

Les différens cours de ventre sont des causes fréquentes d'avortemens; ils appauvrissent la masse des liquides, détruisent les digestions, & privent la mere & le fœtus, d'un suc nourricier nécessaire. Les cours de ventre chyleux, les aqueux causent l'avortement par l'épuisement; les glaireux & les dyssenteriques, l'occasionnent par l'épuisement, par l'irritation, & souvent par l'inflammation. Le tenesme le produit, tant par les efforts que fait la femme grosse pour rendre une glaire, une mucosité, que par l'irritation qui lui fait faire ces efforts pour évacuer, & qui forme en même-temps & oppose des obstacles à l'évacuation.

Dans les avortemens qui proviennent de cours de ventre lyenteriques

& féreux, les avortons ſont maigres, exténués, & préſentent des marques ſenſibles de la langueur qui les a fait périr. Dans les glaireux & les dyſſenteriques, ils n'ont pas le temps de languir, ils ſont expulſés par la violence. Muller rapporte à cette occaſion l'Obſervation ſuivante. Une femme enceinte depuis trois mois, fut priſe d'une violente dyſſenterie, occaſionnée par des fruits qui n'étoient point mûrs; il ſurvint dans peu de jours une hémorrhagie de la matrice, qui fut ſuivie de l'expulſion d'un fœtus mort. Mauriceau a vu une femme avorter vers le milieu du troiſieme mois d'un flux dyſſenterique, d'un fœtus de ſix mois qui étoit en vie. Il y a apparence que la dyſſenterie n'étoit point violente; ſi elle l'eût été, l'avortement n'auroit point été retardé pendant ſi long-temps; elle tenoit ſans doute de la nature de la diarrhée.

Etat des avortons.

Obſervations.

Une femme, dit Suringer, grosse de quatre mois, fut prise d'un tenesme considérable, elle en souffroit beaucoup; il lui en survint des douleurs semblables à celles de l'accouchement; elle expulsa un corps mollasse de la grosseur du poing; c'étoit un fœtus d'environ quatre mois, enfermé dans ses membranes : le placenta qui y étoit adhérent étoit couvert d'un sang grumelé. Une femme grosse de cinq mois, qui avoit déja eu deux enfans, avorta le septieme jour d'un tenesme, avec les plus cruelles douleurs. Il y a apparence que cet avortement étoit l'effet de l'inflammation du canal intestinal. Cette Observation est rapportée par Schurigius, d'après les Mémoires des Curieux de la Nature.

Constipation, cause de l'avortement.

La constipation est une des principales causes de l'avortement; les excrémens retenus dans les gros intestins, s'y durcissent & s'y collent pour

pour ainſi dire ; les matieres retenues dilatent les boyaux & les obſtruent. La matrice eſt irritée par une telle compreſſion, le fœtus en ſouffre, il s'agite dans ſes membranes, les racines du placenta s'ébranlent, & les efforts que fait la mere pour ſe procurer des évacuations, le détachent & accélerent l'avortement. Une femme groſſe, dit Schurigius, avoit négligé une conſtipation pendant ſept jours ; il lui en ſurvint une fievre continue, avec de grandes douleurs dans le bas-ventre, dans les reins & les lombes ; elle évacua conſidérablement par le moyen d'un ſuppoſitoire, elle fit le lendemain une couche prématurée d'un enfant de ſept mois qui ne vécut que quelques heures. On voit dans le même Auteur, qu'une femme groſſe de trois mois, étant conſtipée depuis ſix jours, avorta en faiſant des efforts dans ſa garde-robe, d'un fœtus de la groſſeur d'une feve dont

les parties étoient conformées.

La conſtipation des femmes groſſes produit ſouvent des ſuppreſſions d'urine ; la matrice étant alors comprimée & irritée par l'engorgement du rectum, par la tenſion de la veſſie, & par ſa phlogoſe, eſt agitée par des mouvemens ſpaſtiques douloureux. Le fœtus ne peut que ſouffrir de tous ces accidens, d'autant mieux que dans ces circonſtances il s'établit une pléthore particuliere dans les viſceres du bas-ventre qui accélere l'avortement. Une femme d'Ingloſtat, ſelon Schenfelder, eut une ſuppreſſion d'urine, occaſionnée par une conſtipation conſidérable ; elle prit un lavement & avorta dans le moment. Sans doute que cette femme étoit déja bleſſée ; c'étoient les matieres qui obſtruoient les boyaux qui retenoient le fœtus dont elle avorta dès qu'il trouva moins d'obſtacles à ſon paſſage.

Des ſuppreſſions d'urine.

On a reconnu, dans tous les âges

de la Médecine, que les odeurs ſont très-propres à cauſer l'avortement. Ariſtote & Pline, en faiſant réflexion ſur la nature du fœtus, ont obſervé qu'il devoit être bien fragile, & que ſa vie devoit tenir à bien peu de choſe, puiſqu'une ſimple odeur étoit en état de le faire périr. Je crois cependant devoir faire obſerver que les odeurs ne produiſent pas toujours de tels effets par elles-mêmes; elles ne le produiſent qu'à l'occaſion de la ſenſibilité & de l'irritabilité exceſſives de la mere & du fœtus. Il eſt des femmes enceintes qui ſupportent des odeurs ſuaves, & qui n'en ſupportent pas de fétides; d'autres ſouffrent celles-ci, quelquefois elles flattent leurs ſens, & elles abhorrent les premieres. Bien plus, certaines femmes groſſes ſont paſſionnées pour une eſpece d'odeur douce, ou pour une fétide, & elles ont un ſentiment antipathique pour toutes les autres de

Odeurs, cauſe de l'avortement.

Comment elles font leur effet.

la classe de celles dont elles s'accommodent. C'est un caprice étranger à la nature, & totalement éloigné de son ordre, dont on ne conçoit point la cause.

Distinction des odeurs.

On doit distinguer les odeurs en général, en douces ou agréables, en fétides ou puantes, & en méphytiques. Les deux premieres especes ont différens degrés de douceur ou de fétidité ; elles agissent principalement sur les nerfs d'où dépend l'odorat ; c'est selon qu'ils en sont frappés ou affectés, qu'ils communiquent au reste du systême des nerfs, des sensations agréables ou insupportables. Les premieres délectent les femmes grosses qui y sont exposées ; les autres leur donnent des inquiétudes, des angoisses, & leur causent des syncopes selon l'aversion qu'elles ont pour elles. Cette irrégularité, ou cette surprise du genre nerveux de la mere se communique au fœtus ; lorsqu'elle tombe

Leurs effets.

en foibleſſe, en lypothimie, en ſyncope, le fœtus y tombe auſſi; ſes organes ſont trop tendres pour réſiſter à ces épreuves, ſes fonctions ſe ſuſpendent, s'arrêtent, ſe ſuppriment, & il meurt.

Odeurs méphytiques. Leurs effets.

Les odeurs méphytiques, telles que celles du charbon, des marais, des cloaques, des grottes, d'un air chargé d'exhalaiſons corrompues, &c. s'inſinuent dans les pores, & pénetrent dans les viſceres. C'eſt d'abord ſur l'air intérieur qu'elles agiſſent, en affoibliſſant ſon élaſticité; elles portent enſuite leur action ſur les liquides & ſur les ſolides, en y faiſant des impreſſions meurtrieres, en y cauſant des inflammations & des gangrenes que, faute d'en connoître la cauſe, on régarde ſouvent comme ſpontanées. J'en ai vu de ſemblables à des hommes faits qui habitoient dans des lieux marécageux, & dans une atmoſphere chargée de vapeurs

fuligineuſes. Quels effets ne doivent pas produire de telles vapeurs, ſur des fœtus d'une délicateſſe qui fait qu'ils ſont affectés de l'irrégularité d'une atmoſphere naturelle : combien n'en périt-il pas à l'occaſion des promptes variations de l'air & des changemens ſubits de ſon reſſort ?

Vices particuliers à la matrice, cauſe d'avortement.

L'avortement dépend très-ſouvent de vices particuliers à la matrice ; ces cauſes les plus ordinaires ſont un deſſéchement, une humidité exceſſifs, des inflammations, des ſquirrhes, des ulceres, des gangrenes, des moles, des pierres, des vents, des ſpaſmes, &c. J'ai déja obſervé que la trop grande humidité de la matrice, & ſon oppoſé, la trop grande roideur de ſes fibres, ſont des cauſes fréquentes d'avortement. Hippocrate nous prévient dans un de ſes Aphoriſmes, que les inflammations de ce viſcere ſont dangereuſes aux femmes enceintes. L'inflammation de la ma-

trice gêne & rend difficile la communication de ſes vaiſſeaux avec le placenta, & celui-ci participe ſouvent à l'inflammation de ce viſcere ; ce ſont autant de cauſes prochaines d'avortement.

Si la matrice eſt ſquirrheuſe le placenta ne peut pas établir avec elle des communications ſolides, il ne ſçauroit y former que des adhérences irrégulieres, & très-propres à être détruites par le moindre accident. S'il y a des tumeurs ou des moles dans une matrice qui contient un fœtus, elles font auſſi des obſtacles à l'adhérence du placenta ; ſi elle s'y forme, elle eſt peu ſolide, le moindre accident eſt en état de le ſéparer. D'ailleurs, tous ces accidens ſont propres à ôter au fœtus la facilité de recevoir de ſa mere un ſuc nourricier néceſſaire ; comment pourroit-il ne pas périr faute de ce ſecours ?

Squirre de la matrice dans la groſſeſſe, ſes effets.

Avicenne a remarqué que les vents

Avortemens causés par des vents.

occasionnent souvent des avortemens ; ce sentiment a été confirmé depuis cet Auteur, par un nombre d'Observations. Il n'est pas aisé de comprendre combien & en quelle quantité il se ramasse des vents dans la matrice, sur-tout lorsque ses membranes intérieures sont relâchées, ou lorsqu'il y a dans sa cavité quelque tumeur ou quelque ulcere qui y forment des irrégularités, ou qui en dérangent les fonctions. On entend ces vents sortir par le vagin avec un bruit considérable, & souvent avec impétuosité. Lorsqu'ils sont retenus dans la matrice pendant la grossesse, ils y occasionnent une espece de timpanite ; l'air qui la forme ne peut que comprimer extraordinairement le fœtus, tant par le volume qu'il acquiert par sa dilatation, que par la force extraordinaire de son ressort : cette double cause est plus que suffisante pour le faire périr. J'ai parlé ailleurs des

ſpaſmes de la matrice & des mouvemens convulſifs du fœtus, & j'ai obſervé combien ces accidens ſont propres à cauſer des avortemens.

La plupart des avortemens qui proviennent des vices de l'air, & des variations de ſon reſſort, doivent être attribués au fœtus, plutôt qu'à ſa mere, parce qu'il en eſt le plus ſuſceptible par rapport à ſa délicateſſe. On doit également lui attribuer la cauſe des avortemens qui ont lieu à l'occaſion de ſes propres maladies. On a vu, dans la Section précédente, que ſouvent le fœtus eſt malade ſans que ſa mere le ſoit, & qu'elle ſe porte bien pendant que l'autre dépérit. L'excoriation, par exemple, la fievre, les convulſions, les différentes hydropiſies, & d'autres maladies aiguës & chroniques le font périr ſeul, ſans que ſa mere y participe : j'ai rapporté des Obſervations qui le confirment.

Autres cauſes de l'avortement.

On a vu périr le fœtus pour avoir

le cordon ombilical trop long, ou trop court; on a obſervé que dans le premier cas des enfans ſe ſont étranglés eux-mêmes, pour avoir, par leurs mouvemens, trop tiraillé le cordon qui entouroit leur col.

Hildan rapporte ſur le ſecond cas les Obſervations ſuivantes. Une femme, dès le commencement du cinquieme mois de ſa groſſeſſe, diſtinguoit les mouvemens du fœtus; ils diminuerent vers la fin de ce même mois; ils devinrent languiſſans, imperceptibles, & ils ceſſerent totalement. Alors les mammelles ſe flétrirent, & on reconnut par tous les ſignes ordinaires, que le fœtus ne vivoit plus. Il ſurvint vers la fin du huitieme mois, des douleurs ſemblables à celles de l'accouchement, il s'enſuivit une fauſſe couche. On fit des recherches exactes ſur la cauſe de la mort du fœtus, on n'en trouva que dans le cordon ombilical qui n'avoit

Cordon ombilical trop court, cauſe de fauſſes couches.

que douze pouces de long, au lieu de quelques aulnes qui doivent faire ſa longueur naturelle. Hildan penſe que le cordon ombilical étant ſi court, le fœtus en croiſſant ſépara par ſon agitation & par ſes mouvemens le placenta de la matrice, ce qui occaſionna ſa mort. Le même Auteur, ſelon Schurigius, a vu un autre avortement, à la fin du cinquieme mois de la groſſeſſe, qui provenoit de la même cauſe; le cordon ombilical n'avoit, en celui-ci, que ſix pouces; cette femme avoit déja avorté deux fois.

Le fœtus peut auſſi ſéparer le placenta de la matrice, lorſqu'il s'agite trop; ſi dans ſes mouvemens extraordinaires il appuie trop fortement la tête, l'un des pieds, ou quelqu'autre partie ſur le cordon ombilical, qui eſt ordinairement dans une eſpece de tenſion, il lui fait faire des efforts ſur le placenta, qui étant tiraillé avec force, ſuit le

Il en cauſe également s'il eſt trop tiraillé.

mouvement qui l'entraîne & ses racines se détachent. Le fœtus peut nouer son cordon en se remuant, j'en ai donné des exemples; on ne peut attribuer qu'à lui même ces causes d'avortement.

On ne sauroit rapporter, sans devenir prolixe, toutes les causes d'avortement qui sont propres au fœtus; d'ailleurs il est de ces causes qu'il ne seroit pas possible de prévoir, la suivante est de ce nombre. Une femme qui se portoit très-bien avorta dans le cinquieme mois de sa grossesse; on ne comprenoit point ce qui pouvoit avoir causé la mort de ce fœtus, d'autant mieux qu'il paroissoit très bien constitué. Panarole, qui a donné cette observation, le diséqua; il trouva dans la cavité du thorax une vésicule pleine d'eau, adhérente à la trachée artere. Cette vésicule gênoit sans doute, & intercepta ensuite les mouvemens du cœur

Vésicule cause d'avortement.

& la circulation du ſang, par la compreſſion qu'elle faiſoit ſur les vaiſſeaux; c'étoit une marque bien ſenſible de cet avortement, & totalement propre au fœtus.

CHAPITRE II.

Moyens de prévenir l'avortement.

Moyens de prévenir l'avortement.

LES maladies de la groſſeſſe & celles du fœtus, ſont ordinairement les avant-coureurs des écoulemens, des expulſions & des avortemens. La cure méthodique de ces maladies doit comprendre tous les moyens de prévenir les accidens qu'elles peuvent produire. L'uſage des ſix choſes non naturelles que j'ai indiqué pour en préſerver, doit être également employé dans la méthode préſervative des avortemens; puiſqu'ils ſont une ſuite de ces maladies, les ſecours

Uſage des ſix choſes non-naturelles.

qui peuvent prévenir les unes, peuvent auſſi prévenir les autres. On doit penſer également des ſecours de l'art que j'ai indiqués, pour remplir les mêmes vues curatives ; je me bornerai, dans ce Chapitre, à faire connoître les ſecours les plus eſſentiels dans des cas preſſans, lorſqu'il ſe préſente des ſignes qui font craindre l'avortement. Ce ſont les dernieres reſſources que l'on peut tenter pour conſerver le fœtus ; elles ſont ſouvent inutiles, lorſqu'on y a recours trop tard, & l'on doit regarder la plupart du tems comme funeſtes, celles qu'on emploie d'après le préjugé du public.

Des ſecours de l'Art.

Différens ſignes des avortemens prochains.

Les ſignes des avortemens prochains, ſont différens ſelon la différence des cauſes qui les produiſent, & ſelon la violence des ſymptomes. Lorſque ce ſont des maladies chroniques qui les occaſionnent ; ils ſe développent de loin en loin, & ſe

multiplient ſucceſſivement. Ceux que produiſent les maladies aiguës, ſont plus violens & plus rapprochés les uns des autres : s'ils proviennent de quelqu'accident, ils ſont plus ou moins preſſans, ils ſe déclarent plutôt ou plus tard, ſelon ſa nature.

Les ſignes ou les ſymptômes de l'avortement varient dans ces différens cas, ſelon les circonſtances, ſelon les tempéramens, ſelon la force ou la foibleſſe des malades ; ſelon l'âge du fœtus, & ſelon ſes reſſources. On doit donc conſidérer ces ſignes dans un point de vue général, & les particulariſer par leur caractere & par la nature des cauſes dont ils dépendent.

Signes de l'avortement dans les maladies chroniques.

Les ſignes de l'avortement, dans les maladies chroniques, ſont, en général des horreurs dans tout le corps, & principalement aux lombes, & des friſſons irréguliers ſuivis de quelque chaleur. Ces ſignes ſont or-

dinairement accompagnés de nausées, d'inappétences, d'altération, de douleurs aux lombes, de lassitudes, de défaillances, de palpitations de cœur, d'un affoiblissement de l'abdomen, d'une haleine puante, de tristesse, de douleurs gravatives vers le pubis, de froid dans les parties de la génération. Les mammelles se flétrissent alors, il n'en sort qu'un fluide aqueux, il coule par le vagin une eau sanieuse qui devient ensuite sanguinolente : les mouvemens du fœtus diminuent peu à peu, & ils cessent entierement; s'il coule des caillots de sang avec les eaux sanguinolentes, l'avortement est décidé.

Signes d'avortement dans les maladies aiguës.

Les signes de l'avortement, dans les maladies aiguës, sont sur-tout lorsqu'elles ont un caractere épydémique ou contagieux, des fievres continues ou intermittentes, des douleurs dans tout le corps, principalement aux lombes & à la tête; des pesanteurs

ſanteurs aux yeux, un météoriſme de l'abdomen, un écoulement de ſang pur ou aqueux, & dans les épydémies de couleur de cornaline; des douleurs convulſives de l'utérus, des hémorrhagies conſidérables, avec des caillots de ſang, lorſque le temps de l'avortement approche.

Avortemens occaſionnés par des accidens.

Les avortemens qui ſont occaſionnés par des accidens, tels que des chûtes, des coups, de grandes ſurpriſes; par la ſtrangurie, la néphrétique, les ſpaſmes douloureux, & les paſſions de l'ame, la terreur, par exemple, la colere, les vives ſurpriſes, ſont précédés par des douleurs aux reins, par des peſanteurs aux lombes & aux cuiſſes, par des ſenſations dans la région hypogaſtrique, d'une peſanteur extraordinaire qui porte ſur la vulve & qui ſemble la comprimer. Ces accidens ſont annoncés ordinairement par l'écoulement d'un peu de ſang vermeil; il eſt

ſuivi quelquefois d'un ſuintement ſanguinolent qui dégénere en une perte conſidérable, quelques momens avant l'avortement. Si dans ces cas différens il en eſt quelqu'un où les malades ſouffrent dans l'abdomen, vers l'ombilic, de douleurs fréquentes & lancinantes, & qu'elles s'étendent vers le vagin; le cas eſt des plus graves, ſur-tout ſi les malades reſſentent de temps-en temps, dans la matrice, des diſpoſitions, ou des eſpeces d'efforts pour expulſer quelque choſe d'étranger.

Moyens de prévenir l'avortement.

Comme la nature a des reſſources qu'elle porte ſouvent au-delà de nos vues & de nos eſpérances; on doit toujours tenter de la ſeconder, lors même qu'il y a des ſignes d'un avortement décidé. Sans perdre de vue les indications générales que donne la maladie, on doit alors en prendre de particulieres de l'état de la malade & de celui du fœtus, & principale-

ment des forces ou de la débilité de l'un & de l'autre.

Lorſque, dans les maladies chroniques, les ſymptomes précurſeurs de l'avortement ſont accompagnés de ſignes qui marquent le relâchement des ſolides, & une foible conſiſtence des liquides, on doit tout tenter pour rappeller les fibres des ſolides vers leur ton naturel, ſans les irriter, & les y ſoutenir ſans leur faire violence. Comme dans cet état, les organes des digeſtions ne font leurs fonctions que très-imparfaitement, on les ſoulage en donnant des alimens aiſés à digérer, & de ceux ſur-tout qui ſont à demi-digérés par la nature ou par les reſſources de l'Art; on doit choiſir ces alimens dans les claſſes de ceux qui ſont le moins propres à ſe corrompre.

Néceſſité des alimens aiſés à digérer.

Les liquides animaux tendent aiſément à la corruption, ils deviennent bientôt analogues à ceux des

malades ; il eſt de la prudence d'en uſer avec précaution. On a recours en même-temps à de légers toniques qui ne ſoient pas trop échauffans, parce qu'en ſoutenant le ton des fibres organiques ils favoriſent leurs fonctions & ils ſecondent la nature, du moins pendant quelques momens. J'ai vu quelquefois dans de telles circonſtances, que la nature a employé ſes reſſources à propos, qu'elle s'eſt ſoutenue, que les forces du fœtus ſe ſont rétablies & que les ſignes de l'avortement ſe ſont diſſipés, & qu'il n'a point eu lieu.

Uſage des toniques.

Uſage des légumes & des farineux.

On doit choiſir les alimens, autant qu'il eſt poſſible, parmi les légumes & parmi les farineux ; on en fait des crêmes, on les mêle avec des bouillons ; on les fait plus ou moins nourriſſans, ſelon que la malade peut les ſoutenir. On fait les bouillons avec du bœuf, du mouton, de la vieille volaille ; on y ajoute des

carrotes, des poireaux, de la racine de ſcorſonaire, du céleri, de la laitue, & d'autres plantes ſemblables. On y fait infuſer un peu de canelle, & on les paſſe par un filtre couvert d'une couche de cerfeuil. On fait prendre des œufs frais, ou on en délaie le jaune dans l'eau ou dans le bouillon, & on y ajoute, ſelon les circonſtances, quelque aromatique ſimple en petite quantité. On ſe ſert à propos de la gelée de corne de cerf, ſur-tout dans les pertes & dans les différens cours de ventre. On ne doit point craindre, dans ces circonſtances, l'uſage des légers toniques, au contraire, ils remédient au relâchement qui ſoutient toutes ces maladies & les augmente. Le diaſcordium, ou la vieille thériaque, donnés aux heures du ſommeil, font de très-bons effets dans les grandes évacuations, ſur-tout lorſqu'il y a des inſomnies & des ſymptomes d'irrita-

tion. On emploie utilement des infusions de petite ſauge, de caſſis, de germendrée, & de légeres décoctions de quinquina, de racines, de petite valériane, de gentiane, &c. Si ces ſecours employés à propos ne remédient pas au relâchement des fibres, & ne rapprochent pas les fonctions de l'ordre de la nature, on peut avoir recours à de légers aſtringens, ſur-tout lorſqu'il y a des évacuations extraordinaires.

Uſage des infuſions ameres.

Comme les ſymptomes qui précedent l'avortement, tiennent toujours en quelque choſe aux affections nerveuſes, ſur-tout dans le relâchement des ſolides, on ſe ſert à propos de la liqueur minérale anodine d'Hoffmman; on lui donne pour véhicule les eaux diſtillées de cériſes noires, de noix, de menthe, de fleurs d'orange, ou d'autres, ſelon les indications qui ſe préſentent. Il eſt dangereux de faire prendre des liqueurs

Anti-ſpaſmodiques.

ſpiritueuſes dans les accidens nerveux qui ſont des avant-coureurs des avortemens. Ils relevent d'abord le ton des fibres, mais ce n'eſt qu'en forçant leur foible reſſort, elles tombent enſuite dans des relâchemens plus conſidérables, & quelquefois dans l'atonie. Le ſeul vinaigre préſenté au nez avec un linge, ſuffit dans les défaillances & dans les lypothimies; on peut ſans danger donner quelque cuillerée de vin d'Eſpagne, ou d'une potion cordiale, compoſée & ménagée, ſelon l'état de la malade, ſelon les ſymptomes de la maladie, & ſelon la nature des ſignes de l'avortement.

Danger des liqueurs ſpiritueuſes.

Cordiaux ménagés.

Les avortemens, dans les maladies aiguës, proviennent de cauſes violentes; les ſolides ſont tendus & irrités; les liquides ſont d'abord denſes, coenneux, ou dans quelqu'autre déſordre de cette nature. Les oſcillations des fibres ſe font irréguliére-

Cauſes violentes d'avortemens.

ment ; la circulation des liquides eſt gênée, embarraſſée, & ne ſe fait point dans l'égalité, dans l'uniformité qu'exige l'ordre de la nature. Toutes les puiſſances du corps ſont dans l'inquiétude & dans l'agitation ; tout eſt phlogoſe dans ces maladies, tout avoiſine l'inflammation. Lorſque les liquides & les ſolides ont demeuré quelque-temps expoſés à ce déſordre, les uns ſe diviſent, les autres s'affoibliſſent ; les premiers tendent à la diſſolution, & les autres à l'atonie ; ils avancent inſenſiblement vers la gangrene, & vers une entiere extinction.

Déſordres des liquides & des ſolides.

Les ſignes de l'avortement ſont différens dans ces états oppoſés des liquides & des ſolides ; c'eſt de leur différence qu'il convient de prendre des indications préſervatives pour le prévenir à propos. Dans le commencement des maladies aiguës, l'irrégularité tient de la force, de la criſpa-

Différence des ſignes de l'avortement.

tion, de la roideur; elle devient ensuite l'effet de la foiblesse & de la débilité. C'est principalement dans les commencemens de ces maladies & dans leur état, que la pléthore sanguine est pernicieuse au fœtus; elle seule peut le faire périr. Les saignées sont alors d'un secours essentiel & nécessaire, tant pour le préserver des accidens dont il est menacé, que pour remédier à la maladie; les délayans, les humectans, les calmans, sont propres pour seconder l'effet de la saignée, & pour remplir les autres indications: ce sont les secours les plus convenables que l'on puisse donner à la mere & au fœtus. Dès que l'on s'apperçoit de quelque signe ou de quelque symptome de relâchement des solides, & de dissolution des liquides, il faut faire les plus grands efforts pour en prévenir le progrès. On doit redoubler ces attentions sur ces indications, dans les épydémies

Secours préservatif.

& dans les constitutions humides de l'atmosphere, dont les effets quelque violens qu'ils soient d'abord, tendent toujours à relâcher les solides, à les faire tomber dans l'affaissement, & à corrompre la masse des liquides. Les signes de l'avortement sont, dans ce dernier, approchans de la nature de ceux qu'on remarque dans les maladies chroniques, à la différence près, qu'ils sont plus graves & qu'ils exigent des secours plus pressans.

Commotions, causes d'avortemens.

Les avortemens qui ont lieu à l'occasion d'accidens extérieurs, ou des passions de l'ame, sont toujours occasionnés par des commotions violentes qui portent sur le fœtus & sur le placenta, avec assez de force pour détruire les fonctions de l'un, & pour faire séparer l'autre de la matrice. La strangurie, la néphrétique, les pierres dans les reins, font sur le fœtus, par la durée de la douleur, ce

que les autres font par la violence & par la ſurpriſe. L'effet des uns & des autres de ces accidens, eſt de contracter & de roidir les fibres nerveuſes, au point de cauſer dans les vaiſſeaux des reſſerremens, des étranglemens en état de mettre le déſordre dans la circulation des liquides, de la rendre irréguliere, de la ſuſpendre, & de l'arrêter dans les viſceres du bas-ventre ; principalement dans la matrice, & dans le ſyſtême peu développé des vaiſſeaux du fœtus.

Dès qu'on s'apperçoit de ſignes d'avortement, après quelqu'un de ces accidens, on doit avoir recours à la ſaignée pour faciliter la circulation des liquides ; on la réitere ſelon les indications que l'on prend de l'état de la mere & de celui du fœtus, & on en ſeconde l'effet par d'autres ſecours indiqués.

Secours de l'Art.

Lorſque l'on a lieu de craindre que les mouvemens violens du fœtus ne

détachent le placenta, on les modere par le repos de la mere, en lui procurant du ſommeil, & par le moyen des anti-ſpaſmodiques. On prévient par le ſecours des lavemens, des humectans, des bains domeſtiques, & par un uſage intérieur de décoctions émollientes, les avortemens que l'on a lieu de craindre d'une ſéchereſſe, & d'une trop grande roideur des fibres de la matrice.

Anti-ſpaſmodiques, leur effet.

La matrice devient ordinairement trop humide à la ſuite de ſes dérangemens; ce peut être une nouvelle cauſe d'avortement; on y remédie par le moyen des remedes diſcuſſifs, & des toniques, tels que la rhubarbe, le quinquina, les fleurs de romarin, de lavande, la ſauge, la fumetere, la germendrée, la petite centaurée, la meliſſe, l'origan, la marjolaine, l'auronne, &c. Les bains aſtringens ſont d'un puiſſant ſecours dans tous les cas où la matrice peche par le

Humidité de la matrice.

Moyens d'y remédier.

relâchement, & le fœtus par la foibleſſe.

Uſage utile & abuſif de la ſaignée dans la groſſeſſe.

Il eſt d'un uſage général, dans les Villes principales de l'Europe, que les femmes groſſes ſe faſſent ſaigner à quatre mois & demi, à ſept, & dans le neuvieme mois. Les femmes des campagnes qui ſont livrées à l'exercice & au travail, ne ſe font point ſaigner pendant leur groſſeſſe; cependant elles jouiſſent, dans le général, d'une ſanté parfaite, & font des enfans robuſtes. Les femmes des Villes, au contraire, ſont valétudinaires pendant tout le temps de leur groſſeſſe; elles ſont ſujettes à des avortemens fréquens, & font des enfans foibles & délicats. Le préjugé ſur la néceſſité de ſe faire ſaigner, à des temps marqués de la groſſeſſe, donne lieu à des abus préjudiciables & quelquefois dangereux. J'ai vu des femmes groſſes qui ne permettoient pas qu'on les ſaignât, dans des cas né-

ceſſaires, parce qu'elles étoient au commencement de leur groſſeſſe, & qu'elles n'étoient pas parvenues au temps marqué par le préjugé; des avortemens dans le troiſieme mois ont ſouvent été le fruit de leur obſtination.

Les ſaignées de précaution ſont nuiſibles dans tous les temps de la groſſeſſe, lorſqu'elles ne ſont point indiquées par la pléthore ſanguine. Lorſque celle-ci eſt établie, dans quelque-temps que ce ſoit de la groſſeſſe, ſi l'on n'évacue pas par la ſaignée la quantité excédente du ſang, l'avortement eſt inévitable : ces effets du préjugé occaſionnent d'ailleurs d'autres accidens pleins de danger pour la mere & pour le fœtus.

On doit donc ſaigner dans tous les temps de la groſſeſſe, lorſque la ſaignée eſt indiquée, & l'on ne doit jamais ſaigner lorſqu'elle ne l'eſt point. Il eſt rare qu'elle ſoit indi-

quée chez les femmes d'un tempérament pituiteux, celles dont les regles sont naturellement peu abondantes, & décolorées, celles qui sont bouffies & sujettes à des évacuations abondantes; chez celles qui digerent mal, ou qui font des digestions laborieuses; chez les délicates, enfin, les cacochimes, &c. Ces incommodités des femmes grosses dépendent d'un sang lâche, & de solides relâchés; le sang, dans cet état des liquides & des solides, n'est jamais en une quantité excédente; au contraire, la plupart du temps il n'est pas assez abondant, on ne sçauroit que nuire en l'évacuant par la saignée.

Le cas est bien différent dans la plénitude, ou la pléthore sanguine; la saignée alors est nécessaire pour prévenir des phlogoses, des inflammations, des douleurs d'entrailles, des coliques, des hémorrhagies, des dyssenteries, des fievres, & par con-

ſéquent des avortemens inévitables, ſi l'on ne les prévient pas par ce ſecours.

Il y a des femmes, dit Zacutus-Luſitanus, qui ſont ſi ſanguines, que ſi on ne les ſaigne pas de temps en temps pendant leur groſſeſſe, on les expoſe à avorter. Doit-on ſuivre alors les regles ſuggérées par le préjugé ? Lorſque la pléthore eſt établie, depuis les premiers jours de la groſſeſſe, juſqu'à l'inſtant de l'accouchement, la ſaignée eſt toujours indiſpenſable. Les mêmes indications qui exigent ce ſecours, doivent ſervir de regle pour la quantité du ſang que l'on doit évacuer. Wanderviel a obſervé qu'une femme, dans une ſeule groſſeſſe, fut ſaignée quarante-neuf fois. Il falloit que le danger fût bien preſſant & bien grave pour qu'on fût obligé de faire un ſi grand nombre de ſaignées dans une groſſeſſe. Cette Obſervation ne doit point ſervir de regle ni de

modele

modele dans la pratique de la Médecine ; elle peut être regardée comme un cas unique ; il ſeroit bien extraordinaire d'en voir un ſemblable. Un Médecin doit être circonſpect lorſqu'il fait ſaigner une femme groſſe ; il ne peut ôter que la quantité excédente du ſang ; s'il en diminuoit la quantité néceſſaire, ce ſeroit toujours au préjudice de la mere & du fœtus.

La ſaignée eſt ordinairement néceſſaire aux femmes groſſes, lorſque dans les temps qui répondent à ceux où elles avoient leurs regles, il leur ſurvient les mêmes ſymptomes, avant-coureurs de cette évacuation périodique, qu'elles avoient alors. Riviere dit à cette occaſion, qu'une femme de Montpellier qui avoit déja avorté deux fois, étant groſſe de deux mois, pour la troiſieme fois, reſſentit des douleurs vers l'ombilic, qui la menaçoient d'un troiſieme avortement ; on la ſaigna, les douleurs ceſſerent

& ſes craintes ſe diſſiperent. Ces mêmes ſymptomes ſe renouvelloient tous les mois, on la reſaignoit toujours ſur ces indications, & elle accoucha heureuſement d'un enfant très-ſain.

CHAPITRE III.

Les cauſes des couches laborieuſes proviennent tantôt de la mere, tantôt du fœtus.

Couches laborieuſes.

Leurs cauſes.

LA trop grande jeuneſſe d'une femme, une délicateſſe exceſſive & un âge trop avancé, rendent les couches laborieuſes & quelquefois impoſſibles. Ce ne ſont pas les ſeuls obſtacles qui s'oppoſent à la propagation de l'eſpece humaine; il en eſt un nombre d'autres qui font tomber, malgré toute attente, les eſpérances des familles ſur leur poſtérité.

Une femme délicate qui devient mere trop jeune, emploie, pour nourrir le fruit de ſes entrailles, les principales reſſources d'une nourriture qui lui ſeroit néceſſaire à elle-même. Cette privation débilite ſes forces; elles deviennent inſuffiſantes pour perfectionner le fœtus, & pour réſiſter ſans accident aux travaux de ſes couches, qui ne peuvent être que laborieuſes & pleines de danger.

Si quelquefois la nature a des caprices, & ſi malgré la diſpoſition de ſes loix générales, elle tolere la conception dans des femmes d'un âge avancé; elle ne peut favoriſer qu'avec lenteur ou qu'en s'épuiſant, la nutrition d'un fœtus, formé pour ainſi dire par le hazard. La mere devenue enceinte, dans un tems où elle ne devoit point l'eſpérer, peut être comparée à un arbre dont la ſéve eſt flétrie, & dont le fruit ne peut être qu'imparfait. Quelquefois

Caprices de la nature dans la conception.

cependant les enfans conçus ainſi, contre toute attente, acquierent aſſez d'accroiſſement pour qu'on puiſſe eſpérer de les voir naître; c'eſt alors qu'ils rencontrent de nouveaux obſtacles, & qu'ils ſont expoſés à des dangers qui ſouvent les font périr. Les routes qu'ils doivent ſe frayer pour voir le jour, étoient déja flétries avant leur conception; & elles manquent, au moment de l'accouchement, de ſucs en état de faciliter une dilatation ſuffiſante pour favoriſer leur ſortie. Les forces d'une matrice ſurannée ſont trop débiles pour vaincre des obſtacles puiſſans, qui s'oppoſent à ſes foibles efforts; le fœtus eſt déja déplacé, il ne reçoit plus de ſubſtance qui le ſoutienne; la nature fait de nouveaux efforts pour le mettre en liberté; quelquefois elle y réuſſit, mais ſouvent elle ſuccombe, l'enfant périt en naiſſant,

Difficultés de l'accouchement des femmes âgées.

& ſouvent avant que de naître.

La foibleſſe des femmes qui, pendant leur groſſeſſe, ont été affligées de maladies aiguës, ou d'incommodités chroniques, ne peut que les expoſer à des couches laborieuſes, faute de reſſources pour en faire d'heureuſes ſelon leurs deſirs. Tantôt on voit la matrice ſe rompre dans les couches laborieuſes, & les rendre impoſſibles; ce ſont d'autres fois des ſquirrhes, des imperforations, des abſcès, des ulceres, des membranes trop denſes, trop de graiſſe, une pléthore conſidérable, des os trop ſerrés, qui empêchent la matrice de ſe dilater, & qui s'oppoſent au paſſage de l'enfant : les couches avec ces accidens, ne peuvent être que laborieuſes, difficiles, & quelquefois impraticables.

Maladies aiguës & chroniques, cauſes de couches laborieuſes.

Il n'eſt point rare que des convulſions générales dans tout le corps, & de particulieres à la matrice, s'op-

Effets des convulſions.

posent à la naissance du fœtus. Ce viscere quelquefois est si sensible & si irritable, que les douleurs, au lieu de favoriser la dilatation de son orifice, comme elles le font ordinairement, le tiennent dans une contraction spasmodique, qui s'oppose à l'accouchement, & le rend difficile ou malheureux. Cela arrive principalement, lorsque les membranes de la matrice ou de son col, souffrent de douleurs qui proviennent de toute autre cause que de celles qui produisent les douleurs inséparables du travail de l'accouchement. Comme le col de la matrice doit se dilater extrêmement dans le tems de l'accouchement, la liqueur de l'amnios lui devient nécessaire par favoriser sa dilatation, en l'humectant par son écoulement; si cet écoulement ne se fait pas dans un tems convenable, s'il a lieu trop tôt, s'il ne se fait que trop tard,

Effets des douleurs de la matrice.

Ecoulement des eaux retardé, cause de couches laborieuses.

ou s'il ne ſe fait point, ce ſont autant de cauſes de couches laborieuſes.

Le fœtus rend les accouchemens laborieux, lorſqu'il a la tête ou les épaules trop groſſes, lorſqu'il eſt monſtrueux, hydrocephale, atteint d'une aſcite, ou d'une hydropiſie générale. Le paſſage alors ne peut pas ſe dilater aſſez pour le recevoir & pour faciliter ſa naiſſance; il eſt rare qu'il naiſſe ſans le ſecours de l'art, même dans le cas où il ſeroit d'ailleurs bien conſtitué.

Les enfans, dans l'accouchement naturel, doivent ſe préſenter par la tête ou par les pieds; Hippocrate, Galien, Pline, regardoient l'accouchement par les pieds comme étant contre nature. Les Médecins du quatorzieme ſiecle ne penſoient pas de même; ils l'approuvoient au contraire. Les Accoucheurs du ſiecle précédent, & ceux de celui où nous

Quel eſt l'accouchement naturel.

vivons, le regardent comme moins douloureux, plus aiſé, plus prompt & plus sûr que celui qui ſe fait par la tête.

Plusieurs cauſes d'accouchemens laborieux.

Lorſque, dans l'accouchement, l'enfant ſe préſente irrégulierement & contre l'ordre adopté par la nature; par le dos, par exemple, par le ventre, par l'un des côtés, par les feſſes, par les genoux, il ne peut être que difficile & laborieux. Il en eſt de même, lorſque la tête ne répond pas à la direction du vagin; lorſque la face eſt tournée vers le pubis; lorſque la tête ſe préſente en même-tems qu'une ou les deux mains; lorſqu'il ne paroît qu'un pied, ou lorſque l'on voit en même-tems un pied & un genou; lorſqu'il vient par les coudes, par les épaules, &c. Si deux gemeaux font la culbute à la fois, il eſt impoſſible qu'elle ſoit réguliere, l'un des deux doit être mal placé; celui qui répond au paſ-

ſage fait toujours obſtacle à l'autre. Quelquefois le placenta précede l'enfant, il obſtrue l'orifice de la matrice, & l'accouchement ne ſçauroit ſe faire ſans le ſecours de l'Art. Il arrive auſſi que les eaux de l'enfant ne s'évacuent pas, parce que les membranes n'ont pas pu ſe rompre par rapport à leur denſité ; elles ſortent avec le fœtus & les eaux ; j'ai vu deux accouchemens de cette eſpece ; ils avoient été très-laborieux ; l'un des enfans étoit mort, l'autre vécut ; je le vis quelques années après, il étoit aſſez robuſte. Mauriceau a vu accoucher d'enfans morts, pour n'avoir pas eu la précaution de rompre les membranes à temps.

Lorſque le cordon ombilical eſt trop court, on doit craindre un accouchement difficile ; il contraint le fœtus qui ne peut pas ſe remuer par rapport à cet obſtacle. Mauriceau obſerve qu'un cordon ombilical trop

court, contribue à rendre toutes les douleurs du travail de la mere très-lentes & entrecoupées. Une femme qu'il accoucha eut un travail long & laborieux; les douleurs furent entrecoupées pendant plus de vingt-quatre heures; elles portoient toujours vers les reins, & dans le bas-ventre, en forme de barre, au lieu de prendre leur détermination vers le paſſage, comme font ordinairement les bonnes douleurs. Ces inconvéniens provenoient de ce que le cordon ombilical étoit trop court; il faiſoit malgré cela un tour au col, ce qui l'empêchoit de ſe porter vers l'orifice de la matrice. D'ailleurs, il ne pouvoit pas faire des mouvemens ſans tirailler en même-temps l'arriere faix, ce qui occaſionna une perte de ſang conſidérable, d'autant plus que ce fœtus n'avoit que huit mois: il mourut le lendemain du jour de ſa naiſſance. Mauriceau penſe que cette couche

avoit été prématurée, parce que le cordon ombilical étant trop court avoit empêché le fœtus de faire ſes mouvemens naturels & néceſſaires.

Deventer a obſervé qu'il n'eſt point de ſituation du fœtus, que le cordon ombilical, lorſqu'il eſt trop long, ne puiſſe précéder dans l'accouchement & le rendre laborieux, ſoit qu'il ſe préſente ſeul, ou en même-temps que quelque membre. Cet Auteur ajoute que, lorſque le cordon ombilical eſt trop long, il fait pluſieurs circonvolutions autour du col, du milieu du corps, des bras, ou des cuiſſes, & qu'il en ſurvient toujours quelqu'accident dangereux. C'eſt une cauſe de mort pour l'enfant, ſi les Sages-Femmes n'ont pas l'adreſſe d'y remédier.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur les accouchemens laborieux; l'étendue & la diſpoſition de cet Ouvrage ne me le permettent pas; il

faudroit des Volumes entiers pour en éclaircir toutes les difficultés. Il ſeroit heureux que l'on s'appliquât à développer cette partie de la Chirurgie ; on travailleroit utilement pour l'Etat & pour l'humanité.

CHAPITRE IV.

Accouchement.

Accouchement, ce que c'eſt.

L'on entend par accouchement, la ſortie du fœtus hors de la matrice ; c'eſt ce qu'on appelle la naiſſance de l'enfant. Il paroît que le terme générique, *accouchement*, ne peut être appliqué qu'à la naiſſance de l'enfant, depuis le ſeptieme mois de la groſſeſſe, juſqu'à la fin ; il ne peut ſignifier en général que la naiſſance de l'enfant en vie. On comprend ſous cette dénomination, l'accouchement naturel, le prématuré, & le retardé ;

Comment il doit s'entendre.

on ne doit entendre, par ces différences, que la naissance des enfans vitaux.

On sçait qu'il naît des enfans à sept mois, qu'ils vivent & qu'ils paroissent autant dans leur perfection que ceux qui naissent au terme ordinaire. Cependant, si ces enfans de sept mois n'ont pas acquis une perfection suffisante pour pouvoir vivre, l'accouchement est prématuré : il en est de même du huitieme mois. On connoît si l'enfant peut vivre, ou ne le peut pas, par ses ongles ; ils sont toujours formés lorsqu'il est dans sa perfection, & ils ne le sont point lorsqu'il est prématuré.

Enfans de sept mois.

Enfans de huit mois.

La perfection de l'enfant à sept mois, doit être regardée comme un fruit précoce ; il nous représente la disposition d'un ordre particulier que nous ne connoissons pas ; les accouchemens retardés sont sans doute le fruit d'un ordre opposé, également

Enfans à sept mois, fruit précoce.

inconcevable. J'ai ſuffiſamment parlé au Chapitre précédent, des accouchemens laborieux, on peut comprendre ſous leur dénomination ceux qui ſont contre-nature; on ne diſtingue les uns des autres, que par le plus ou le moins de danger dont ils ſont ſuſceptibles. Je crois qu'on doit entendre par fauſſes couches, les accouchemens d'enfans morts depuis le commencemenr du ſeptieme mois de la groſſeſſe, juſqu'au dernier terme poſſible des accouchemens retardés. Les fauſſes couches reconnoiſſent les mêmes cauſes que les avortemens, on peut les prévenir par les mêmes moyens.

Accouchemens contre-nature.

Je n'entreprendrai pas de faire des recherches ſur la cauſe phyſique de l'accouchement; le premier mobile, dans les myſtères de la nature, eſt impénétrable aux hommes; on voit les effets de la génération, mais on ne connoît point l'eſſence qui l'a pro-

Obſcurité de la cauſe de l'accouchement.

duite. On voit par l'accouchement des êtres parfaitement organiſés, ſans connoître la cauſe qui a formé leurs organes.

L'embrion reçoit ſon activité de la conception; dès qu'il eſt parvenu de la trompe à la matrice, les fonctions de ce viſcere, prennent un nouvel ordre, elles n'ont plus pour objet que ſa nutrition, ſon développement & ſa croiſſance. Une roſée ſubtile inonde ſa cavité, peu à peu elle s'inſinue dans des pores qui ſe développent inſenſiblement dans ce bain de vapeur. Les parties de cette roſée, les plus propres à la nutrition s'aſſimilent à des fibres mucueuſes d'un fœtus encore informe, qui acquiert inſenſiblement la figure humaine. Pendant ce développement du fœtus, les eaux de l'amnios ſe forment, le cordon ombilical ſe fortifie, le placenta prend un plus grand volume, il pouſſe des racines vers la matrice,

Activité de l'embrion.

Différens progrès du fœtus.

De ſes membranes.

Du placenta

il forme des adhérences avec ce viſcere, & il établit avec le fœtus des communications plus conſidérables. Les organes du fœtus, ſes os, ſes viſceres, ſes membranes, marquent leur place & ſe perfectionnent; chaque organe fait ſes fonctions particulieres, & ils concourent tous enſemble aux fonctions générales.

Développement du fœtus, augmentation du volume de la matrice.

A meſure que le fœtus ſe développe, la matrice prend un plus grand volume, elle s'éleve inſenſiblement vers l'épygaſtre, où elle trouve moins de réſiſtance qu'ailleurs; elle ſe dilate ſur-tout vers les trompes, à la faveur d'un nombre de ſinuoſités qui rendent, dans ces parties, ſa dilatation plus aiſée. Une matrice pleine d'un fœtus formé, occupe preſque toute la capacité de l'abdomen; quelquefois elle éleve le diaphragme de façon qu'il comprime les poumons & gêne la reſpiration. Malgré cette dilatation énorme de la matrice, les

parois

parois de ce viſcere conſervent toujours dans ſes progrès, la même denſité & la même épaiſſeur qu'elles avoient avant la groſſeſſe : c'eſt l'effet des ſubſtances fécondes dont elles ſont imbibées. Il n'eſt que l'orifice de la matrice qui s'amincit & prend plus d'étendue, à meſure qu'il s'éloigne de ſon fond. Le corps de ce viſcere conſerve ſa force, elle augmente même pendant le progrès de la groſſeſſe, à meſure que ſon orifice devient inſenſiblement moins capable de réſiſtance : la nature prévoyante a ſoin de ſoutenir cet ordre pour remplir ſes vues & pour parvenir à ſes fins.

Denſité de la matrice.

Elle conſerve ſa force.

Son orifice s'amincit.

Les mouvemens du fœtus ſont aſſez extraordinaires après le quatrieme mois, ils augmentent toujours juſqu'à l'accouchement. Lorſqu'il eſt parvenu à un point ſuffiſant de perfection pour ſe ſuffire à lui-même, ſans d'autre ſecours que celui des ſix choſes non-naturelles, il cherche à naître ; il

Mouvemens du fœtus, leurs progrès.

fait des efforts, il franchit ſes barrieres, ou pour mieux dire, il rompt ſes membranes, de même que les fœtus des oiſeaux, des inſectes, rompent par leurs efforts les coques des œufs qui les contiennent. Les efforts du fœtus ſeroient impuiſſans s'ils n'étoient pas ſecondés par une action de la matrice propre à le faire avancer vers ſon orifice; elle doit concourir à ſa naiſſance, puiſqu'elle a concouru à ſa perfection.

Il rompt ſes membranes.

Quelle eſt la puiſſance qui détermine la matrice à commencer l'action qui la concerne, dans le méchaniſme de l'accouchement? Je ne le comprends pas, mais je conçois l'ordre qu'elle ſuit dans ſon exécution. Ce viſcere eſt contenu par quatre ligamens aſſez forts; il y en a deux qu'on nomme larges; les autres on les appelle ronds. Les premiers prennent leur origine dans le péritoine, & s'inſerent dans l'utérus, aux deux côtés

Premier mobile de l'accouchement.

Ligamens de la matrice.

de ſon fond ; ils s'y répandent en ſe diviſant en des fibres charnues. Les Médecins du dernier ſiecle regardoient avec raiſon ces fibres comme muſculeuſes, & les conſidéroient comme très-propres à comprimer & à pouſſer, dans le travail de l'accouchement, le fond de la matrice vers ſon orifice. Les autres ligamens ſont longs, nerveux, & de figure ronde ; ils prennent leur origine aux deux côtés du fond de l'utérus, s'inſerent dans le péritoine, percent dans ſa duplicature, & la ſuivent ; ils ſe répandent enſuite dans les aînes, vers les routes que tiennent les vaiſſeaux ſpermatiques dans les hommes. Les fibres muſculeuſes des ligamens larges ſe contractent dans l'accouchement, elles pouſſent & déterminent le fond de la matrice vers ſon orifice ; les ligamens ronds augmentent cette compreſſion par une ſuite du même méchaniſme ; tous les muſcles du bas-

Leur action dans l'accouchement.

Action concourante des muſcles du bas-ventre.

ventre, ſur-tout les épygaſtriques & les pyramideaux y concourent puiſſamment. Le corps de la matrice, à la faveur de toutes ces puiſſances, agit ſur l'enfant, & tend à ſurmonter la réſiſtance de ſon orifice qui s'amincit de plus en plus en ſe dilatant : l'enfant fait en même-temps des efforts par ſes propres forces & par une ſuite néceſſaire de l'action méchanique générale, & il parvient au moment de ſa naiſſance, où je le reprendrai dans le ſecond Volume.

Naiſſance de l'enfant.

Fin du Tome premier.



TABLE

Des Chapitres, des Sommaires, & des Observations contenus dans ce premier Volume.

PREMIERE ÉPOQUE.

De la Génération, de la Conception, & des Maladies du Fœtus jusqu'à l'Accouchement.

SECTION PREMIERE.

Histoire de la Génération.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.



CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.



CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

SECTION II.

Accidens auxquels l'Embrion est sujet dans sa formation & dans son premier développement.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.



CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

SECTION III.

Expofition fuccinte des principales maladies des femmes enceintes, leurs caufes, & leurs rapports avec le fœtus : indications des moyens propres à les prévenir.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.



CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.



CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.



CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.



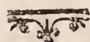
SECTION IV.

Maladies communiquées au fœtus, & celles qui lui ſont propres.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.



CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

SECTION V.

Maladies de la grossesse qui dépendent tantôt de la mere, tantôt du fœtus ; & l'accouchement naturel.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Accouchement.

Fin de la Table des Chapitres.

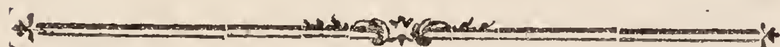
ERRATA.

PAGE 186, ligne 9, *Stobæ*, lisez *Stoboée*.
Page 221, ligne 12, *s'unit*, lisez *suinte*.
Page 332, lig. 16, *délâchent*, lisez *détachent*.
Page 467, à la note, *cinq*, lisez *quatre*.
Page 598, ligne 20, *par*, lisez *pour*.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un manuscrit intitulé: *La Conservation des Enfans, ou les moyens de les fortifier, préserver & guérir des maladies auxquelles ils sont sujets depuis l'instant de leur existence, jusqu'à l'âge de puberté.* L'importance du sujet, & la maniere dont il est traité, me font juger cet Ouvrage très-digne de l'impression. A Paris, ce 27 Octobre 1767. *Signé*, MACQUART, Docteur-Régent, ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, & Médecin de l'Hôpital-Royal de la Charité.



PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur RAULIN, Docteur en Médecine, & l'un de nos

Médecins, servans par quartiers, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *De la Conservation des Enfans, ou les moyens de les fortifier, préserver & guérir des maladies auxquelles ils sont sujets depuis leur existence, jusqu'à l'âge de puberté*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de seize années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous

dépens, dommages & intérêts ; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilege ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des présentes ; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signi-

fiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le deuxieme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Regne le cinquante-troisieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

JE cede & transporte à M. MERLIN, Libraire à Paris, pour toujours, le présent Privilege, pour en jouir à sa volonté. A Paris, le deux du mois de Février mil sept cent soixante-huit.

Signé, RAULIN.

Registré le présent Privilege, & ensemble la cession, sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1652, fol. 371, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 22 Février 1768.

Signé, GANEAU, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. ALEX. LE PRIEUR, Imprimeur du Roi.



